L'Amoureux de Frida

PAR JEAN JÉGO

1 fr. 50

Collection Stella

Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIVe)

Publications périodiques de la Société Anonyme du " Petit Écho de la Mode ",
1, rue Gazan, PARIS (XIVe).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

parait tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2e et le 4e dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

C 92750

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION "STELLA"

Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara.*
Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.*
A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines.*
M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.*
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu.* — 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses.*
R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
François CASALE : 286. *La Maison de nacre.*
Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur.*
Mme Paul CERVIÈRES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.* — 216. *Péril d'amour.*
Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.*
Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.*
H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.*
Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté.*
Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmenetta.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne.* — 232. *S'aimer encore* — 267 *La Malle des Iles.*
Jean HÉRICART : *Les Cœurs nouveaux.*
M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent.*
Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En martant les autres.* — 292. *Un Etrange Secret.*
Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection *(suite)*.

Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.* — 296. *Denise.*

Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*

Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux Chemin.*

Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*

Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*

Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !*

José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*

Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*

Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*

O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*

Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes.*

Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*

Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*

Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)

Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne.*

A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.* — 283. *Un Dégoûtement.*

Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*

SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*

Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*

Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret.* — 284. *Une Belle-Mère à tout faire.*

Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*

Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie.*

Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*

Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la Symphonie.*

T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Patiote.* — 42. *Odette de Lymaille, femme de lettres.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite Aventure.*

Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*

C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*

A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nysette.*

Vasco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*

Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*

Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*

Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*

C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C 92750

Jean JÉGO

L'Amoureux de Frida

Roman inédit

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIVe)

L'Amoureux de Frida

I

— Comment des enfants nés du même père et de la même mère et ayant reçu une éducation semblable peuvent-ils être si différents?

Ainsi Mme Gallois, constatant la diversité de caractère de ses fils et de ses filles, exprimait, au moins une fois chaque jour, sa surprise renouvelée!

Tous les lieux communs énoncés en pareil cas — et Dieu sait s'ils abondent! — elle les émettait tour à tour. Seuls, les termes de son interrogation changeaient, selon la qualité de la personne à laquelle elle s'adressait et selon les circonstances qui provoquaient cette constatation.

Et, soit qu'elle s'enquît auprès d'un ami ou d'un membre de sa famille, elle recevait une réponse différente qui alimentait ses réflexions durant un laps de temps, variant en raison des arguments proposés.

— Les questions d'atavisme et d'hérédité sont des plus complexes, assurait solennellement son mari, qui ne tenait nullement à entamer une discussion dont il redoutait de ne pas se tirer brillamment.

— Tu dis toi-même que je te rappelle ta grand'-tante Alice, célèbre par son esprit d'indépendance, ripostait la malicieuse Rose-Marie, si souvent per-

sonnellement visée par les remarques de sa mère.

Pour Marie-Claire, elle était toujours de l'avis de sa jumelle et hochait la tête d'un air approbateur et désolé.

Les garçons, non sans raison, s'ingéniaient immanquablement à faire dévier la conversation sur un sujet moins scabreux.

Quant à Christiane, elle levait un instant les yeux de dessus son livre et demandait d'un air absent de quoi il s'agissait, et si quelque méfait nouveau nécessitait une sanction spéciale.

Et lorsque Mme Gallois, d'un air lassé, avait recommencé sa question :

— C'est pour que la vie ne soit pas trop monotone ! ripostait-elle brièvement.

Seule Frida modifiait sa réponse, afin de réconforter sa mère en ménageant ses frères et sœurs.

Le plus souvent elle concluait :

— Nous ne nous ressemblons pas du tout physiquement. Pourquoi nos caractères ne seraient-ils pas différents comme nos visages ?

Quant à l'opinion des nombreux amis de la famille, je vous en fais grâce ! Non pas qu'elle soit dépourvue d'intérêt ! Mais on risque tant, à sortir de la banalité, que les esprits les plus originaux se résignent à émettre les idées de tout le monde !

Et un sujet comme celui-là ayant déjà fourni la matière de bien des discussions, je gage que vous reconnaîtriez des avis maintes fois entendus.

Et puis, les intimes avaient vite reconnu le danger d'un blâme trop direct et s'en tenaient volontairement à une forme vague.

Car Mme Gallois n'admettait pas que d'autres pussent conclure à la culpabilité de celui des siens qu'elle accusait. Et son esprit de contradiction la portait invariablement à vanter aussitôt une qualité compensatrice, quitte à reconnaître plus tard que l'équilibre n'en restait pas moins compromis.

La discussion étant ainsi généralement évitée, la mère de famille semblait persuadée de l'inutilité de nouvelles protestations.

Ce qui ne l'empêchait pas de recommencer à s'étonner à la première occasion ! Et tout portait à croire qu'elle n'était pas au bout de ses surprises...

Personnellement, je n'ai jamais constaté l'affolement d'une poule ayant couvé des canards. Mais de nombreux écrivains, et non des moindres, assurent que ce spectacle est des plus suggestifs. Bien que j'éprouve une vive répugnance à comparer une créature humaine à un animal, fût-il pourvu d'un plumage éclatant, je crois qu'ils ont raison, ceux qui trouvent une certaine analogie, une même révolte de l'instinct dans le trouble des mères devant les actes les plus naturels de leurs enfants.

Elles ont beau s'efforcer de se raisonner, de rechercher des atténuations à ce qu'elles appellent les excentricités des jeunes, le mieux qu'elles puissent faire, pour combler le fossé qui les sépare de leur progéniture, c'est de la blâmer sans aigreur.

Et, certes, jamais l'écart ne fut aussi grand qu'aujourd'hui entre deux générations, alors que les inventions nouvelles ont amené de tels bouleversements dans nos existences et que la société, ébranlée par une crise mondiale, a brûlé les étapes.

De toutes ses filles, la seule Frida semble normale à Mme Gallois.

Celle qui répond à ce nom de divinité nordique est grande, frêle et blonde, possède un visage aux traits réguliers, avec des beaux yeux bleus, au regard pensif et doux, et une peau d'une blancheur incomparable. Elle réalise bien le type de beauté scandinave, tel que nous le concevons, et cela n'a rien de surprenant, puisque la mère de son père était une Suédoise.

Quant à son caractère, il est parfaitement équi-

libré. Elle est paisible, raisonnable, avec un esprit bienveillant et un cœur généreux.

— Frida est une perfection! Tout le monde le sait! prétend Rose-Marie, quand Mme Gallois entreprend le panégyrique de la sœur aînée. Tu devrais la mettre en bocal! Tiens! en juin, en même temps que les cerises à l'eau-de-vie! Comme cela nos descendants pourront plus tard l'exhiber dans un musée, car, d'ici peu, cette espèce-là aura disparu de la surface du globe... Les spécimens sont de plus en plus rares. Et, pour l'édification des générations futures, il faut la conserver. On fera défiler les écoles pour contempler ma sœur, et les enfants la regarderont avec autant d'étonnement qu'un plésiosaure ou un diplodocus.

Cette Rose-Marie! N'est-ce pas elle qui complique le problème et justifie les pires appréhensions de sa mère? Dans cette figure étrange, aux traits irréguliers, aux yeux magnifiques, au teint mat, elle ne retrouve aucune ressemblance avec son propre visage; ce caractère volontaire, versatile, frondeur, ne lui rappelle en rien l'esprit méthodique et calme de son mari!

Et la bonne dame se répand en lamentations, pour le plus grand amusement de l'impertinente.

— Rien! Ni le menton de mon père, comme Guy! Ni le nez de ma mère, comme Frida! Pas même la réserve de ma sœur la religieuse, à qui Marie-Claire ressemble, ni la franchise parfois excessive de mon frère, comme Christiane!

Tout au plus, dans la famille de son mari, qu'elle n'aime guère et dont elle amplifie volontiers les défauts, trouve-t-elle possible d'établir quelque comparaison justifiée :

— Par exemple, froide comme ma belle-mère, originale comme ma belle-sœur...

— Et rebelle comme tante Alice, conclut invariablement la personne visée.

A ce moment-là, on sait que, pour conserver la paix du foyer, il est temps d'intervenir et d'orienter la conversation sur un autre sujet.

On peut avec avantage attirer l'attention de la mère sur l'état de santé de Marie-Claire, un peu fragile depuis une fièvre typhoïde.

On trouve également un heureux dérivatif en parlant des études de Christiane, qui enlève sans accrocs les certificats conduisant à la licence d'histoire.

Et, depuis l'an dernier, sur l'avenir de Pierre, reçu brillamment à l'Ecole de Santé Navale.

Par extraordinaire, le jour où nous faisons connaissance avec la famille Gallois, la remarque de la mère ne provoque pas de réponse, mais il faut croire qu'elle-même l'a faite pour la forme et ne s'étonne pas.

A dire vrai, on a bien d'autres choses en tête !...

***

Dans la salle à manger rustique, aux meubles de chêne sombre sculptés de rosaces, de rouets et de personnages en costumes bretons, règne une activité extraordinaire.

Frida ourle fiévreusement des rideaux de tulle; Christiane, délaissant ses bouquins, peint une de ces poteries sur lesquelles on adapte des lampes électriques; Marie-Claire coud patiemment la cordelière d'un coussin de velours.

Quant à Rose-Marie, elle tient son ouvrage à la main, et je n'engage personne à contester un fait si évident et si facile à vérifier. Mais avouons que ce petit tapis de table n'avance guère, et pour cause, car la jeune fille ne tient pas en place, se lève constamment, va de l'une à l'autre et dispense avec prodigalité conseils et encouragements.

Rose possède en effet de rares dispositions pour

diriger les opérations et stimuler les courages défaillants. Ne serait-il pas coupable de ne pas exploiter des dons si remarquables et de dépenser ses énergies à des besognes mesquines, quand on se sent l'âme d'un chef?

Telle est son inébranlable conviction! Et sa sincérité ne peut être mise en doute.

N'est-elle pas la première à subir les conséquences désastreuses de cette activité désintéressée?

Chaque fois qu'elle retourne à sa place, ne constate-t-elle pas que, victime de son obligeance, il lui faut chercher le dé, l'aiguille, les ciseaux, qu'elle a perdus tour à tour?

Et voyez combien l'ingratitude est chose répandue!

C'est tout juste si ce dévouement inaltérable ne lui attire pas quelque remarque désobligeante. Non seulement personne ne l'aide à retrouver les objets égarés, mais certains murmures désapprobateurs s'élèvent, et, tout à coup, Christiane, dont, on l'a vu, la franchise est une des qualités (à moins que ce ne soit un défaut), proteste à haute et intelligible voix:

— C'est assommant, à la fin! Rien ne m'agace comme de voir quelqu'un s'agiter inutilement autour de moi quand je travaille!

— C'est pour moi que tu dis ça?

— Non, c'est pour le connétable de Sully, dont je viens de relire l'histoire!

— C'est trop fort!... Moi qui suis incapable de rester tranquillement dans un fauteuil, comme Marie-Claire, et de regarder les autres se mettre en peine...

— Tu préfères les aider à la façon de la mouche du coche!

Déjà Rose prend une position de bataille, et Frida a tout juste le temps de s'écrier :

— Mes rideaux sont finis! Rose, viens m'aider à les mettre en place, je t'en prie?

— Je suis donc bonne à quelque chose, de l'avis de certains? remarque, non sans ironie, l'interpellée.

Et, pour prouver sa bonne volonté, elle s'élance vers le cabinet de débarras (vous savez, près de la cave), et, à grand fracas, hisse l'objet encombrant dans l'escalier, non sans accrocher consciencieusement chacun des barreaux de la rampe.

A sa suite, et portant son ouvrage, Frida gagne sans hâte le premier étage de la maison.

Toutes deux atteignent alors une chambre spacieuse, garnie de tentures claires et meublée de pitchpin. Sur le seuil, elles s'arrêtent et examinent avec une attention inquiète, puis un contentement visible, la pièce où règne une propreté méticuleuse et un ordre admirable qui témoignent du manque d'occupant.

— Quand les rideaux seront placés, je crois que ce sera parfait, dit Frida.

— Il manquera le coussin de Marie-Claire sur le fauteuil, et aussi cette lampe que Christiane tient absolument à mettre sur la petite table.

Dans la réflexion de Rose sonne une rancune, un blâme que l'aînée rétorque aussitôt :

— Cette lampe est indispensable, ma chère. Il ne peut pas se contenter du plafonnier, et puisqu'on a fait mettre une prise de courant pour lui, il faut l'utiliser.

— Si tu crois que cette disposition lui inspirera un vif amour du travail et une ardeur telle que papa sera satisfait, tu te trompes!

Ce jugement dépourvu de bienveillance sur cet *il* mystérieux semble mécontenter l'aînée des Gallois.

— Tu te hâtes de porter des jugements téméraires, dit-elle avec vivacité; en tout cas, ce n'est pas notre affaire, et il suffit que nous apportions tous nos soins à rendre cette chambre agréable et confortable; le reste regarde papa!

Evidemment impressionnée par la logique de cet

argument, Rose se tait, et Frida, calmée, considère que le silence de sa sœur témoigne de ses regrets et de son approbation.

D'ailleurs son attention se concentre à présent sur la pose des rideaux.

Juchée sur le marchepied, elle enfile les tringles, régularise les fronces avec soin, puis redescend et jette sur son ouvrage un regard satisfait.

— Allons, c'est bien; on peut retirer l'échelle.

Alors, avec un soupir de soulagement, elle ouvre la fenêtre et va s'accouder au balcon de fer forgé, où Rose a vite fait de la rejoindre.

Et toutes deux contemplent en silence le jardin qu'éclaire le soleil couchant.

Ce n'est cependant pas d'aujourd'hui qu'elles le connaissent, ce jardin provincial enclos de hautes murailles tapissées de lierre. Pendant leur enfance encore toute proche, elles ont joué sous ses ombrages, piétiné ses pelouses, cueilli ses fleurs.

Dans le grand tilleul où s'égosillent tant d'oiseaux, il y avait d'assez fortes branches pour qu'on puisse y accrocher l'escarpolette.

Autour de ce vieux cèdre, elles formaient des rondes enfantines, en écartant leurs petits bras pour ne pas frôler au passage les ramures éployées.

Sous les tamaris, elles avaient établi leurs quartiers de printemps et d'automne, et les fleurs aux panaches roses étaient tantôt les somptueuses parures de jeunes épousées, tantôt les denrées alimentaires que débitaient des marchandes bien achalandées.

Jamais Rose ne regarde la pelouse sans regretter les folles parties de barres qu'elle faisait avec ses frères, ou les poursuites inénarrables des volailles en rupture de poulailler.

Mais à tous les arbres Frida préfère l'arbre de Judée dont les fleurs d'un mauve rosé se décolorent à mesure que s'étend le crépuscule, et les aca-

cias dont les pétales embaumés jonchent les allées.

Et tandis qu'insensiblement l'azur du ciel s'embrase, puis se fane, le jardin s'illumine et se transforme sous les jeux infinis de la lumière.

Les feuillages si tendres, les fleurs printanières harmonisent leurs couleurs qui se fondent en une nuance unique jaune orangé, où des paillettes d'or semblent suspendues.

Un dernier rayon de flamme prend en écharpe une touffe de glycines, puis tout s'éteint; une brume vaporeuse s'élève, et l'arome des fleurs, l'odeur de la terre humide se font plus suaves, plus pénétrants.

Ces couleurs, ces parfums ravivent des impressions oubliées, et, dans un élan qu'elle ne peut dominer, Frida livre à sa sœur sa pensée secrète :

— Tu te souviens, autrefois la vieille Zoé, qui inventait toujours de nouvelles histoires, nous avait raconté que les plantes parlaient entre elles, à l'heure où les oiseaux se taisent. Et je le croyais! Je cherchais à imaginer leurs dialogues; j'ai longtemps cherché ce qu'elles pouvaient se raconter.

— Je me le demande? dit Rose, moqueuse.

Mais, toute à son idée, Frida n'a pas perçu l'ironie.

— Je pensais qu'elles se félicitaient, au printemps, d'être enfin réveillées, de voir le soleil! Ce sont les violettes qui paraissent les premières et doivent être les plus curieuses, et le cytise, qui a trop dormi, ne peut pas se redresser tout à fait.

— Comment! petite masque, s'écrie Rose, en éclatant de rire, c'est ainsi que tu caches ton jeu? Pendant que nous te croyions, toi, l'aînée, uniquement préoccupée de savoir si les garçons n'usaient pas trop leurs fonds de culotte et nous les genoux de nos bas, tu interrogeais l'âme mystérieuse des fleurs? Quand tu avais l'air de chercher les innombrables boutons que nous avions perdus sous les arbres, tu écoutais parler les violettes?

Frida rougit, toute confuse d'avoir si mal à pro-

pos livré ce coin d'intimité. Comment a-t-elle pu se trahir ainsi, surtout devant Rose, la moqueuse?

— C'était très rare, tu sais, ces moments-là, dit-elle; toutes les petites filles ont ainsi des idées étranges. Toi aussi, sans doute.

Mais Rose proteste avec énergie :

— Jamais de la vie! Moi, je possède une nature agissante; toi, tu es une imaginative, et on a bien raison de se méfier des caractères tranquilles!... L'eau qui dort! Rien n'est plus traître!

Frida se tait, un peu honteuse; c'est donc bien ridicule, ce qu'elle vient de dire? Ce charme qu'elle prête aux choses, il n'existe donc qu'en elle? Et c'est un enfantillage indigne d'elle, ce besoin de se créer une chimère; c'est une faiblesse de poursuivre à sa fantaisie un rêve, une image?

— Tu sais, glisse Rose, taquine, ça ne fait de mal à personne, raisonnable Frida; si ça t'amuse, pourquoi te gênerais-tu?

— Comme tu es moqueuse!

— Mais non : je suis ravie de connaître ton point vulnérable, car tu en as un! Moi qui te croyais plus parfaite que tous, même que les héros de l'histoire grecque!

Et elle fredonne sur un air connu :

— Le talon d'Achille, d'Achille, d'Achille...

Déconcertée, Frida ferme la fenêtre et, de son air le plus sérieux :

— Nous perdons notre temps, remarque-t-elle.

— Au contraire, nous philosophons : le temps de la réflexion est du temps gagné. Tu ne trouves pas que cette phrase pourrait passer pour une maxime de ce cher duc?

— Folle! dit Frida, en haussant les épaules.

— Qui sait? De nous deux, c'est peut-être toi la moins sage.

Frida n'ose pas répondre. Qui sait, en effet, si, pour cette fois, la positive Rose n'a pas raison?

II

Pour quel hôte si impatiemment attendu les demoiselles Gallois travaillaient-elles si attentivement?

Vous pouvez le demander à n'importe lequel des habitants de Bellerive, et vous obtiendrez les renseignements les plus détaillés, pour satisfaire votre curiosité.

Cette petite ville dans laquelle M. Gallois exerce, depuis nombre d'années, les fonctions de professeur d'anglais au lycée a connu un temps de splendeur et de prospérité.

Située à l'embouchure d'une rivière, la Coudre, elle a pu s'enorgueillir de l'animation de son port encombré de bateaux, témoignant de l'activité de son commerce et de son trafic important avec l'étranger.

Aujourd'hui, la rivière ensablée n'est plus favorable à la navigation, et la ville s'endort peu à peu d'un sommeil léthargique. On y mène une vie trop monotone et trop dépourvue d'incidents pour alimenter les réserves d'imagination des habitants, aussi le moindre événement est-il copieusement commenté.

A part les enfants en bas âge et les vieillards en enfance, tout le monde vous apprendra qu'il s'agit d'un jeune Anglais qui vient se perfectionner dans l'usage de notre langue au vocabulaire si riche, à la grammaire si compliquée.

La petite fille du boulanger et le petit garçon de l'épicier ont introduit dans leurs jeux « l'étranger qui n'est pas d'ici ».

La charcutière rêve à l'imposante quantité de jambons qui traversera la rue, dans le panier de la domestique, pour paraître sur la table de famille, et la bouchère s'imagine que la note de viande mensuelle sera doublée.

Car il est une chose entendue, c'est que les Anglais mangent du jambon et de la viande presque crue, et vous seriez lapidé si vous prétendiez qu'on sert le gigot bouilli, de l'autre côté du détroit !

De même que la société commerçante, la bourgeoisie s'est emparée de cette nouvelle avec l'empressement que l'on suppose.

Justement, la chronique locale chômait depuis quelque temps !

Pas le moindre scandale à commenter, sauf quelques histoires politiques, mais celles-ci n'éveillent pas les curiosités féminines. Seuls, de vieux messieurs peuvent se permettre des appréciations sur nos dirigeants, discuter sur ce qu'ils ont fait, ce qu'ils feront, ce qu'ils auraient dû faire, et assurer que, si eux-mêmes étaient à la tête du gouvernement, tout se passerait autrement.

Il y a des incrédules qui osent penser que cela ne se passerait pas mieux, mais ils se gardent bien de le dire, pour ne pas compromettre le prestige de leurs célébrités locales.

Un fait nouveau, devant alimenter les conversations et permettant des commentaires variés, a toutes les chances d'être bien accueilli.

Et d'abord, n'est-il pas indispensable de donner un avis personnel, quand on se croit qualifié pour cela ? Qui est-ce qui n'a pas la faiblesse de se croire qualifié, je vous le demande ?

Et, si les mains sont actives, les langues vont leur train, à la réunion mensuelle des dames charitables.

— Ces pauvres Gallois n'ont aucune fortune personnelle, déclare la femme du Dr Georges (née

de Blaimont), qui excelle à estimer, sans les avoir vues, les valeurs en portefeuille de ses amis. Comment voulez-vous que le traitement du père suffise à élever une famille aussi nombreuse? Il faut bien trouver un moyen d'augmenter ses ressources.

— On fait aujourd'hui tant d'avantages aux familles nombreuses! répond la femme du notaire, avec tout le mépris bienveillant qu'elle accorde aux malheureux réduits à accepter les faveurs du gouvernement.

— Six enfants, dont quatre filles, c'est une calamité! Seuls des gens riches devraient s'offrir un tel luxe.

Ainsi juge la femme du général en retraite Duval, qui n'a pas d'enfants, mais beaucoup d'argent, et la prétention d'occuper à Bellerive une position prépondérante.

— Cela nous fournit au moins un sujet de conversation, remarque M^lle^ Blanche Derviau, qui ne manque pas d'esprit critique. Avez-vous remarqué que, pour attirer l'attention de ses concitoyens, il faut être millionnaire ou dénué de tout, exciter l'envie par son luxe, être doué de vertus remarquables, ou provoquer le scandale?

— Quelle exagération!

— Mais non; en vertu d'un jugement sans appel, vous décrétez la misère et l'opulence de telle famille! Pas de moyen terme, sous peine de ne pas susciter l'intérêt. Rien de plus banal que la vie d'une personne honnête et simple, dont l'extérieur n'a rien de ridicule, qui paie ses dettes, marie ses filles sans une chance insolente ou une déveine réjouissante, et dont les fils, sans être des as, ne se font pas refuser à leurs examens.

— Que vous êtes donc paradoxale! s'écrie M^me^ Duval, qui aime les mots sonores.

— Quatre filles, reprend M^me^ Georges, née de Blaimont, et on n'a même plus le moyen de les

mettre au couvent, comme au XVII[e]; pourtant, ce serait la meilleure solution, puisque les jeunes gens ne se décident plus à se marier.

— D'abord, il n'y a plus de jeunes gens à Bellerive, on est bien obligé d'aller en chercher ailleurs.

— Pas à l'étranger, en tout cas! déclare une mère aigrie, pourvue de filles sur le retour, et pas jolies.

Et, au nom de la sainte morale et du patriotisme le plus élémentaire, elle allègue les inconvénients, voire le danger qu'il y a à introduire sous son toit de jeunes inconnus.

— De mon temps, ajoute-t-elle, on était plus exigeant que cela, et, certes, mes filles n'épouseront pas n'importe qui.

Or, tout le monde sait, à Bellerive, que les filles de la dame en question n'ont jamais eu l'occasion de se montrer difficiles; mais, si quelques sourires narquois sont ébauchés, aucune parole maladroite n'est prononcée.

La Présidente de l'Œuvre, qui avait redouté un moment l'échange de quelques-unes de ces ironies mal dissimulées sous une apparence de politesse, reprend toute sa sérénité imposante.

Et M[lle] Derviau se souvient à propos de ce conseil de courtoisie donné par un philosophe chinois : « Sachez saluer avec dignité ce qui vous paraît hostile, sourire avec complaisance à l'esprit des autres, et mentir avec grâce à vos propres sentiments. »

Mais elle ne fait part à personne de cette réflexion personnelle.

***

Tandis que leurs concitoyens discourent ainsi sur leur propre cas, M. et M[me] Gallois, confortablement installés dans le bureau du professeur, se félicitent mutuellement de leur heureuse inspiration.

Car, si leurs amis et connaissances se préoccupent de leurs charges de famille, ils s'en inquiètent, eux, bien davantage, ainsi qu'on le suppose.

Et ce n'est qu'après avoir adroitement repéré les partis possibles de la ville et des environs que, constatant la pénurie de la localité sur ce point, ils se sont décidés à faire appel à l'étranger, tout en restant d'excellents patriotes, quoi qu'on en dise.

— Vois-tu, dit Mme Gallois, qui tricote des chaussettes pour ses fils, tandis que son mari corrige les copies de ses élèves, tu as été vraiment bien inspiré d'écrire à ton collègue de Londres. Ce jeune Robert Wellbridge offre toutes les garanties désirables. De très bonne famille, très riche, bien de sa personne.

— Ma pauvre femme, ne t'emballe pas d'avance et n'échafaude pas de projets...

— Je ne m'emballe pas... Mais je peux bien penser à ce qui peut arriver. Ce ne serait pas la première fois qu'un jeune homme reçu dans une famille s'éprendrait d'une des jeunes filles de la maison. Frida est assez jolie, je suppose?

— Ça non! crie le professeur; c'est trop fort!

— Quoi! tu n'es pas de mon avis?

— Mais si, mais si! Seulement, c'est ce devoir qui est plein de fautes! Crois-tu que ce cancre de Bertin n'a pas encore compris la règle que je me tue à lui expliquer depuis trois ans! L'emploi de la préposition *à* se rend par *at* pour marquer l'arrêt, le séjour, et par *to* pour signifier le mouvement.

— Ah! tu m'as fait peur! J'ai cru que tu trouvais un obstacle à nos projets, car tant de fois tu as reconnu la beauté de Frida, tu ne pouvais changer d'avis subitement!

— Ma bonne amie, dit M. Gallois, regardant sa femme avec tendresse, je voudrais t'éviter une désillusion possible!

— Et, pour parvenir à ce but très louable, tu

commences par me pousser à un pessimisme désolant! Voyons, crois-tu donc que ce jeune Anglais serait mal partagé s'il s'éprenait de notre aînée? Où trouvera-t-il une femme plus accomplie? Et, si tu étais à sa place...

— Sans doute, interrompt le professeur, mais je ne puis, précisément, me mettre à sa place. Alors...!

— Cette enfant est angélique, poursuit la mère, qui ne s'embarrasse pas d'une interruption, fût-elle le plus indiscutablement logique. Et si douce, si dévouée! Et ne devons-nous pas veiller avec d'autant plus de soin à son établissement que c'est un peu notre faute si elle n'a pas continué ses études comme ses sœurs et n'a pas une position assurée?

— Elle était peut-être moins douée intellectuellement, puisqu'elle avait moins de succès.

— Frida a l'intelligence du cœur! proteste Mme Gallois, indignée.

Cette phrase favorite de son vocabulaire relativement restreint témoigne d'une opinion irréductible.

Une interprétation dépourvue de bienveillance établirait peut-être, grâce à de tels propos, que, si Frida possède des sentiments exquis, c'est à titre de compensation et à défaut de dons intellectuels?

Mais seul un ennemi de la paix domestique s'aventurerait à essayer de démontrer que certaines louanges sont pires que des blâmes. Il y a longtemps que le professeur a renoncé à toute tentative superflue.

Excellent mari et bon père, il n'est cependant pas dépourvu d'un fonds d'égoïsme et souhaite avant tout sa tranquillité.

Quand sa femme est lancée sur certains sujets, il sait qu'il faut se contenter de l'écouter; tout au plus doit-il alimenter la conversation par quelques objections sur lesquelles il n'a garde d'insister, pour paraître bientôt convaincu.

Moyennant quoi il a le double plaisir d'assister au triomphe conjugal et de garder conscience de sa propre supériorité. Et, avec une sérénité évidente, il subit la suite d'un discours :

— N'ayant pas de gagne-pain, il lui faut trouver un mari. Ici, rien à faire; le nouveau docteur est un arriviste qui n'épousera pas une jeune fille sans fortune. D'ailleurs, ne possédant aucun capital et ayant sa situation à créer, il est excusable. Il y a bien le fils Jaffrelot, un parti superbe, mais les plus riches sont les plus intéressés, c'est connu. Et dire que, parmi tes collègues, il n'y en a pas un qui conviendrait ! Tous mariés ou fiancés !

— Il y a bien Geoffroy, le professeur de math. Mais... tout de même...!

A la pensée de voir sa Frida épouser ce vieux célibataire, chauve, myope, bedonnant et maniaque, Mme Gallois pousse une exclamation d'effroi bien justifiée :

— La Providence l'en préserve !...

Puis, pour se réconforter, elle prend sur la table une photographie représentant un grand garçon en costume de sport, et qui réalise l'idéal du type anglo-saxon.

— Tandis que ce Bob Wellbridge..., murmure-t-elle.

***

Dans la chambre des jumelles, Rose-Marie tente un essai de bigoudis, faute de pouvoir s'offrir un indéfrisable, tandis que Marie-Claire, déjà couchée, suit des yeux tous les gestes de sa sœur.

— C'est entendu, déclare Rose : le nouveau venu est pour Frida qui doit se marier la première. Cependant, trouves-tu que ce soit juste?

— Elle est tellement plus vieille ! dit Claire qui, à dix-huit ans, trouve que vingt-six ans est la limite de la jeunesse.

— C'est vrai ! Enfin, à tout prendre, cela vaut mieux que rien. Et puis, si Frida se marie avec un Anglais, ce sera épatant. Nous irons-la voir, nous ferons des sports, et je deviendrai plus forte que Christiane au tennis, je gagnerai tous les championnats !

Claire regarde sa jumelle avec admiration. Si Rose lui assurait qu'elle sera lauréate du prix Goncourt, elle n'en douterait pas davantage...

Lumière éteinte, elle s'assoupit, et, tout à coup, la voix aiguë de sa sœur l'éveille :

— Claire ? Tu ne sais pas ce que je vais acheter avec l'argent que papa m'a donné pour me fêter ?

Un faible grognement de Claire exprime la surprise, l'intérêt, et bien d'autres choses, sans doute.

— Eh bien ! de la poudre... et des balles !

— « ... Dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus... », murmure Claire, dont le demi-sommeil a des réminiscences classiques.

— Non : des balles de tennis et de la poudre de riz, grosse bête !...

⁂

La chambre voisine est celle de Frida. Une toute petite chambre qu'elle aime, parce qu'elle y a réuni des objets préférés et des souvenirs.

Frida a eu une grosse journée et tombe de fatigue. Cependant elle s'attarde un peu à regarder dans la glace son joli visage, et elle soupire, parce que cette beauté reconnue de tous a été jusqu'ici inutile.

Puis elle évoque la silhouette un peu massive du bel Anglais.

C'est pour elle que ses parents attirent ici le jeune homme, elle ne l'ignore pas.

Et l'optimisme de sa mère la gagne peu à peu ; elle sourit.

— Pourquoi pas ? murmure-t-elle.

A côté, Christiane termine paisiblement sa lecture.

— Voyons, dit-elle à mi-voix, dans un mois et demi, je serai fixée...

Préoccupée de son examen, elle ignore que, seule avec son frère Guy, qui dort du sommeil de l'innocence (ou du potache quelquefois coupable), elle ne songe pas à un jeune homme au sourire figé, aux joues rondes, qui a sûrement les yeux bleus et les cheveux blonds.

III

Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, M. Gallois apparaît, bouleversé, le visage altéré, et donnant les signes de la plus vive émotion.

— Si vous saviez ce qui arrive!

— Pierre? interroge anxieusement M^me^ Gallois, dont la première pensée est pour le fils éloigné d'elle.

— Non, Dieu merci! Mais un accident épouvantable.

— Robert Wellbridge?

— Rassure-toi. Ce n'est ni de nous, ni de lui qu'il s'agit, mais c'est terrible tout de même.

En apprenant que le malheur n'entre pas chez elle, M^me^ Gallois ne peut retenir un légitime soupir de soulagement; mais, comme elle est compatissante et un peu curieuse, elle questionne aussitôt son mari, tout en l'empêchant de placer un mot :

— Mais explique-toi! Tu es dans un tel état que les pires appréhensions sont permises. Tu vas te rendre malade, et cela n'avancera à rien. Tu sembles affreusement ému; qu'arrive-t-il?

— Ah! il y a de quoi être ému! Figure-toi que ce pauvre Geoffroy vient d'être écrasé par une auto!

— Les sales voitures! s'exclame Mme Gallois.

N'espérant pas de si tôt posséder la conduite intérieure qui lui permettra de circuler confortablement en famille, elle se laisse immédiatement emporter par le juste courroux du piéton sacrifié.

— Ils sont fous, en vérité! Ils écrasent tous les jours quelqu'un! Ce pauvre Geoffroy, un homme si estimable, si intelligent! Et il a été tué sur le coup?

— Il est mort pendant qu'on le transportait à l'hôpital.

— Comme ce pauvre Curie!

— Pardon, je te ferai remarquer que Curie a été écrasé par un tramway.

— Il a été écrasé tout de même; cela se vaut, tu m'avoueras. Et je parie que c'est par quelque insensé qui faisait de la vitesse pour son plaisir?

— Ce n'est pas toujours pour le plaisir. Il y a des cas où la vitesse est un bienfait, quand il s'agit de transporter d'urgence un malade à une clinique, ou un médecin au chevet d'un malade.

— Bien sûr; mais, les trois quarts du temps, lorsque les accidents arrivent, l'utilité n'entre pour rien dans la rapidité de la course. Et le fait est absolument insignifiant. Il s'agit d'arriver plus vite à tel ou tel casino, dans lequel on perd le temps qu'on vient de gagner; de « gratter » une voiture pour marquer la supériorité de son moteur...

— Maman, tu parles argot, tu sais! remarque Rose, l'effrontée.

— Laisse-moi tranquille! Je suis indignée. Le pauvre garçon! Heureusement qu'il n'a pas de famille! Enfin, passons à table, bien que j'aie l'appétit coupé par cette nouvelle.

— Ça n'avancerait à rien de jeûner, ajoute Guy,

qui, lui, est doué d'un estomac insatiable et d'un appétit à l'épreuve de toute émotion.

Pour les mêmes raisons, son père et ses sœurs absorbent silencieusement les hors-d'œuvre. Mais, dès que la mère de famille a découpé le rôti, elle interroge de nouveau :

— Maintenant, donne-nous quelques détails, je t'en prie; je ne puis penser à autre chose qu'à cet accident.

— Eh bien! ce pauvre Geoffroy sortait de chez lui. Il traversait la rue pour se rendre à son cours, quand un chauffard en excès de vitesse l'a renversé et s'est enfui.

— Il n'avait peut-être pas regardé avant de traverser, suggère Frida.

— C'est bien possible! Il était distrait. Mais ce n'était pas une raison pour le chauffeur de s'enfuir sans s'inquiéter de lui; les passants sont accourus, et parmi eux le Dr Georges, qui était à proximité. Mais tous les soins étaient inutiles. Il ne donnait déjà plus signe de vie, et il est mort en arrivant à l'hôpital.

— Une fracture du crâne?

— Ou de la colonne vertébrale?

Mais Mme Gallois domine toutes les voix :

— Quelle indignité que cet excès de vitesse! répète-t-elle.

— C'est pourtant amusant d'aller vite, dit Rose. Moi, j'aimerais apprendre à conduire.

— Je ne voudrais pas que tu sois mon chauffeur.

— Comme tu n'as pas de voiture!

— Vous seriez bien avancées! dit M. Gallois, coupant court à toute discussion.

Et, jugeant nécessaire de déprécier aux yeux de la jeunesse ce qu'elle considère comme inaccessible :

— Dans une promenade, ce qui est essentiel, c'est de voir le paysage. De mon temps, on allait en

victoria ou en landau, avec de beaux chevaux.

— Et on s'appuyait toutes les côtes !

— La belle affaire ! Cela apportait de la variété.

— On ne pouvait aller loin, on en était réduit à retourner toujours aux mêmes endroits.

— Je te demande un peu si, pour un pique-nique, il est plus intéressant d'aller à soixante ou à dix kilomètres ? Tu cherches la fraîcheur, la verdure ! Tu la trouves dans ces deux cas ! Tiens, je me souviens d'un pique-nique inoubliable à Brouage !

Cette promenade dans la vieille cité saintongeaise avait marqué l'épisode sentimental de la jeunesse du ménage Gallois : leurs fiançailles dataient de ce jour.

Immanquablement, à toute allusion sur ce sujet, le professeur évoquait la jolie silhouette de sa femme, vêtue d'une robe couleur d'azur et le visage rose et souriant sous le chapeau...

— ... Canotier..., achève Rose.

Et, tout de suite, un petit sourire glisse dans les yeux bleus ou noirs des jeunes filles !

— Souriez, riez, même, si vous voulez ! s'écrie gaiement la mère, c'est de votre âge, et moi-même j'accueillais les souvenirs de mes parents avec cette même curiosité amusée. Dans vingt ans, vos enfants plaisanteront vos cheveux coupés et vos robes courtes. Vous les entendrez dire que les modes actuelles étaient parfaitement ridicules.

— Dans ces temps-là, on portera des cheveux longs et des crinolines !

— A moins que les femmes n'aient adopté le costume masculin.

A cette déclaration, M^me^ Gallois pousse un cri d'horreur ; puis la voix de Claire s'élève :

— Je ne peux croire cela, la mode actuelle est si jolie !

— Et quant aux robes trop larges, elles sont impossibles avec la vie actuelle et les sports.

— Les sports sont faits pour abréger l'existence humaine, dit M. Gallois en se levant de table.

On passe au salon où la jeune servante vient d'apporter le café, non sans risquer de s'empêtrer dans son tablier trop long, car Mme Gallois, chez qui les domestiques se suivent sans se ressembler, a adopté un modèle unique pour les dits tabliers, et ce n'est pas de sa faute si cette jeune fille est d'une taille au-dessous de la moyenne.

— Je crains que le service ne laisse bien à désirer! soupire la maîtresse de maison, ramenée aux réalités de l'existence.

— Ne t'inquiète donc pas, maman : nous sommes là, dit Frida en distribuant les tasses.

Tout en savourant le liquide qu'il aime brûlant, M. Gallois, bien que professeur d'anglais, ne peut s'empêcher de philosopher.

— Les sports abrègent la vie, répète-t-il; c'est contestable. Certains prétendent cependant qu'ils la prolongent.

— Des enragés qui ne veulent rien voir, qui tiennent à nous faire croire qu'on n'avait rien découvert avant eux.

— Il est cependant certain que, de tout temps, on a lutté vainement contre la mortalité. A mesure que les siècles passaient et qu'on triomphait d'une maladie redoutable, une autre non moins redoutable faisait son apparition. Maintenant, grâce à l'hygiène, les grosses épidémies n'existent plus en Europe, Alors, pour que l'équilibre demeurât, les hommes ont trouvé eux-mêmes le moyen de combattre la surpopulation. Au moment où le chirurgien opère des miracles, ils ont inventé l'auto, l'avion, qui suppriment autant de vies que le médecin en sauve, et même davantage.

— Je me demande, dit Mme Gallois, trahissant l'inattention qu'elle apporte aux théories de son mari et dévoilant ses secrètes préoccupations, qui

sera nommé pour remplacer ce pauvre Geoffroy?

— Un Prince Charmant, peut-être, murmure Rose.

— Il y a peu de chances, dit Christiane, qui a entendu. On réserve les as pour des cités plus importantes. On enverra plutôt un père de famille nombreuse qui souhaite un pays assez peu coté pour que les loyers ne soient pas trop chers, ou quelque indésirable qu'on ne sait où caser.

— Bellerive! *Refugium peccatorum!* dit Guy.

— Pauvres de nous! Ce n'est pas dans l'enseignement que nous trouverons le mari de nos rêves!

Et Rose lève les deux bras vers le plafond, dans un geste de désespoir comique. Cette considération provoque une réaction immédiate, et Mme Gallois s'inquiète aussitôt :

— N'oublions pas que ce jeune étranger arrive tout à l'heure. Voyons, Frida, tout est prêt?

— Je crois que oui.

— Frida a même poussé ses attentions jusqu'à fleurir les vases de la cheminée.

— Avec des fleurs bleues, bien entendu.

— Heureusement, c'est la saison des myosotis.

Les plaisanteries de ses sœurs troublent beaucoup Frida; rien ne lui est plus désagréable que de sentir l'attention concentrée sur elle. On la prétend susceptible; elle est plutôt timide et jalouse de son intimité.

— J'aurais fait de même pour n'importe qui, dit-elle posément.

— Tu aurais dû plutôt mettre des gravures hippiques sur les murs et le portrait du prince de Galles sur la table! Ça, au moins, c'était une attention particulière, et il y eût été sensible.

— Toi, tâche de ne pas te moquer de lui : les Anglais ne comprennent guère la plaisanterie, conseille Christiane.

— Sois tranquille! On s'appliquera à le distraire,

et il se plaira ici ! Il n'est pas habitué à s'amuser tant que ça en Angleterre, surtout le dimanche !

— Incorrigible ! soupire la mère. De mon temps...

Conciliant, son mari intervient :

— Notre temps est passé, vois-tu, ma chère amie ; résignons-nous, et tâchons de reconnaître que celui-ci a du bon.

— Bah ! rien ne change, après tout ! dit Rose ; nos organes fonctionnent toujours comme ceux des hommes préhistoriques.

— Et nos passions aussi restent les mêmes ; seule, la raison sociale nous oblige à les manifester de façon différente, conclut le professeur.

IV

Dès que le taxi eut déposé devant la maison des Gallois le jeune étranger et sa malle, la porte s'ouvrit comme par enchantement, tandis que les rideaux s'agitaient plus ou moins doucement, selon le caractère de celle des jeunes filles embusquée derrière les fenêtres.

Suivant le programme prévu, le professeur reçut Bob sur le seuil de la porte, en formulant dans la langue maternelle du jeune homme des souhaits de bienvenue inspirés des coutumes locales, tandis que, pour suppléer à son ignorance, la maîtresse de maison se livrait à une mimique expressive pour témoigner de la cordialité de son accueil.

Bob, très grand, très blond, très rose et très anglais, comme on l'avait supposé, répondit, ainsi qu'il convient à un Britannique, par l'obligatoire :

— Comment allez-vous ?

Et cette phrase, prononcée en français, avec un accent déplorable, éclaira tout de suite M. Gallois sur les compétences de son élève, tandis que le sourire enfantin de cette bouche aux dents magnifiques, contrastant avec la carrure d'athlète de l'arrivant, lui attirait à jamais les sympathies de la maîtresse de maison.

Devant la table à thé, une heure plus tard, Bob apporte une ardeur et une bonne volonté inégalables pour mettre à profit les leçons des demoiselles Gallois. Venu en France pour s'instruire, il ne perd pas de temps et tout de suite débite avec application des phrases de lexique, sans être effleuré par cette crainte du ridicule qui paralyse tant d'efforts et nuit à tant de progrès.

En l'absence du professeur, qui donne une répétition, il croit correct de s'adresser à Frida, parce qu'elle est l'aînée et aussi parce que le beau et doux visage de la jeune fille lui a plu tout de suite.

— Vous veux nommer à moi toutes ces choses, miss Gallois? demande-t-il en désignant les objets déposés sur la table.

Certes, il serait fort surpris s'il savait que le moindre de ses gestes, la plus insignifiante de ses paroles seront commentés et interprétés dans un sens qu'il ne songe nullement à leur donner.

N'ayant aucune arrière-pensée, il se livre à cet exercice avec la plus parfaite simplicité, et à mesure que Frida lui nomme : tasse, soucoupe, pince à sucre, il répète après elle docilement et témoigne d'une satisfaction visible en constatant que presque tous les noms prononcés lui sont connus.

Avant la fin du goûter, ils sont déjà, elle et lui, les meilleurs amis du monde.

Peu à peu, les autres membres de la famille tentent tour à tour une explication pour contribuer aux progrès du jeune Anglais.

C'est Rose, toujours plus hardie que ses sœurs,

qui se risque la première et pose une question à propos des amis grâce à l'intermédiaire desquels ils sont entrés en relations.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu les Strafford? interroge-t-elle.

— Oui! Ils ont quitté la campagne. Ils ont « remué » vers la ville.

A cette réponse, Rose ne peut retenir un éclat de rire, et Frida rougit, confuse de l'inconvenance de sa sœur.

Christiane regarde Bob, un peu interdit, mais qui ne cesse de garder un sourire aimable et ingénu.

— En français, cela s'appelle déménager, explique-t-elle.

— *Well!* répond Bob, enchanté.

Et il répète plusieurs fois : « déménager », enregistrant avec calme cette connaissance nouvelle.

Pourquoi éprouverait-il la moindre gêne lorsqu'on lui signale une erreur?

Son but est d'apprendre, et, pour parvenir à ce résultat, il doit accepter une leçon.

Cependant, au moment où, quittant la table, Frida lui offre une cigarette, il intercepte dans une glace une grimace moqueuse de Rose.

Inconsciente de la trahison du miroir, elle invite sa jumelle, par une mimique expressive, à partager sa gaieté aux dépens du jeune homme, et celui-ci, surpris et choqué de cette impolitesse flagrante, classe immédiatement Rose dans la catégorie des petites filles trop tôt libérées de la nursery.

Naturellement, il ne témoigne rien du sentiment qu'il éprouve, et lorsque Frida attire son attention sur *Tam-Tam*, le chat siamois, il reprend avec flegme la conversation.

— Les Anglais préfèrent les chiens, n'est-ce pas? interroge-t-elle.

— Moi, je fais, répond-il. J'ai quatre chez moi.

— Et lequel des quatre est votre favori? Celui que vous aimez le mieux?

— J'ai deux : le Bull-Terrier et le Clumber-Spaniel.

— Quels noms leur avez-vous donnés?

— L'un a nom *Cromwell* et l'autre *Pat*.

— Ah! oui; *Cromwell*, cela se passe d'explications; mais l'autre, vous dites?

— *Pat*, répète paisiblement le jeune homme.

Personne ne proteste; on n'est pas obligé de trouver une signification à un nom de chien. Pourtant, Claire, curieuse, demande un supplément d'information :

— Est-ce que cela veut dire quelque chose en anglais?

— Quelque chose? oui; pas en anglais, en latin, je crois : armistice ou une chose égale.

— Armistice???...

— Alors, c'est *Pax!* s'écrie Christiane, illuminée, et non *Pat*. *Pax* veut dire Paix.

— Ah oui! *Pax*, c'est bien.

Cette fois, personne ne parvient à garder tout à fait son sérieux, mais Bob ne peut se formaliser, car Frida s'excuse gentiment :

— Il ne faut pas nous en vouloir! Nous sommes si gaies que tout nous fait rire, mais nous ne nous moquons pas. Vous parlez tellement mieux le français que nous l'anglais! Et, à votre tour, vous vous amuserez tout à l'heure, quand je vais essayer de vous dire quelques mots, les seuls que je sache, dans votre langue.

— Je voudrais bien être aussi fort que vous, je serais sûr de ne pas être « collé » à mon « bac »! prétend Guy avec force.

— Assurément, dit Rose avec un sourire malicieux.

Mais l'Anglais lui jette un regard froid; les explications de Christiane, les leçons de Frida, cela,

c'est correct, mais la flatterie plus ou moins sincère de Rose ne compense pas son impolitesse de tout à l'heure.

Christiane s'informe alors :

— Vous jouez au tennis, sûrement?

Cette fois, la conversation est orientée sur un sujet qui convient, et Bob répond avec l'enthousiasme que l'on suppose.

Cet enthousiasme n'améliore nullement son accent, au contraire. Mais c'est à Christiane qu'il s'adresse, et tous deux sont trop intéressés, quand il s'agit de leur jeu favori, pour s'arrêter à d'autres considérations.

Tandis qu'ils échangent des propos sportifs, le salon se vide peu à peu. Chacun se disperse, et bientôt il ne reste plus que Frida qui hésite à se mettre au piano.

— Tu peux jouer, déclare Christiane avec calme. Tu ne me gênes pas.

— Mais vous n'aimez peut-être pas la musique? demande Frida, s'adressant à Bob. Les Anglais ne sont pas très amateurs, je crois?

— Quelquefois ils ne sont pas, mais je suis.

Et, très fier d'avoir montré qu'il sait conjuguer un verbe, Bob s'installe pour écouter.

Frida s'exécute avec joie, ainsi qu'elle le fait chaque fois qu'elle trouve un instant de répit.

— Le piano, c'est sa manie! déclare Rose, dont l'incompréhension est totale en matière artistique.

Une manie! Si Frida ne proteste pas, c'est qu'elle est pleine d'indulgence pour les boutades de sa sœur. Mais peut-on traiter avec une pareille désinvolture son amour passionné pour la musique?

Dans son existence laborieuse, les seuls moments consacrés à l'étude du piano ne sont-ils pas ceux où elle oublie un peu le bon plaisir des autres pour s'accorder une satisfaction personnelle? « Elle s'est

toujours débrouillée, quoi qu'il arrive, pour trouver le temps d'étudier ! » prétendent encore ses frères.

Et, cette fois, ils disent vrai. Cette douce créature si dévouée, si effacée, montre en cette circonstance une inlassable persévérance, on peut presque dire une obstination irréductible.

Frida accepte toutes les corvées, renonce à la plupart des satisfactions que s'accordent ses sœurs, à condition de pouvoir dérober chaque jour quelques instants aux besognes imposées et les employer à son gré, en interprétant tour à tour Bach, Chopin ou Beethoven; et elle déploie, pour en arriver à ses fins, tant de ruse patiente, que non seulement elle a acquis un réel talent, mais que Mme Gallois, désarmée, a renoncé à lutter davantage. Forcée de reconnaître les rares dispositions de sa fille pour un instrument dédaigné, elle a fini par trouver que le temps consacré au piano n'était pas absolument du temps perdu.

Et, comme fiche de consolation, elle déclare :

— En cas de besoin, et bien que n'étant pourvue d'aucun diplôme, elle trouverait peut-être quelques leçons. Si seulement, au lieu de musique, elle s'était éprise de science ou de littérature, cela eût été préférable; mais, faute de mieux, et n'ayant pas d'autres capacités...

Ce jugement, formulé en vertu d'un arrêt sans appel et qui résume l'opinion de la famille, témoigne d'ailleurs d'une incroyable inconscience, cette inconscience qui se pratique surtout entre proches.

Il faut tout l'aveuglement des parents pour ne pas comprendre pourquoi Frida a moins bien réussi que ses sœurs dans ses études.

Car, ne l'oubliez pas, Frida est l'aînée de six enfants, et ce prétendu droit d'aînesse a pour elle une seule signification qui se traduit invariablement par le mot : devoir.

Chaque fois qu'elle a voulu se mettre sérieuse-

ment au travail, elle a rencontré les mêmes obstacles, vu surgir les mêmes difficultés. Comment alléguer la nécessité d'apprendre une leçon ou de terminer un devoir, quand on lui demandait un service urgent? Il s'agissait de garder les enfants, de porter une lettre à la poste, de mettre le couvert ou d'aider la jeune servante à quelque besogne.

Il est à noter que les servantes des Gallois sont toujours jeunes et inexpérimentées, car, dès qu'elles arrivent à l'âge où elles peuvent exiger des gages plus élevés, elles sont invariablement remplacées.

Et, à chaque nouvelle entrée en service, il faut que Frida puisse seconder sa mère dans cette tâche ingrate du « dressage ».

Etonnez-vous, après cela, qu'elle n'ait pas remporté tous les succès scolaires et réussi à ses examens?

Peut-être, si elle avait éprouvé une ardeur immodérée pour la science, une soif inextinguible de s'instruire, ne se fût-elle pas montrée si passive?

Et encore! Tant de fois elle a dû manquer la classe, pour remédier à quelque inconvénient imprévu! Si souvent il était indispensable qu'elle demeurât à la maison, pour parer à quelque désastre!

Tandis que, sans cesser de faire acte de présence, elle se faufilait au salon et, au besoin, interrompait ses gammes et ses exercices pour revenir ensuite et mettre à profit le plus petit moment de répit.

Il serait d'ailleurs injuste de croire qu'elle fût volontairement sacrifiée ou moins aimée que ses sœurs. On a vu à quel point ses parents se préoccupent, au contraire, de son avenir.

Les circonstances, non les volontés, ont établi cet état de choses. La plupart du temps, on se plie docilement aux nécessités quotidiennes, au lieu de leur opposer une énergique résistance, et c'est seulement lorsqu'à bout de course on constate quelque

catastrophe qu'on s'avise, trop tard, qu'il eût été possible de l'éviter.

Dans le cas présent, Frida a subi les événements sans tenter une protestation qu'elle jugeait inutile. Dévouée par nature, elle trouvait tout simple de seconder sa mère, d'aider ses frères et sœurs, et lorsqu'elle avait échoué à un examen, elle pleurait tout doucement, sans s'en prendre à personne.

Car elle possède réellement les vertus bourgeoises vantées par sa mère.

Quoi qu'on dise, il existe par le monde beaucoup de Frida qui désirent remplir simplement leurs devoirs d'épouses et de mères et se déclarent satisfaites à ce prix.

On s'explique pourtant que, dans ces conditions, un dérivatif soit nécessaire, une détente indispensable !

C'est grâce à la musique que Frida peut conserver son inaltérable sérénité et ne pas se laisser absorber par des travaux parfois au-dessus de ses forces.

Au piano, son esprit, libéré des soucis ménagers, s'élève naturellement vers des régions plus hautes. Et son jeu trahit parfois tant d'ardeur, de passion contenue, que ses parents eux-mêmes s'étonnent.

— Quelle fougue ! quelle impétuosité ! constate son père. A t'entendre, ma chérie, qui croirait que tu es si tranquille, si pot-au-feu ?...

Et ce contraste inexplicable est invariablement attribué au génie de l'auteur qu'elle interprète.

Nul ne s'avise qu'une traduction si exacte serait impossible si la pianiste n'éprouvait elle-même quelques-unes des impressions du compositeur !

Ce jour-là, Frida exécute *l'Arabesque*, de Schumann. Sa virtuosité lui permet de rendre toute l'harmonieuse fantaisie de ce morceau dans lequel le talent du maître a accumulé les difficultés, sans nuire à la mélodie, avec tant d'habileté qu'un pro-

fane ne peut se douter des exigences du mécanisme.

Rob, qui a dit vrai en assurant qu'il est amateur de musique, manifeste son plaisir avec autant d'enthousiasme que son flegme le lui permet.

Et Mme Gallois, qui arrive fort à propos, augure beaucoup de bien de ce début.

***

A peine le jeune homme s'est-il retiré dans sa chambre que, par une coïncidence curieuse, les travaux qui, d'ordinaire, dispersent ces demoiselles les réunissent au salon, et chacune exprime aussitôt son opinion sur le nouveau venu.

— Qu'il est bien! dit Frida.

— Il rougit comme une jeune fille, constate Claire.

— Plus qu'une jeune fille, rectifie Rose.

— Je suis contente qu'il aime le tennis, déclare Christiane.

— Cela se voit tout de suite, et tu es là pour lui donner la réplique, dit Frida, qui est fière du talent de sa sœur.

— Tu as de la chance d'être championne! ajoute Rose avec envie.

Rose est de celles qui ne peuvent entendre vanter les talents d'une autre sans se croire aussitôt lésées.

Des quatre sœurs, elle est la seule à éprouver ce sentiment misérable qui la rançonne si chèrement.

Atteinte depuis son enfance d'une jalousie incurable, elle a parcouru la gamme de ces petites souffrances qui se renouvellent constamment, sans offrir jamais aucune joie compensatrice.

Et non seulement elle parvient ainsi à empoisonner ses meilleurs moments, mais, pour égaler ses rivales, elle disperse ses efforts sur tant de points différents qu'elle n'arrive à aucun résultat brillant.

Cependant, sachant qu'autour d'elle personne ne peut comprendre ses griefs, elle se garde de laisser paraître le fond de sa pensée.

Même, le plus souvent, essaye-t-elle de donner le change en renchérissant sur les éloges prodigués.

Et, comme Frida déclare :

— Il verra que, quand elles s'y mettent, les Françaises peuvent être aussi sportives que ses compatriotes; elles apportent même une des qualités d'initiative supérieure, dit-on.

Elle se met à renchérir en usant de cette forme demi-plaisante, demi-ironique qu'elle affectionne.

Il est vrai que sa péroraison, à elle seule, détruit le plaisir qu'aurait pu éprouver sa sœur :

— Malheureusement, tu n'auras guère le temps de jouer avant l'examen !

— En effet, soupire Christiane, reprise par les préoccupations d'actualité, je repars demain soir, et, d'ici trois semaines, je ne reviens plus.

— Pas même du samedi soir au mardi matin? interroge M^me^ Gallois.

Car Christiane va chaque semaine à Bordeaux, dans une maison d'étudiantes, pour suivre ses cours, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle a pu, pour une fois, prolonger son séjour jusqu'au jeudi.

— Sûrement pas, répond-elle. Et, si le cours de M. Brun n'avait pas été remis, il aurait fallu que je parte comme d'habitude.

— Ne te fatigue pas trop, ma pauvre petite.

— Maman, ne t'inquiète pas : je me reposerai après.

— Sur tes lauriers? dit Rose.

Mais, cette fois, une protestation générale s'élève contre cette plaisanterie déplacée.

M^me^ Gallois profite même de l'occasion pour engager Rose à prendre modèle sur Christiane dont le travail consciencieux et l'application soutenue ont toutes chances d'apporter le succès.

Et Rose assure aussitôt qu'elle accorde à sa sœur une estime sans précédent, qu'un tel exemple portera des fruits, et que, grâce au voisinage d'une personne si remarquable, elle comprend que la vie n'est pas une fête, mais une noble tâche, et que les satisfactions du devoir accompli passent toutes les autres.

Cependant, le ton dont est débité ce discours élogieux détruit en partie l'effet des paroles prononcées, et une fois encore Mme Gallois, déroutée par l'étonnante mentalité de sa fille, cherche vainement le moyen efficace pour lui inculquer les principes les plus élémentaires de bienveillance et de sagesse.

V

Le vent souffle avec violence sur l'océan tout proche. Les oiseaux de mer qu'effraye la tempête se rabattent sur la côte et tournoient au-dessus des prés en poussant des cris rauques.

Dans l'air vif qui circule sous les platanes de la route flottent d'âpres senteurs salines que Christiane aspire joyeusement.

Indifférente aux menaces du temps, elle pédale avec ardeur pour parvenir au plus vite sur le court de tennis, assez éloigné de la ville.

Puisqu'elle part ce soir même, il s'agit de ne pas gaspiller les moments précieux et de profiter autant que se peut de ce dernier jour de congé.

Au moment où elle atteint le but proposé, un klakson retentit, et la motocyclette de Bob passe comme une trombe.

Emporté par son élan, le jeune homme néglige

le tournant et s'engage dans un chemin de traverse, et, tandis qu'il fait route arrière, Christiane, amusée, constate sa propre avance.

— « Rien ne sert de courir ! » cite-t-elle en riant. J'ai bien fait de me dépêcher; au moins pourrons-nous jouer avant la pluie.

A peine a-t-elle fait cette constatation que le motocycliste la rejoint et, les bonjours échangés, manifeste son étonnement de se voir distancé par une vulgaire bicyclette.

— Vous arrive si vite avec cela? questionne-t-il.

— Comme vous voyez! répond-elle, moqueuse. Malgré vos moyens de locomotion plus rapides, je suis arrivée la première; seulement, pour obtenir ce résultat, il a fallu que je parte de très bonne heure et surtout que je ne perde pas de temps, comme la tortue de la fable. Vous connaissez *Le Lièvre et la Tortue,* de ce bon La Fontaine?

— Je connais le nom de l'auteur français; j'ai vu dans les morceaux choisis; mais pas cette pièce.

— Eh bien ! je vous la ferai lire, et vous verrez pourquoi ma modeste « bécane » a eu l'avantage sur votre moto ! Mais ce n'est pas le moment de discuter sur nos vitesses réciproques, et encore moins sur une question littéraire. Ne perdons pas de temps si nous voulons jouer, car il va pleuvoir.

— Jouons, répond laconiquement Bob.

Sans perdre une minute de plus, ils commencent le simple qu'ils se disputent avec ardeur.

Si Bob a reconnu tout de suite les qualités de son adversaire, celle-ci est également fixée sur la force du champion. Mais, soit que la jeune fille manque d'entraînement, soit que Bob possède une supériorité incontestable, c'est Christiane qui perd à 6-4.

Et, comme ils terminent la partie, ce n'est pas la pluie, mais un rayon de soleil qui déchire les nuages et illumine le court.

Et Christiane est bien jolie, éclairée par cette pâle lumière dont l'éclat fugitif semble une dernière protestation, une suprême tentative contre l'obscurité de la tempête.

Bob regarde avec une admiration évidente cette grande fille saine et belle qui semble porter en elle tant de force tranquille, de simplicité souriante et de sérénité communicative.

La toilette de toile blanche, toute simple, fait valoir la ligne élégante de ce corps svelte; les gestes sont sûrs, paisibles, harmonieux. L'ordinaire expression de gravité du visage s'adoucit devant la joie bruyante manifestée par son adversaire.

Le regard des yeux sombres s'éclaire, l'arc des lèvres se détend et s'entr'ouvre sur les dents nacrées, et une fossette se creuse dans les joues mates qu'on dirait dorées par le soleil.

— Vous avez un « drive » excellent, remarque Bob, enthousiasmé.

La grandeur d'âme du vainqueur s'accorde avec sa vanité pour louer les qualités de celle qu'il vient de vaincre.

Et, de constater que sa générosité ne le cède en rien à sa valeur lui procure un sentiment de juste orgueil envers lui-même et une vive sympathie pour son adversaire malheureux.

— Cela ne m'a pas empêchée de perdre, répond Christiane posément.

Cette déclaration éteint l'enfantine gaieté de l'Anglais. Sa victoire peut affecter la jeune fille, il s'en avise tout à coup, et, pour compenser ses manifestations maladroites, il trouve aussitôt l'encouragement qu'il juge réconfortant entre tous.

— Perdre? répète-t-il. Vous viens demain, et je parie vous gagne.

— Vous venez, vous gagnez, rectifie Christiane.

Puis, bien vite, elle se reprend :

— Mais, justement, demain je ne viens pas, puisque je pars ce soir.

— Ah ! s'écrie-t-il, surpris, pourquoi ?

— Parce que je retourne à Bordeaux, où je dois passer un examen.

— L'examen ? Inutile ! affirme Bob, car, à ses yeux, le mérite de la savante s'efface complètement devant le prestige de la championne.

Mais Christiane donne aussitôt les raisons de sa décision.

Avec l'aisance qu'on apporte à traiter un sujet familier, elle développe ses idées, ses espoirs, et, sous le calme apparent, on sent l'irréductible volonté, la conviction profonde qu'elle suit sa voie choisie entre toutes.

Et elle conclut, témoignant de l'exaltation que provoque en elle le désir passionné de s'instruire :

— Inutile, dites-vous ? Quelle erreur ! Savez-vous que rien ne compense à mes yeux l'attrait que je trouve en mes études ? Je poursuis un but ; je veux l'atteindre non seulement à cause d'une nécessité, mais parce que rien ne me passionne tant que les problèmes historiques. Si vous connaissiez tout ce qu'on peut découvrir dans les récits du passé ! Combien les considérations qui s'en dégagent semblent au-dessus des préoccupations quotidiennes ! Quel intérêt prodigieux de constater l'évolution des races ! Quelle leçon dans l'ascension ou la décadence des peuples !...

Christiane s'arrête, à bout de souffle...

— Alors, le tennis ? interroge Bob, déçu.

— Le tennis est un jeu qui me plaît infiniment. C'est un excellent dérivatif pour le cerveau fatigué. Quand j'ai « bûché » sérieusement, que ma mémoire n'est plus lucide, que j'ai besoin d'une détente, c'est là que je la trouve. Après une bonne partie, un bon sommeil, et ensuite un meilleur rendement intellectuel.

La plupart des arguments proposés échappent à l'interlocuteur de Christiane, qui se préoccupe infiniment moins de son rendement intellectuel que de ses possibilités physiques.

Mais, trop discret pour manifester ses doutes ou ses étonnements, il s'informe, non sans inquiétude :

— Et vous reviens dans combien de temps?

— Dans trois semaines, tout sera fini; alors je me repose et je tâche de ne penser à rien, en attendant de connaître le résultat de mon examen.

Trois semaines, ce n'est évidemment pas l'éternité; pourtant Bob semble si déconfit que Christiane cherche à son tour à lui fournir quelque fiche de consolation :

— En attendant, vous pourrez jouer avec mes sœurs?

— Frida a pas le temps.

— Mais Rose est libre.

— Rose? Elle m'embête! lâche Bob avec calme.

A cette déclaration qui contraste avec la politesse ordinaire de l'Anglais, Christiane éclate de rire.

— Un jeune homme ne doit pas dire qu'une jeune fille l'embête!

— *Well!* Alors, elle me... rase, je crois?

— Encore moins!

— Si on pense, on peut dire, fait-il avec une franchise admirable.

— Non, ce n'est pas poli, pas bien élevé.

— Bien élevé, c'est mentir?

— Pas tout à fait : on tâche de trouver quelque terme atténué.

— Atténué?

— Oui; pas le superlatif, vous comprenez! On dit : elle ne me plaît pas, elle est trop taquine.

— Ah! dit Bob, qui se plonge dans des réflexions profondes. Et je peux pas dire, comme Guy, ce matin : elle me barbe?

— Jamais de la vie! Que dirait papa, s'il vous entendait? Que nous ne vous apprenons pas le français, mais « l'argot »; vous comprenez?

— *Well; slang :* argot...

— Et puis, reprend Christiane, qui s'amuse énormément, vous dites que Rose vous ennuie. Etes-vous sûr que ce soit Rose? Ne la confondez-vous pas avec Claire? Vous avez remarqué à quel point ces petites se ressemblent?

— Oui : elles sont presque pareilles.

— Ah! presque; vous voyez la différence?

— Oui : Claire a le signe près de l'oreille.

— Vraiment, en si peu de temps vous avez constaté cela? Vous êtes observateur! Mais prenez garde : les jumelles n'aiment rien tant que mystifier les nouveaux venus. Elles cachent soigneusement le côté qui a le « signe » et se font prendre l'une pour l'autre.

— Non, dit encore Bob. Les cheveux de Rose sont plus noirs.

— Vous êtes étonnant! Nous avons des amis qui les voient depuis leur enfance et ne peuvent encore les reconnaître.

— Pas possible! L'une est bonne, l'autre non.

— Vous exagérez! Rose est malicieuse, c'est vrai, mais parfois si drôle! Quand elle se moque des autres, on la trouve tout de même amusante!

— Non : le moquerie est chose malhonnête.

— Alors je n'oserai plus non plus vous reprendre!

— Quand je me trompe, vous expliquez : c'est correct; vous... êtes... On peut dire, n'est-ce pas? Une jeune fille est plaisante,... agréable...

— On peut, dit Christiane, souriante.

— Alors vous êtes.

— Vraiment? Et Frida?

— Frida, douce, excellente aussi.

— N'est-ce pas? Et, avec cela, si jolie! assure

Christiane, qui juge à propos d'entrer dans les vues de ses parents et de faire l'éloge de sa sœur. Vous devez trouver qu'avec ses cheveux si pâles et ses yeux elle ressemble à vos compatriotes, mais elle a plutôt le type scandinave, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque la mère de mon père était Suédoise.

— Elle a marié un Français?

— Oui; Frida porte son nom.

— Et pour quelle raison de famille vous appelez Christiane?

— Une raison de famille, en effet. Un aïeul s'appelait Christian.

— Et Guy, Rose, Claire?

— Ceux-là sont des noms français, car maman n'en voulait plus d'autres. Elle prétendait avoir suffisamment satisfait à la tradition et assurait qu'elle ne consentirait pas à affubler nos frères et sœurs de noms qu'elle déclarait ridicules. Maman a des idées un peu arrêtées, et je pense que, pour Frida, on ne pouvait trouver mieux. Elle a exactement le genre qui convient pour s'appeler ainsi, n'est-ce pas vrai?

Bob n'est pas initié à de telles subtilités et ignore totalement les rapports que peuvent présenter un prénom et la personne qui le porte; mais, comme il imite de Conrart le silence prudent, Christiane poursuit :

— Quel que soit le type de beauté de Frida, on ne peut nier qu'elle serait appréciée dans n'importe quel pays, ne trouvez-vous pas?

— Vous également, dit Bob.

— Vous êtes bien gentil, s'écrie Christiane, mais ne vous croyez pas obligé de faire des compliments que vous ne pensez pas, parce que vous êtes en France.

— Je dis seulement quand je pense, vous savez.

— Alors vous êtes comme moi; mais ce n'est pas

toujours une qualité, hélas! On me reproche justement d'être souvent trop franche!

Cette sincérité excessive n'est pas faite pour déplaire à l'Anglais qui subitement déclare :

— Vous êtes plus... captivante que votre sœur.

Mais à peine a-t-il lâché cet adjectif qu'il se tait, se demandant, non sans inquiétude, ce qui va se produire.

Christiane ne semble nullement offensée; pas tellement surprise non plus. Son attention est tout de suite attirée non pas tant sur le compliment que sur le terme choisi par le jeune homme.

— Mais vous êtes bien plus « calé » que je ne l'avais cru tout d'abord! s'écrie-t-elle. Avant longtemps vous serez au fait des finesses de la langue et capable de faire correctement une déclaration en français!

Bob se déride un peu, mais garde un fonds de prudence et ne demande pas de plus amples explications.

Au moment où il note le mot « déclaration », qui n'a peut-être pas la même signification dans les deux langues, ce qu'il se propose de vérifier au plus tôt, l'averse s'abat tout à coup, avec une violence inouïe.

Et tous deux se réfugient en hâte dans la cabane en planches destinée à abriter les joueurs.

Tandis que de grosses gouttes crépitent sur les feuilles des arbres et que les allées se transforment en ruisseaux, les jeunes gens se considèrent, souriants et silencieux.

Si récente que soit leur camaraderie, ils la sentent appuyée sur des bases solides; le contraste qu'offrent leurs caractères, leurs goûts et leur éducation ne nuit pas à l'irrésistible sympathie qui les attire l'un vers l'autre.

Si complexes que soient les liens de l'amitié, ne se nouent-ils pas le plus souvent dans des condi-

tions imprévues et avec une inexplicable rapidité?

Positif comme peut l'être un jeune Anglais parfaitement sain, Bob éprouve un sentiment nouveau, une sorte d'admiration émue pour cette belle compagne si grave, si sérieuse.

Et, bien qu'il ne parvienne pas à saisir toute sa pensée, qu'il ne songe même pas à le tenter, il devine d'instinct qu'elle ne résiste pas à sa bonne grâce et qu'elle lui est acquise.

Cette constatation lui procure une telle jouissance qu'il a peine à réprimer une bruyante exclamation pour prouver qu'il est *quite right*.

Mais tout de suite il est rappelé à la réalité et pris de regret, puisque Christiane va le quitter, et il fixe sur elle le regard de ses bons yeux bleus où elle lit une tristesse d'enfant. Aussitôt elle éprouve le besoin d'opposer au départ prochain la perspective du retour définitif.

Elle-même avoue que les vacances lui apparaissent cette année sous un aspect plus séduisant que d'habitude, et elle attribue cette certitude d'heureux augure à ce fait que la réunion sera nombreuse.

— Vous aurez bientôt un compagnon, dit-elle, car nous attendons un de nos cousins de Suède, Axel Swordsen, qui sera pour vous une ressource précieuse. Puis mon frère Pierre est, lui aussi, un joyeux camarade.

Et, comme l'averse cesse et que le soleil tente, une fois de plus, de percer les nuages, tous deux se sentent singulièrement joyeux et, comme dirait Bob, *comfortable*.

— Ayez confiance : vous vous plairez sûrement avec nous, affirme la jeune fille.

— Réellement, je ferai, assure Bob, qui, malgré ses louables efforts, demeure encore fidèle à la syntaxe anglaise.

VI

C'est à Frida que revient, chaque matin, l'obligation d'épousseter le salon de famille. Et, tandis qu'elle se livre à cette besogne quotidienne et fastidieuse, son imagination lui permet de découvrir un attrait qui échappe à ses sœurs.

Celles-ci réclament à grands cris l'achat de ces appareils modernes destinés à faciliter les travaux domestiques.

Mais, à ces légitimes protestations, Mme Gallois, ennemie du progrès, répond invariablement qu'un aspirateur est inutile dans une maison où il y a plusieurs jeunes filles.

— Et puis, ajoute-t-elle le plus souvent, cela pourrait abîmer le tapis, qui a coûté si cher !

Ce tapis, une des rares folies du ménage, acheté à l'occasion d'un anniversaire, date d'avant-guerre. A force de calculs renouvelés à mesure qu'augmente le coût de la vie, Mme Gallois ne l'évalue pas moins de trois mille francs ! Ce qui signifie qu'à l'époque actuelle, pour acquérir un tapis neuf semblable à l'ancien, il faudrait dépenser trois grands billets. Et cette valeur appréciable impose aux masses un respect justifié.

Seulement, entre un tapis neuf et celui que, depuis tant d'années, foulent tous les pieds des membres de la famille (sans compter les visiteurs), personne ne s'avise d'établir une comparaison.

De même, la soie des fauteuils Louis XV, originairement crème et brochée, nécessite des précautions constantes et un maniement trop délicat pour le livrer à des mains mercenaires.

Aussi Frida apporte-t-elle tous ses soins à ménager le mobilier fatigué, et surtout les bibelots qui ont chacun leur histoire et représentent des souvenirs très chers.

Certes, leur valeur artistique est souvent contestable, mais peut-on blâmer le sentiment profond qui anime les propriétaires de ces reliques?

Le lien qui renoue chacune d'entre elles avec quelqu'un des membres de la famille, si lointain, si fragile soit-il, n'est-il pas de ceux qui conservent et raffermissent la tradition?

Cette pendule massive, dont le cadran est confié à la garde d'un grand seigneur à moustaches relevées, à barbiche pointue, dont le costume rappelle celui de l'infortuné Charles Ier, orna le salon d'une arrière-grand'mère.

Selon l'opinion de cette respectable dame, ce personnage n'est autre que Van Dyck lui-même, et la palette, les attributs de peinture qui gisent à ses pieds autorisent une affirmation que nul ne s'aviserait de suspecter.

Ce vase en porcelaine de Chine fut rapporté par un grand-oncle dont on ne rappelle le nom qu'à cette occasion, et Mme Gallois tient « comme à la prunelle de ses yeux » à cette jardinière « faux Satzuma », qui a résisté à tous les déménagements.

En revanche, Frida se souvient toujours du désespoir de sa mère lorsque Guy a cassé ce petit groupe de Saxe, cadeau de noces d'une amie préférée.

Et, pieusement recollé, le groupe, plus fragile que jamais, reste un des ornements que la jeune fille redoute le plus d'endommager.

Il y a aussi une glace de Venise, rapportée du voyage de noces de ses parents, seul voyage d'agrément que se fût offert le ménage, qui lui semble précieuse entre tous.

Un voyage de noces! Ce mot évoque à l'esprit

de Frida le départ en train de luxe (elle n'a jamais usé de ce mode de locomotion, et pour cause !) aux côtés d'un mari jeune, empressé, souriant...

La voilà bien loin de Bellerive et du foyer paternel !

Petite visionnaire, Frida découvre aux plus humbles choses un charme secret, et, grâce à cette faculté merveilleuse d'illusion qui est son partage, elle perd le sens des réalités décevantes et poursuit son rêve vers des contrées fabuleuses dont seul le nom est exact, mais dont la description est peu conforme, il faut l'avouer, à celle des géographes !

Tour à tour, elle visite des pays enchantés, créés selon sa fantaisie. Quelques signes caractéristiques et bien connus lui servent de points de repère et lui permettent de se reconnaître.

L'Italie, c'est Venise; et, Venise, ce sont les pigeons de la place Saint-Marc, les gondoles glissant sur des eaux sombres, par une belle nuit étoilée.

C'est Rome encore. Non pas la Rome antique et païenne qu'elle ignore, mais un lieu de majesté et de prière, où des cérémonies solennelles illustrent la pompe du culte.

Et là, tout autre sentiment cède à l'émotion sacrée qui seule a le don de combler les élans mystiques de son cœur.

Puis de nouveau elle s'évade vers les lieux étonnants où tout est poésie, charme, mystère. De l'Espagne, contrée où tout doit être violent, heurté, nourri de passions ardentes, paysages pittoresques, femmes aux yeux de flammes, galanterie chevaleresque, elle passe sans transition aux pays du Nord, dont les lacs aux eaux profondes et claires, les interminables champs de neige, les sombres forêts l'attirent invinciblement.

Car Frida tient de son aïeule non seulement ses yeux voilés et ses cheveux d'or pâle, mais cette âme

exaltée, fière et tendre, qui est souvent le partage des femmes scandinaves.

Et, comme nul n'ignore que la beauté dépend de nos impressions personnelles, des sentiments qui nous agitent, autant que de la lumière et de l'heure, les voyages de Frida s'accomplissent dans un enchantement perpétuel.

Et, toujours indispensables accessoires du décor, des fleurs merveilleuses abondent dans les prairies, des oiseaux innombrables gazouillent dans les branches, et le soleil illumine tour à tour les neiges des glaciers ou l'or des sables blonds.

Depuis l'arrivée de Bob, c'est l'Angleterre que Frida visite maintenant avec lui.

Et les descriptions de la campagne britannique se modifient à son gré. Des paysages noyés de brume et d'une grâce mélancolique; de beaux arbres : chênes, tilleuls ou charmes, empreints d'une majestueuse raideur et qui étendent leur feuillage sur des pelouses d'un vert si frais et si doux, où s'amusent d'adorables babies blonds et roses!!!

Et quelle douceur dans cette vie de châtelaine qu'elle se croit appelée à mener!

Auprès de ce compagnon loyal et bon, elle goûtera la paix du foyer et le bonheur d'une tendresse partagée. Elle est prête à s'associer à ses joies comme à ses peines, et son expérience des soucis de la vie familiale l'oblige à évoquer surtout les difficultés, les complications qu'elle s'efforcera de lui éviter.

Grâce à son inlassable dévouement, à son adresse, Frida est une incomparable infirmière, et souvent on a dû mettre à l'épreuve de si rares dispositions. Aussi les maladies jouent-elles un grand rôle dans ses conceptions imaginaires.

Elle qui a si souvent soigné ses frères et sœurs, comme elle saura dorloter ses propres babies!

Puis c'est Bob lui-même auprès de qui elle utilisera ses talents !

A en juger par l'apparence, le jeune homme semble pourtant jouir d'une santé à toute épreuve; mais, souffrant, il a besoin de ses soins constants et empressés. Nul ne saura mieux qu'elle glisser un coussin sous sa tête, lui faire la lecture, et surtout lui jouer quelque mélodie préférée.

Et quelles scènes d'intimité délicieuse, le soir, sous la lampe! Elle au piano, lui écoutant, et tous deux unis dans une même pensée, une même admiration émue pour l'harmonie divine.

⁂

Ainsi, insensiblement, les projets de Mme Gallois ont pris corps dans l'esprit de sa fille.

A force de s'entendre assurer que Bob a une arrière-pensée cachée, que sûrement il la préfère et ne tardera pas à se déclarer, Frida s'abandonne à des espoirs très doux.

Pourquoi ne pas se fier à l'expérience maternelle? Pourquoi repousser ses désirs les plus légitimes et ne pas fonder un foyer?

Mais, si Frida se forge ainsi des conceptions puériles, illusoires et peut-être dangereuses, nul ne peut s'en douter.

Toujours silencieuse, repliée sur elle-même, elle ne manifeste rien de ses sentiments; et, faute de communiquer ses impressions excessives, de les discuter, de s'entendre faire des objections plausibles, elle arrive à confondre sa chimère avec la réalité.

A ceux qui prétendraient que la raisonnable Frida est la plus romanesque de ses filles, Mme Gallois opposerait aussitôt son opinion basée sur sa perspicacité.

Car elle a la prétention de connaître à fond le

cœur de ses enfants, et nul ne saurait ébranler sa conviction.

— Mes filles ne peuvent être à ce point différentes de ce que j'étais à leur âge. Sans doute leurs propos m'étonnent, leurs caractères me déconcertent parfois, mais je ne m'y trompe pas : elles ne pensent pas la moitié de ce qu'elles disent.

A dire vrai, elle ignore totalement ce qui se passe dans ces jeunes cerveaux et n'a jamais pénétré dans aucun de ces jardins secrets.

Si souvent les familles les plus unies vivent ainsi ! Leur intimité semble complète, et chacun des membres reste dans l'ignorance totale de ce que pense l'autre.

Et faut-il s'étonner si nous demeurons comme des étrangers même entre proches, puisque nul d'entre nous ne peut se vanter de comprendre celui qu'on prétend être son « semblable », et dont il se sent pourtant si différent.

Notre individualité nous reste en propre, et nous sommes dans l'impossibilité de communiquer nos craintes ou nos espoirs, même à ceux que nous aimons, parce que nous redoutons de les sentir lointains, insaisissables ou maladroits.

Supposer qu'élaborer devant sa fille des projets si légitimes peut avoir des conséquences fâcheuses est au-dessus des possibilités de M^me^ Gallois.

La témérité de son entreprise ne lui apparaît même pas. Elle a jugé qu'un tel établissement apportait des avantages sérieux et des garanties de bonheur durable, et n'admet pas que Frida se permette une autre conception et envisage cette union autrement qu'avec une raisonnable froideur.

Et, avec les meilleures intentions du monde, elle risque de voir la jeune fille, sinon s'éprendre d'une passion malheureuse, tout au moins se préparer une douloureuse déception...

VII

— Allons, Frida, tu n'en finis pas, ce matin! Dépêche-toi donc un peu!

— Les fleurs des potiches m'ont donné beaucoup de mal à arranger, maman.

Ce n'est pas tout à fait un mensonge, pourtant Frida rougit en répondant, parce que depuis longtemps les iris blancs et mauves garnissent les potiches qui, sur la cheminée, encadrent la fameuse pendule.

En entrant dans le salon, M^me^ Gallois jette autour d'elle le coup d'œil du maître.

— C'est bien, approuve-t-elle. Il n'y a pas à dire, vous avez bien fait de descendre du grenier ce lustre et cette table empire qui y étaient depuis la mort de ma tante Sophie. Par exemple, cette harpe est parfaitement ridicule, puisque personne n'en joue.

— Regarde comme elle est belle, maman; c'est une merveille, une pièce de collection!

— Je ne dis pas non! Et puisque vous y tenez...! Seulement, vous direz tout ce que vous voudrez, depuis que vous avez enlevé les voiles des fauteuils, l'ensemble paraît un peu nu.

Les garnitures au crochet, œuvres de jeunesse de M^me^ Gallois, que ces demoiselles, à l'unanimité, ont déclarées démodées, la mère de famille les regrette toujours.

Ces témoins de sa jeunesse laborieuse, elle prétend que ses filles les ont exclus du salon pour se soustraire à une comparaison désavantageuse!

A part cette petite remarque, il n'y eut pas d'autre blâme formulé; mais Mme Gallois crut utile de donner, sur la réunion intime qu'elle projetait pour le soir, quelques éclaircissements.

— Ainsi, nous aurons les Georges, les Duval, cette bonne Berthe qui sait toujours placer son mot, et puis le proviseur du lycée...

— Vraiment? dit Frida, étonnée.

— Tu comprends, ton père tenait à inviter le nouveau professeur.

— Celui qui a remplacé Geoffroy?

— Non. Mais le départ de Geoffroy a amené plusieurs changements inattendus, tu sais bien... D'abord l'arrivée de son remplaçant, mais celui-ci ne nous intéresse pas; et puis, le professeur d'histoire ayant demandé un congé, on a envoyé, pour le remplacer, un jeune homme très comme il faut.

— Ah! dit Frida, indifférente.

— Ton père a dû en parler devant toi, cependant?

— C'est possible, mais je n'ai pas fait attention.

— Comme tu es étourdie! Eh bien! c'est un garçon extraordinaire, un as, ma chère! Reçu le premier à l'agrégation d'histoire et avec cela d'excellente famille et fortuné, assure-t-on.

— Ah! dit encore Frida.

Mais le laconisme de sa fille agace tout à coup Mme Gallois. Ayant envie d'exprimer le fond de sa pensée, elle eût souhaité susciter l'intérêt et attend vainement l'interrogation désirée. Pour un peu, elle taxerait Frida d'égoïsme!

Est-ce une raison parce qu'elle est pourvue — ou presque — d'un fiancé, pour qu'elle oublie ses sœurs? Ne reste-t-il pas trois demoiselles Gallois à caser?

Et, prenant son parti de répondre à des questions qu'on ne lui pose pas :

— Ce qui me préoccupe un peu, c'est la crainte

qu'on n'ait envoyé ici ce « sujet » que jusqu'aux vacances. S'il pouvait se plaire à Bellerive et y rester l'hiver prochain, qui sait ce qui pourrait arriver? Tiens, je suppose qu'il s'éprenne d'une de tes sœurs.

— Christiane embellit tous les jours, remarque Frida, non sans orgueil.

— Et quelle femme supérieure, quelle valeur intellectuelle! ajoute la mère, enthousiaste.

— Sans aucun doute, affirme Frida.

Sa conviction ne se traduit pas autrement, et, de nouveau silencieuse, elle achève paisiblement sa besogne.

Mme Gallois poursuit néanmoins :

— Il est vrai que les hommes ne tiennent pas tant que cela à épouser une femme supérieure. Pourtant, ce devrait être le tour de Christiane...

Mais, tout à coup, reprise par la nécessité d'agir :

— Dépêchons-nous! s'écrie-t-elle; nous n'avons que le temps de préparer notre soirée, et je te recommande de surveiller particulièrement la cuisson du cake...

Selon le vœu de sa mère, Frida apporte tous ses soins à la confection des pâtisseries dont la « maison » a la spécialité.

Outre le cake, les tartes et les petits fours renommés dans tout Bellerive, il doit y avoir une certaine salade de fruits dans la composition de laquelle entrent nombre de liqueurs connues et certains produits mystérieux dont le secret est jalousement gardé.

En dégustant cet incomparable mélange, le Dr Georges, dont la gourmandise est le péché mignon, ne manque jamais d'assurer qu'aux Etats-Unis il vaudrait à Frida une contravention soignée.

Et, bien qu'on soit habitué à cette plaisanterie, elle produit toujours bon effet.

De même la plupart des invités se croient obligés

d'affirmer que les pâtisseries des amateurs gardent sur celles des professionnels d'incontestables avantages; et la raison d'économie, d'accord avec les principes provinciaux, se trouvant ainsi justifiée, les talents de la jeune fille s'exercent à toute occasion.

Dans ce petit cercle, un nombre restreint d'idées s'échangent invariablement.

— Depuis le temps qu'on se connaît, déclare Rose, comment voulez-vous qu'on trouve un nouveau sujet de conversation?

L'arrivée d'un élément étranger est naturellement considérée comme une aubaine. Cependant, bien que le jeune Anglais soit un sujet intéressant à étudier, ce n'est pas sur lui qu'on compte pour trouver de nouvelles plaisanteries.

En revanche, l'agrégé d'histoire peut être une excellente recrue et promet un apport sérieux.

C'est du moins l'avis de M^me^ Georges, arrivée la première, pour assister à l'introduction du nouveau venu.

Cette dame, originaire du Poitou et appartenant à une famille ancienne, n'a jamais pris son parti d'une alliance imposée par la médiocrité de sa fortune et par son physique ingrat.

Pourtant nombre de gens osent prétendre que son mari, tout roturier qu'il soit, l'emporte à beaucoup de points de vue sur sa noble compagne.

Mais, si le D^r^ Georges s'aperçoit de sa supériorité, il doit justement à ses qualités morales et intellectuelles de ne point le montrer, et son épouse reste persuadée du contraire.

Elle témoigne d'une condescendance bienveillante à l'égard de ce mari débonnaire, et d'une amabilité hautaine envers les bourgeoises qu'elle daigne fréquenter.

Toutefois, du fait de sa naissance, elle croit de son devoir d'incarner le parti conservateur, combat énergiquement le progrès, proteste d'emblée contre

toute nouveauté, érige tous ses préjugés en principes.

Tenant à ses idées autant qu'à son chignon, elle répudie sans exception tous les artifices de la mode et se vante avant tout d'avoir le courage de ses opinions.

Malheureusement, sa franchise n'est pas dépourvue d'amertume et consiste la plupart du temps à relever les fautes du prochain, à constater le relâchement des mœurs et à vitupérer indifféremment sur ses concitoyens, sur le gouvernement, sur la littérature, l'élection des reines de beauté, les théâtres et les magazines...

La générale Duval, au contraire, affiche la prétention de se montrer « à la page », dénigre la province, ses coutumes et ses traditions, se montre d'une indulgence excessive pour les écarts ou les faiblesses de la nouvelle génération.

Grâce à de tels propos et à ses toilettes tapageuses, elle espère se donner une allure moderne et surtout parisienne!

Ce en quoi elle se trompe étrangement, car elle garde la marque indélébile de son enfance et de sa jeunesse villageoises, que vingt ans de vie de garnison n'ont pu lui faire perdre.

Malgré ses cheveux courts, complètement décolorés par la teinture, son masque blafard, ses lèvres pourpres et ses allures excentriques, elle ne peut donner le change sur le nombre restreint de ses idées, ses goûts de commérages et surtout ce désir effréné de se mettre en avant qui accuse une totale pauvreté d'esprit et de cœur.

Ces deux dames, si opposées de caractères et de tendances, se détestent cordialement, mais sont dans l'obligation de se supporter.

D'abord parce qu'elles se retrouvent dans tous les salons de Bellerive, font partie des mêmes œuvres charitables, et que l'amitié réciproque de leurs ma-

ris (grands bridgeurs devant l'Eternel) les force constamment à se rencontrer. Dans cette occurrence, elles n'ont d'autre ressource que d'échanger des paroles aigres-douces, des pointes, des mots à double entente, et de se dénigrer mutuellement, dès qu'elles ne sont plus en présence l'une de l'autre.

En sus de ces personnalités marquantes, et Mlle Derviau faisant défaut, ce que tout le monde regrette, car ses boutades ont souvent le résultat de donner à la conversation un tour imprévu, le salon de Mme Gallois réunit quelques ménages de fonctionnaires ou d'officiers, un pharmacien mélomane, un abbé archéologue et un percepteur qui taquine la muse à ses moments perdus (perdus pour l'Etat, et pour les contribuables).

Tandis qu'on organise une table de bridge, la générale tente avec Bob un essai de dialogue en style de lexique :

— Avez-vous un frère?

— Non, je n'ai pas.

— Connaissez-vous ma sœur?

— Non, répond encore Bob, ignorant que la générale est fille unique.

Ce début satisfaisant Mme Duval, elle se croit autorisée à entamer une conversation à phrases tronquées, d'où elle exclut articles et prépositions, qu'elle juge nuisibles à la clarté du discours.

Et, pour remédier à ce qu'il y a d'obscur dans l'accouplement des seuls verbes et noms, elle y supplée par des gestes expressifs.

— La voilà qui se croit obligée de parler petit nègre! remarque Rose.

Et, pour délivrer l'Anglais, elle l'appelle, sous prétexte de l'aider à préparer une seconde table pour les joueurs.

— Qu'est-ce qu'elle vous a raconté, la dame d'âge moyen? demande-t-elle alors.

— Quel moyen âge?

— Mon pauvre Bob, vous faites une erreur grossière.

« Rappelez-vous que la grammaire française n'est pas si simple. Tenez, je vais vous apprendre une nouvelle règle : selon que l'adjectif est placé avant ou après le nom, il en modifie le sens. Ainsi, moyen âge s'applique à un château, à une gargouille, à une croisade; âge moyen s'applique uniquement à une représentante du sexe qui a la prétention de vous surpasser en beauté. »

— En Angleterre, ce n'est pas ainsi.

— C'est une de nos supériorités sur les Britanniques, continue Rose, imperturbable. Mais comment la trouvez-vous?

— Je trouve ridicule, avec ce visage farine et sa lèvre rouge Pierrot.

— Bob, vous êtes épatant! Vous parlez français mieux que papa. Je suis sûre qu'il ignore rouge Pierrot!

— Et moi, je suis sûr vous me moquez encore! proteste Bob, à demi fâché.

Heureusement, Christiane intervient, afin de soustraire Bob aux railleries de sa sœur, et Bob se retire avec elle dans un angle du salon, pour prendre une petite leçon supplémentaire.

La jeune fille est un peu énervée, parce qu'elle ignore les résultats de l'examen, mais nul ne pourrait s'en douter, en l'entendant répondre gaiement aux questions de Bob.

— Maintenant, vous avez fini l'examen?

— Dieu merci! Je vais pouvoir jouer au tennis, et bientôt profiter des bains de mer.

— Ainsi, déclare Bob, qui tient aux précisions, nous ferons combien de temps chaque matin?

— Au moins deux heures! s'écrie-t-elle.

— Davantage.

Et tandis qu'ils sont en train de discuter ce point important, le proviseur fait son apparition sensa-

tionnelle, escorté d'un jeune homme de taille moyenne, un peu maigre, mais d'une élégance naturelle qu'un tailleur indigne de ce nom n'a pu parvenir à dissimuler sous une jaquette mal coupée.

Et tandis qu'il se présente : « Le professeur Audoin, que nous sommes heureux de posséder à Bellerive », et que Mme Gallois débite un compliment de bienvenue auquel elle a longuement réfléchi, Rose médite une nouvelle espièglerie.

Profitant du remue-ménage qui accompagne l'arrivée de quelques rafraîchissements, elle s'esquive, après avoir adressé à sa jumelle un signe de connivence.

Et Claire, qui préfère encourir les foudres maternelles plutôt que de désobéir à l'ordre impérieux de sa sœur, va docilement se placer à la droite du jeune professeur.

Poliment, elle lui adresse les questions d'usage :

— Notre petite ville doit vous sembler bien triste?

— Nullement, Mademoiselle; agitation ne signifie pas toujours gaieté.

— Alors, vous ne regrettez pas trop Paris?

— La province a aussi son charme.

Et autres banalités inévitables.

Puis elle se lève pour débarrasser les invités de leurs verres et en profite pour s'esquiver à son tour.

Alors Rose, le plus naturellement du monde, reparaît, s'assoit à côté du jeune homme et lui pose exactement les mêmes questions.

Et tandis qu'il la regarde, interdit, elle explique avec candeur :

— Vous croyez peut-être parler à ma sœur Marie-Claire? Moi, je suis Rose-Marie.

Et Claire, qui n'attendait que cette déclaration, apparaît à son tour de l'autre côté du jeune homme.

Cette plaisanterie que Rose qualifie de classique,

parce qu'elle se permet de la faire à tous ceux qui viennent pour la première fois, a pour effet d'égayer tout le monde.

Se voyant encadré par la « paire », Luc Audoin témoigne de son étonnement amusé. La glace est rompue, et Mme Gallois s'empresse de mettre sur le tapis les méfaits des jumelles, sujet inépuisable.

On n'insiste guère sur l'avantage que tire Rose, toutes les fois qu'elle a été « collée », d'avoir su dresser Claire à la remplacer, et M. Gallois fait semblant de ne pas entendre lorsqu'une de ses filles avoue avoir passé au bachot deux fois l'oral des mathématiques, tandis que l'autre répondait à la place de sa sœur en allemand.

Les professeurs auraient été d'autant plus embarrassés de les reconnaître que leurs toilettes, jusqu'aux moindres détails, étaient copiées l'une sur l'autre.

— Et l'histoire du coiffeur? demande avec insistance Mme Duval.

— Rose était allée ce jour-là se faire onduler, et à peine avait-elle quitté la boutique que le coiffeur la voyait revenir, avec des cheveux en baguettes de tambour! Jamais, assurait-il, dans toute sa carrière, il n'avait connu pareil déboire; et, si maman ne les avait trahies, il n'aurait jamais compris la plaisanterie dont il était victime.

— Et dire que, sans maman, on aurait pu recommencer! soupire Rose, en caressant ses cheveux noirs et rebelles.

— Ma sœur manque de sens moral, assure Guy, d'un ton de gravité comique...

Cependant Mme Gallois, en bonne maîtresse de maison, estime de son devoir de se mettre en frais pour Luc Audoin.

Ce qui signifie qu'elle se croit tenue de lui faire subir un véritable interrogatoire, auquel il se prête avec une résignation polie.

— Si maman croit que cela l'amuse! remarque Rose à voix basse. Malgré son air de héros de tragédie, j'imagine qu'il aimerait mieux ne pas être sur le plateau. En tout cas, il n'a pas précisément l'air de nager dans un océan de délices!

— Tu crois? s'inquiète Frida, qui a le souci de contenter tout le monde.

Cependant la perspicacité de Rose ne semble pas en défaut. Personnellement, Frida sait bien qu'elle serait au supplice dans le même cas.

Et tout de suite elle s'efforce de chercher un moyen de détourner l'attention de sa mère.

Seulement elle se refuse humblement les dons nécessaires pour trouver un dérivatif opportun. Jamais elle n'a supposé que ses impressions personnelles pouvaient intéresser les autres, et, comme elle ignore l'art de développer des sujets insignifiants, elle manque d'éloquence pour entretenir la conversation.

Aussi s'adresse-t-elle à Rose, plus qualifiée, croit-elle, pour découvrir quelque tour inédit.

— Si tu proposais un petit jeu?

— Ah oui! Pour soustraire l'accusé au réquisitoire? Ma chère, je ne vois qu'une solution : dansons.

— Cela ne l'amuserait sans doute pas davantage, et puis les jeunes sont en minorité.

Rose contemple la majorité écrasante des parents, et une inspiration lui vient :

— Je ne vois qu'un seul moyen de favoriser les conversations particulières, c'est que tu te mettes au piano.

— C'est vrai : on écoute si mal!

— Vois-tu, c'est irrésistible de parler en musique. Cela donne des idées au plus pauvre d'esprit.

Frida le constate sans regret. Grâce à ce privilège, sa timidité trouve l'encouragement qui lui permet d'oublier l'assistance.

— Je ne puis pourtant proposer de jouer quelque chose sans qu'on me le demande, remarque-t-elle.

Alors Rose, qui ne s'embarrasse pas pour si peu, prend aussitôt son parti.

Et, s'adressant à sa mère à mi-voix, mais de façon à être entendue de tout le monde :

— Maman, M. Thomas aime beaucoup la musique, vous savez?

— C'est vrai! s'écrie Mme Gallois, que la perspective d'un peu de repos galvanise tout à coup; vous nous jouerez bien quelque chose, monsieur Thomas?

Mais le pharmacien, à qui elle s'adresse, proteste timidement :

— Oh! Madame, je ne suis pas exécutant! Amateur, seulement.

— Mais Frida va jouer, elle! s'écrie Mme Georges, enchantée de donner un ordre.

Automatiquement, les demandes pleuvent pour que Frida s'exécute, et Rose jette à sa sœur un coup d'œil triomphant.

Frida ne se fait pas prier davantage, et, tandis qu'elle commence, « à la demande générale », la *Ballade en sol mineur,* de Chopin, chacun s'applique à prendre une pose attentive qui lui permette de reprendre le cours de ses réflexions personnelles.

Puis, comme Rosé l'a prédit, quelques messieurs se risquent à exprimer à mi-voix leurs opinions sur la politique. Aujourd'hui comme au temps de Boileau, tant de gens essaient de « corriger la police et réformer l'État ».

Encouragées, les dames échangent de la même manière d'affligeantes banalités sur la vie chère, la crise des loyers et des domestiques.

Cependant les bridgeurs reviennent peu à peu, et à leur tête le Dr Georges, qui a un faible pour la fille aînée de son ami Gallois.

— Cette Frida, dit-il, il y a en elle quelque chose

de céleste, et quand elle joue je trouve sa musique exquise.

— Pas plus que ses pâtisseries, murmure Rose, de son air le plus innocent.

— Toi!!!

Et le docteur menace l'espiègle qui sait le désarmer.

*
**

Enfin seuls! Les Gallois se livrent leurs impressions personnelles.

Et, naturellement, le nouveau venu est jugé,... apprécié,... critiqué.

— Distingué et fort bien, ce jeune homme!

— Oui, mais pas bavard!

— Il n'a peut-être rien à dire.

— Ou plutôt il estime que personne n'est digne d'échanger des idées avec lui.

Ceci est de Rose qui pourtant ne trouve rien de plus mordant.

— Peut-être qu'il est timide, remarque Frida.

Elle ne croit pas si bien dire.

Mais, comme la réserve du jeune homme n'a rien de gauche, nul ne peut deviner que c'est bien la timidité qui lui fait considérer comme une corvée de telles agapes, et qui pourtant lui interdit également de refuser l'invitation de son collègue.

Mais Mme Gallois a déjà son opinion toute faite. De telles faiblesses sont indignes de ce prétendant possible.

— Mon enfant, il n'arrive pas de son village, ce jeune homme. Il est Parisien et de bonne famille. D'ailleurs il a de l'aisance, et on voit qu'il a l'habitude du monde.

Puis, d'un air détaché :

— Tâche donc d'avoir quelques renseignements sur sa moralité et son avenir, ordonne-t-elle à son mari.

— Je tâcherai, promet docilement le professeur.

— Ça y est! Candidat numéro 2! Le Prince Charmant en jaquette! souffle Rose à l'oreille de sa jumelle.

VIII

— Frida, mon raquette, il a besoin de raccommoder.

— Donnez-la-moi, Bob, je la porterai au magasin; mais souvenez-vous : on dit *ma,* et non *mon* raquette.

— Bien, répond Bob; mais, vous savez, Frida, je me fous.

— Comment dites-vous? s'écrie Frida, suffoquée.

— Je dis comme Guy m'a appris hier.

— Guy mérite d'être puni, dit la sœur aînée. Il ne faut pas dire ce mot, Bob. On se demanderait chez quels gens très mal élevés vous avez appris le français.

La confiance de Bob pour les assertions de Frida est illimitée.

— Guy est un stupide garçon, assure-t-il; mais comment dois-je dire pour signifier : *that never mind?*

— Dites : tant pis, cela m'est égal. Ah! si je n'étais pas si pressée, Guy recevrait une bonne réprimande!...

— Guy a toutes chances d'impunité, déclare Rose. Vous n'avez que le temps de rejoindre maman qui s'affole parce qu'elle va manquer le train.

— C'est vrai; venez vite, Bob; dépêchons-nous!

Et les deux jeunes gens s'empressent afin de rattraper Mme Gallois qui estime nécessaire d'arriver

au moins une demi-heure d'avance, pour conserver toutes les chances de ne pas rester sur le quai de la gare.

C'est que l'expédition est d'importance !

— Vous comprenez, explique-t-elle à Bob, qui se garde de la contredire, il est temps de louer maintenant une villa pour les vacances. Si l'on s'y prend trop tôt, les propriétaires sont exigeants, tandis que ceux qui n'ont pas encore loué maintenant commencent à s'affoler et baissent leurs prix.

— Seulement on risque de ne trouver rien de convenable, objecte doucement Frida.

— Laisse-moi donc, répond la mère en hâtant le pas. On me signale une villa qui nous conviendrait à tous points de vue.

— D'après la description, elle paraît un peu petite; nous serons si nombreux !

— Je crois qu'elle suffira. On vit si peu à la maison, quand on est au bord de la mer. Sans doute devrons-nous nous serrer un peu plus qu'à la ville. A mon avis, cinq chambres suffisent, à la rigueur. Une pour ton père et moi, une pour Bob, une pour Axel, qui, je l'espère, ne remettra plus son arrivée, une pour les garçons...

— ... Et une pour nous, achève Frida avec un soupir si faible que personne ne l'entend.

— C'est cela ! Un dortoir de filles ! s'écrie Mme Gallois en riant.

Frida pousse encore un soupir, mais cette fois il ne passe pas inaperçu.

— C'est curieux, remarque sa mère, toi, si raisonnable, que cela t'ennuie à ce point de partager la chambre de tes sœurs !

Frida reconnaît son exigence avec humilité. Pourtant elle ne peut s'empêcher de regretter la solitude de sa chère petite chambre.

Elle regrette d'ailleurs beaucoup d'autres choses, pendant les vacances !

Les vacances, période de repos pour tout le monde, cela représente pour Frida un surcroît de corvées et d'obligations.

Non seulement il lui faut, le matin, aider au ménage, aller aux provisions comme d'habitude, mais, du fait que la famille est au complet, sa tâche est considérablement augmentée.

L'organisation de toutes les parties, pique-niques, sauteries, est particulièrement compliquée.

Sous prétexte que l'année scolaire est finie, chacun se montre plus exigeant, assure qu'un repos complet lui est indispensable... Et, comme il est entendu que les vacances de Frida durent perpétuellement, c'est sur elle que tout retombe !

Il lui faut bien reconnaître la première que cet ordre de choses est équitable, aussi s'efforce-t-elle d'éviter toute fatigue à sa mère, tout ennui à son père, ses frères et ses sœurs qui ont tant travaillé, et jamais elle ne s'est avisée de se demander si elle a vraiment choisi la meilleure part.

C'est tout juste si elle ne se taxe pas d'égoïsme, quand sa lassitude lui arrache quelque protestation.

Ainsi, bien souvent, celles qui se dévouent et se renoncent ne s'aperçoivent même pas de leur mérite, et leur entourage, habitué à en bénéficier, l'accepte comme une chose due.

Tandis qu'elles passent inaperçues, les autres, celles qui manquent à leur devoir et font du tapage, sont seules signalées à l'attention générale.

Et, à force de laisser dans l'ombre ces sacrifiées volontaires, on en arrive à nier les qualités d'une imposante majorité féminine...

Avant qu'on soit arrivé à la gare, Frida a déjà recouvré toute sa sérénité et se dispose à se réjouir sans arrière-pensée du répit que lui offre cette journée.

Elle a même pris son parti de renoncer au *Pleyel*, usagé, il est vrai, mais dont elle tire encore tant

de sons harmonieux, pour se contenter de l'instrument délabré qu'on loue pour le temps de la villégiature.

Pendant le voyage, Mme Gallois continue à entretenir Bob des avantages qu'offre la petite plage où, chaque année, se transporte la famille...

— Le plus grand de ces avantages est la proximité de Bellerive! Il y a un grand nombre de trains; celui des maris, le soir, permet aux pères de famille de retrouver les leurs, et nous pourrons partir dès maintenant, le 10 au plus tard, sans être obligés d'attendre la distribution des prix.

Les inconvénients, passés sous silence, n'en existent pas moins, croyez-le!

La plage boueuse et minuscule de Bray-sur-Mer, située non sur l'Océan, mais sur l'estuaire même de la rivière, ne réunit pas tous les suffrages.

Certains esprits mal faits prétendent que l'abondance de la vase ne compense ni la rareté du sable ni l'insuffisance des marées!

Cependant les gens qui ont de bonnes raisons pour s'en contenter affirment que les bains de boue ont, ainsi que nul ne l'ignore, de remarquables propriétés curatives.

Les malades faisant défaut, cette assertion est difficile à vérifier; ce qu'il y a de certain, c'est que les gens en bonne santé n'y contractent aucune maladie.

On a vu, l'année où un bateau chargé de pétrole avait coulé dans ces parages, des fanatiques se plonger avec délices dans une eau graisseuse aux reflets multicolores, afin de se tonifier.

La majorité des baigneurs garde aussi l'intime conviction que la simplicité des lieux de plaisance a pour conséquence directe la diminution du coût de la vie.

Ceux-là se précipitent à Bray, et parmi eux la majorité des connaissances des Gallois.

Si bien qu'elle assure qu'elle arrive à prendre en grippe ces gens dont elle ne peut jamais se débarrasser !

— Si on les quittait seulement un mois ou deux, on serait peut-être ravi de les retrouver, prétend-elle. Mais, à force de les voir, on finit par en être horripilé. Au point que, certains jours, ceux où le vent souffle en tempête, surtout, on se sent une sauvage envie de les entasser sur un bûcher où ils brûleraient en feu de joie, pendant qu'on danserait tout autour le « pas du cannibale » !

Mais Guy, dont l'âme est pacifique et le cœur généreux, proteste contre les exagérations de sa sœur.

Pour lui, modestement, il se contenterait de les voir tous engloutis dans un innocent raz de marée !...

***

A peine le train a-t-il déposé les voyageurs sur le quai de la petite gare que Mme Gallois établit le programme de la journée.

— Tu vas emmener Bob à la plage, après lui avoir fait faire l'indispensable tour de ville, ordonne-t-elle à Frida. Pendant ce temps, je tâcherai de dénicher la villa rêvée !

— Pauvre maman, tu vas avoir bien chaud ! dit Frida, compatissante.

— Tu ne pourrais me remplacer et prendre seule une décision, ma chérie. Inutile de nous fatiguer toutes les deux. Et puis il faut tenir compagnie à Bob.

Frida ne demande pas mieux, et l'intimité en plein air favorise les projets matrimoniaux de Mme Gallois, lesquels lui semblent en bonne voie.

— Il est facile de s'apercevoir de la prédilection marquée de Bob pour Frida, assure-t-elle à tout propos. C'est toujours à elle qu'il s'adresse quand il a besoin de quelque chose.

— C'est assez naturel, objecte le professeur, puisque c'est elle qui a la charge de la maison.

— Mais je suis là, il me semble! Il serait encore plus naturel qu'il s'adresse à moi!

Et comme, à tout prix, il lui faut avoir une approbation, elle accumule ses raisons d'espérer une prompte et heureuse solution.

Il faut être aveugle pour douter des sentiments de Bob!

Evidemment il recherche constamment la compagnie de Frida! S'il ne lui débite pas des fadaises et des compliments fastidieux, c'est que, nul ne l'ignore, la race anglo-saxonne est rebelle aux expansions; mais, s'il ne possède pas la galanterie, apanage du Français, il a, en revanche, le record des qualités profondes.

D'ailleurs, les Britanniques ne tergiversent pas lorsqu'il s'agit de choisir une épouse; quand une jeune fille leur plaît, ils se décident tout de suite, sans chercher midi à quatorze heures.

Enfin, à entendre la bonne dame, c'est à croire que, de l'autre côté du détroit, tous les jeunes gens, sans exception, sont des modèles de vertu, de loyauté et de noble désintéressement.

A demi suggestionné par les arguments de sa femme, le professeur renonce à protester et reconnaît avoir vu des choses plus extraordinaires.

Et il lui en coûterait d'autant plus de désillusionner sa compagne qu'elle vient d'éprouver, au sujet du candidat numéro 2, une grosse déception...

En effet, M. Gallois n'avait eu aucune peine à mener une enquête discrète sur son jeune collègue.

On eût même dit que celui-ci ne demandait qu'à se laisser « cuisiner », car il allait au-devant des questions, comme s'il tenait à se confier.

Ainsi avait-il raconté de lui-même que son père, qui occupait une haute situation dans la magistra-

ture, était mort depuis plusieurs années. Sa mère vivait à Paris, très retirée depuis son veuvage, en la compagnie d'une fille aînée, atteinte de surdité et résignée à un inévitable célibat.

Ces dames passaient les étés en Auvergne, où elles avaient plusieurs propriétés.

Ce début était des plus encourageants, et M. Gallois constatait avec satisfaction que les propos qui circulaient à l'égard du jeune homme étaient fondés.

Hélas! les magnifiques espérances d'une union avantageuse pour une des demoiselles Gallois s'étaient lamentablement effondrées à la suite d'une conversation plus intime.

Un soir, le professeur avait déclaré nettement à sa femme :

— Tu sais, rien à faire du côté de Luc Audoin.

— Tu as appris quelque chose de défavorable sur lui. Il ne faut pas croire les racontars.

— Je tiens la révélation de lui-même. Certes, il n'a rien commis de déshonorant,... au contraire!

— Comment, au contraire? Alors?

— C'est-à-dire qu'il supporte son malheur avec une fermeté de cœur bien rare, une dignité au-dessus de tout éloge!...

— Quel malheur? Explique-toi clairement.

— Eh bien! voici : il n'est pas célibataire, comme nous le pensions.

A cette déclaration, M^me^ Gallois ne peut contenir un cri de regret :

— Ah! mon Dieu! Je vois ce que c'est! Encore une de ces tristes histoires de divorce! On n'entend plus parler que de cela!

— Tu n'y es pas du tout! C'est bien plus compliqué et surtout plus triste. Voici ce qu'il m'a raconté : il est marié depuis plus de huit ans! Malheureusement, dès les premiers mois de son ma-

riage, sa femme a été atteinte d'une neurasthénie aiguë, et il a dû la faire soigner dans une maison de santé.

— Ça, c'est terrible et bien inattendu, en effet! s'écrie Mme Gallois, dont toutes les prévisions sont dépassées. La neurasthénie aiguë s'appelle la folie, si je ne me trompe?

— C'est aussi mon avis.

— Ainsi, ce pauvre garçon est marié sans l'être! Quelle situation!

— J'ai interrogé, pour dire quelque chose :

« — Vous laisse-t-on quelque espérance de guérison?

« Et il a répondu :

« — Les médecins n'ont laissé aucun espoir.

« Alors j'ai voulu offrir quelques condoléances, je l'ai encouragé :

« — Mon pauvre ami, c'est bien dur, à votre âge, mais il y a dans la vie, surtout dans la nôtre, un but hors le mariage, et...

— Tu n'as pas besoin de le lui dire, interrompt Mme Gallois, tu supposes bien qu'il s'en doute.

— Je ne pouvais cependant lui faire entrevoir la seule issue qui lui reste pour se voir libéré : la mort de cette pauvre folle, puisque la guérison est impossible!

— Et surtout qu'on a vu des fous vivre très longtemps. D'ailleurs comme tous les gens inutiles ou gênants pour les autres!

— Il a terminé en me remerciant bien vivement de l'accueil que nous lui avions fait. « Mais, a-t-il ajouté, je trouve correct que mes amis soient au courant de ma situation! »

— C'est un garçon plein de tact et de délicatesse, dit Mme Gallois, très émue. Et c'est vraiment dommage qu'il ne soit pas libre. Dire qu'il faut toujours que ces choses-là arrivent aux gens les plus sympathiques!

Faute de pouvoir produire un exemple contradictoire, M. Gallois se contente de secouer la tête en signe d'acquiescement.

Au fond, il reconnaît que sa femme n'a pas tort de s'informer de tous les partis possibles pour ses filles. C'est à force de faire « flèche de tout bois » qu'elle espère réussir à les caser.

Mais, nourri de classiques, il conserve l'irrésistible tendance à s'informer des conseils des Anciens. Et il croit trouver un encouragement dans une citation connue de Cicéron :

« Quel est celui qui, tirant toute la journée, n'atteindra pas quelquefois le but? »

IX

Après avoir parcouru les rues décorées du nom de boulevards et patronnées, comme de juste, par quelqu'une de nos gloires nationales, Bob et Frida se dirigent vers l'église.

Celle-ci fait face à la mairie, sur une petite place où les indigènes ont coutume de se réunir pour délibérer sur les intérêts locaux.

Le sanctuaire assez pauvre est assidûment fréquenté par les femmes de pêcheurs, et un naïf *ex-voto* témoigne leur reconnaissance envers celle qu'on invoque sous le vocable de Refuge des Marins.

Frida attire l'attention de son compagnon sur cette coutume touchante, et, comme elle lui demande si le sanctuaire est différent de ceux d'Angleterre (car Bob n'appartient pas à *The Low Church*), le jeune homme répond qu'il n'a jamais vu cette petite

lumière rouge sur l'autel, en dehors du « service », mais qu'il ne voit guère autre chose à signaler.

Puis tous deux reprennent la promenade et s'engagent dans le boulevard Emile-Zola, qui conduit à la plage.

Bob est plein de cette heureuse insouciance, partage d'un jeune homme libéré de soucis et parfaitement équilibré à tous points de vue. Frida se sent joyeuse, comme si elle faisait l'école buissonnière.

D'ailleurs, lorsqu'elle est en contact direct avec la mer, elle éprouve une sensation d'allégresse qu'elle est dans l'impossibilité d'analyser et qu'elle compare à celle que lui procurent une page de musique, un parfum de fleur, un chant d'oiseau.

Assise sur le sable, à l'ombre d'une tente, elle goûte une fois de plus cette impression de calme et d'apaisement heureux.

Le soleil flambe avec un éclat aveuglant. Chaque grain de sable étincelle, chaque goutte d'eau accroche un rayon de lumière qu'elle décompose et dont les reflets multicolores s'éparpillent dans l'air pur. C'est un éblouissement ! Une débauche de clarté !

Et les deux jeunes gens se livrent d'abord, silencieux, à cette joie unique de respirer la brise marine sans se donner la peine de suivre une idée, laissant les images se succéder devant leurs yeux sans chercher à en retenir aucune, et de savourer ce temps de paresse plus nécessaire après l'effort physique et le poids de la chaleur.

Puis Frida s'efforce de trouver un sujet de conversation agréable au jeune homme. Faute de pouvoir traduire ses enthousiasmes, elle se résigne à parler sport.

— Nous espérons que, cette année, père va se décider à louer un tennis particulier. Ce serait plus pratique et même moins coûteux.

— Vous ne jouez jamais, Frida ?

— Je n'ai jamais le temps de m'entraîner, alors je suis si mauvaise joueuse que je ne veux pas ennuyer les autres. Mais vous ne manquerez pas de *partners :* Christiane, Pierre, et Axel qui arrive demain et est très fort, lui aussi.

— Il connaît peut-être mieux *la* ski.

— Non : c'est un as.

— Christiane fera deux heures chaque matin. Elle a promis.

— Pauvre Christiane ! elle est encore bien préoccupée.

— Elle a raté un peu l'examen ?

— Non, ses épreuves sont bonnes, mais on ne sait jamais. Heureusement, pour l'oral, elle ne se trouble pas.

— Trouble ?

— Je veux dire, elle ne perd pas stupidement ses moyens, comme moi, quand elle se trouve en présence d'un monsieur arbitre de son sort. Croyez-vous que, moi, je me suis mise à pleurer bêtement, le jour de mon diplôme, au lieu de répondre aux questions du professeur de math ! Un vieil ami que je voyais tous les jours ! Heureusement, Christiane a un beau sang-froid, et puis elle est vraiment savante ; tandis que moi... !

— Comme vous aimez vos sœurs !

Certes, l'affection fraternelle de Frida et l'admiration aveugle qu'elle professe pour tous les membres de la famille sont touchantes, cependant il est surprenant de voir à quel point l'Anglais s'émeut de cette constatation !

— J'aime entendre dire sur vos sœurs, dit-il. Racontez les histoires de famille !

— Ah ! il y a aussi les examens de Pierre qui nous préoccupent... Pour les garçons, c'est tellement important !

— Alors, pourquoi les filles présentent ?

— Parce qu'il faut aussi qu'elles se fassent une

situation, explique Frida qui parle toujours avec respect de cette grave question. C'est une grosse affaire, vous savez, que de parvenir à son but. Il y a tant de candidats et si peu de places pour la plupart des carrières!

A ce moment, M^me^ Gallois surgit au bout de la plage, et, après s'être livrée à une mimique expressive, en signes télégraphiques empruntés au système Chappe, elle s'affale sur le sable, telle une énorme bouée.

Les jeunes gens comprennent que, dans l'impossibilité d'aller jusqu'à eux, elle leur commande de rallier et de la rejoindre au plus vite, et s'exécutent.

Elle explique alors que, depuis deux heures, à la remorque du directeur de l'agence, elle a visité plus de vingt villas.

Bien que familiarisée de longue date avec ce sport peu connu (la chasse aux villas), elle éprouve un regret de plus en plus cuisant de n'avoir pu réaliser son rêve : être propriétaire d'un chalet modeste, mais confortable, où elle retournerait chaque année, sans avoir le souci ou l'embarras du choix.

Que de tribulations, cette fois-ci!

Ici, la propriétaire revêche exige de mener dans la cave une existence de troglodyte, pour mieux surveiller ses locataires, ce qui est insoutenable.

Là, les chambres sont minuscules; ici, les matelas sont réduits à l'aspect de plateaux bossués.

Dans l'une, les prix sont excessifs; dans l'autre, il n'y a pas le gaz.

Elle s'est résignée à louer, en fin de compte, une maison dépassant le prix fixé, s'excuse auprès de sa fille qui ne songe à lui faire aucun reproche, tout en s'épongeant avec son mouchoir.

— Tu comprends, je n'ai peut-être pas été raisonnable, mais comment se passer d'électricité, avec ces jeunes gens?

Ici un sourire à Bob qui, n'ayant jamais connu l'éclairage des lampes à pétrole, ne se doute nullement des difficultés évitées.

— Quant à la batterie de cuisine, elle est insuffisante, naturellement ! Nous devrons apporter beaucoup de choses !

— Cela ne nous changera pas. C'est tous les ans un véritable déménagement, remarque Frida. Et, naturellement, pour avoir de l'eau, il faut la puiser ?

— Hélas ! Dans ces petits trous, on n'a pas idée des commodités indispensables. La commune ne pouvant faire les frais d'un réservoir, il faut se contenter de ce système primitif !

Elle se tait, à bout de souffle ; puis, retrouvant un grief oublié :

— Si tu avais vu, aux *Iris*, la colère de la propriétaire (une vieille fée Carabosse), quand je lui ai demandé si elle avait un plateau pour poser les tasses à café !

« — Avec des idées de luxe comme ça, a-t-elle dit, on va dans les palaces !

« Et quand j'ai demandé si on pouvait mettre un divan dans le salon :

« — Des lits sans bois autour ! Il faudrait être bien misérable pour coucher là-dessus !

« Non, ces gens-là n'ont pas la moindre idée du confort. Avec cela, elle me vantait ses lits recouverts d'édredons rouges qui ont servi à trois générations, et les tableaux (!) qui ornaient les murs ! »

— Je vois cela d'ici ! s'écrie Frida en riant. Les agrandissements photographiques de toute la famille, depuis la petite-nièce en première communiante jusqu'à la grand'mère en mariée ! Et le portrait du Président de la République faisant face à celui de l'ex-Tsarine en costume de cérémonie !

— Enfin, ça y est ! conclut M^me^ Gallois. Et c'est un poids de moins ! Et tu seras contente, Frida, car tu auras une toute petite chambre, les jumelles une

autre, Christiane sur un lit pliant, dans le salon, et les garçons au grenier, qui est mansardé.

Satisfaite d'avoir ainsi solutionné ce difficile problème, la mère de famille savoure ce petit répit sans arrière-pensée, et comme elle jette autour d'elle un regard investigateur :

— Tiens, remarque-t-elle, n'est-ce pas Luc Audouin que je vois là-bas?

Instantanément, son visage prend une expression de circonstance : mélancolie attristée, pitié discrète, regrets... Et, comme le jeune homme hésite à l'aborder, elle lui adresse un sourire engageant.

Lui s'approche aussitôt avec une hâte polie; ainsi que beaucoup de timides, il s'efforce de paraître tout à fait à l'aise, en répondant avec volubilité aux questions que personne ne lui pose.

— Je suis venu louer une villa pour ma mère et pour ma sœur qui abandonnent cette année la montagne pour la mer, explique-t-il.

D'un air attendri, la mère de famille le couve des yeux, et sa compatissante sympathie l'empêche de lui garder rancune pour son involontaire défection.

Et, comme elle est l'obligeance même, elle propose aussitôt de le conduire à celles des villas qu'elle vient de visiter et qui « feraient peut-être l'affaire de ces dames ».

Mais Luc décline aimablement l'invitation.

— Je crois que ce que j'ai trouvé suffira, dit-il.

Alors Frida, stylée depuis son enfance à faire bon accueil aux arrivants, interroge gentiment :

— Mademoiselle votre sœur sera des nôtres, j'espère? Aime-t-elle la mer?

Luc ne répond qu'à la seconde question :

— Ma sœur est une montagnarde qui assure n'aimer que sa montagne. C'est un sacrifice qu'elle me fait en venant à la mer qu'elle prétend détester.

— Est-il possible? s'écrie Frida, confondue. Je

connais peu la montagne, quoique je l'aie trouvée bien belle, lors d'un voyage à Lourdes, le seul où j'ai fait connaissance avec les hauteurs; mais comment ne pas aimer cela?

« Cela », c'est, devant eux, la ligne bleue du ciel qui se confond avec celle des flots.

La mer monte, et on entend le clapotis des eaux qui rampent lentement vers la côte.

Du large viennent des mouettes qui se livrent à d'acrobatiques ébats. Et les barques s'approchent à mesure que croît la marée, découvrant leurs voiles ocres, blanches et bleues.

— Les pêcheurs vont rentrer; je suis sûre qu'il y aura du poisson, remarque prosaïquement Mme Gallois.

Puis elle entreprend d'énumérer à Bob les espèces comestibles, et, tandis qu'il écoute gravement, Frida ne peut s'empêcher de dire à Luc :

— Maman est reprise par les préoccupations ménagères. C'est que la maison est lourde, et la période des vacances sera fatigante.

— Et pour vous aussi, je crois, répond Luc en la regardant.

— Oh! s'écrie-t-elle en riant, c'est bien le moins que je sois bonne à quelque chose. Et puis, je n'ai pas besoin d'une détente, moi! J'ai honte de l'avouer à un sujet aussi brillant que vous l'êtes, mais je n'ai jamais été capable de passer avec succès un examen, ainsi que je l'expliquais tout à l'heure à Bob.

— On ne peut assumer une tâche matérielle comme la vôtre et donner en même temps un grand effort intellectuel. Peut-être auriez-vous préféré qu'il en soit autrement?

Frida le regarde avec surprise.

Comment a-t-il remarqué, en si peu de temps, que sur elle repose une lourde responsabilité?

Personne ne lui a jamais fait une semblable ques-

tion. Il est entendu de tout temps que les choses doivent être ainsi.

— Je suis l'aînée, répond-elle simplement. C'est donc bien naturel. Cela me revient de droit de m'occuper de la maison.

— Un droit comme celui-là ressemble beaucoup à un sacrifice.

— Mais non, je vous assure. Et puis je n'ai ni les aptitudes ni les goûts de mes sœurs. Christiane ne pense qu'à ses travaux. D'ailleurs, elle a raison d'avoir conscience de sa valeur qui est incontestable; Rose est très intelligente aussi, mais ne rêve que liberté, et la liberté est un vain mot pour une maîtresse de maison; Claire est délicate. Moi, j'ai une santé à toute épreuve, et les travaux du ménage ne me déplaisent pas.

« Et puis je ne tiens pas à ma liberté. Sans doute parce que je manque d'initiative, et c'est pour cela surtout que je préfère vivre sous la dépendance des autres et suivre docilement une voie tracée. C'est une conception bien surannée, et vous allez vous moquer de moi. »

Luc ne semble pas y songer.

Est-il, comme Frida, assez peu moderne pour considérer la docilité comme indispensable à la femme? Et juge-t-il que l'égoïsme est un défaut réservé uniquement aux représentants du sexe mâle?

— Vous êtes modeste, dit-il gravement; vous n'en avez que plus de mérite.

Confuse, Frida ne sait plus que dire, et le silence s'établit un instant.

La jeune fille en profite pour s'interroger.

« J'ai dû faire quelque malheureuse allusion, se dit-elle. Sa femme devait être douce et docile, et peut-être excellente maîtresse de maison. Ai-je sottement ravivé les regrets de ce pauvre garçon? »

Mais il y a des bévues impossibles à réparer. Le pire serait, à présent, un mot maladroit, et le seul

moyen de faire oublier une sottise est de ne pas insister.

D'ailleurs, fort à propos, Mme Gallois donne le signal du départ.

— Voici l'heure du train, dit-elle avec regret. Quel dommage de partir déjà !

Aussitôt Luc s'empresse de faire ses offres de service :

— Je vous en prie, Madame, permettez-moi de vous reconduire, puisque j'ai ma voiture. Cela nous permettra de prolonger la soirée.

La perspective d'une promenade en auto supprimant la course pénible à la gare et permettant, en effet, de prolonger cette heure de flânerie ne pouvait que séduire tout le monde.

Mme Gallois se garda donc de refuser. Deux heures plus tard, mollement enfouie dans les coussins confortables de la voiture, elle songe que Frida connaîtra les compensations de la fortune.

Et elle s'abandonne à ses rêves heureux, tandis que Bob, assis auprès de Luc et grisé de vitesse, se détourne constamment pour leur faire de joyeux signes d'amitié.

— Je vais brocanter la moto et acheter la *Rolls*, dites, Frida ? s'écrie-t-il en arrivant.

Et, comme Frida l'encourage gaiement à prendre une si belle résolution, Mme Gallois constate, attendrie :

« Il la consulte, à présent, pour de telles décisions ! Tout va pour le mieux ! La demande ne tardera pas. »

X

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, le départ des Gallois pour les bains de mer prit les proportions d'un véritable déménagement !

Il en était de même chaque année. Les objets les plus variés s'entassaient dans les caisses de bois, paniers d'osier ou ballots ingénieusement cousus, qu'on empilait ensuite tant bien que mal (plutôt mal) dans la voiture du « commissionnaire ».

Ce moyen de transport, reconnu plus économique que le chemin de fer, permettait une grande fantaisie dans la confection des colis. Ce qui provoquait toujours la gaieté des jeunes filles, pendant qu'elles se livraient aux « joies de l'emballage » !

Comme toujours, Rose excellait à prodiguer les conseils, allait de l'un à l'autre, s'agitait beaucoup, parlait davantage et, au fond, ne produisait aucun travail effectif.

— Je me charge de clouer les caisses, a-t-elle annoncé solennellement.

Pour ce, elle appelle Frida pour emballer les objets, Christiane pour chercher les clous, et Claire pour apporter le marteau.

Quand elle est en possession des objets indispensables, elle se souvient tout à coup qu'elle a oublié sa boîte à poudre et un bâton de rouge prohibés sur sa table de nuit et, plantant là tous les instruments de travail, se précipite dans sa chambre, tandis que Frida, résignée, cloue les caisses à sa place.

De même, à l'arrivée du commissionnaire, elle

court d'un paquet à l'autre, soulève un panier, le laisse choir, ce qui produit un cliquetis de mauvais augure. Aux cris de sa mère, alertée, elle oppose une froide énergie :

— Il n'y a plus rien à faire. Si quelque chose devait se casser, ça y est.

Réflexion pleine de sagesse qui lui permet de garder une parfaite sérénité.

Puis elle prodigue au conducteur La Pibolle de sages conseils pour faire diligence.

Celui-ci se répand en protestations solennelles, attestant de sa vélocité ordinaire, ce qui ne l'empêche pas de s'arrêter à tous les cabarets qu'il rencontre, « histoire de se donner des forces ».

Il va sans dire que le résultat est exactement le contraire de ce qu'il espérait. A chaque comptoir, il laisse une partie de sa vaillance et de sa lucidité. Et, brinqueballant sur la charrette, les colis disparates se livrent à un inénarrable fox-trot.

A l'arrivée, c'est une autre affaire !

Les indigènes, privés de distractions, s'intéressent prodigieusement au déballage sensationnel.

Quand la voiture de La Pibolle passe devant la pharmacie, le commis se souvient à propos d'une course urgente oubliée.

Le pharmacien a beau lui lancer un coup d'œil sévère qui impressionnerait une âme sensible (mais le commis possède un caractère bien trempé qui ne s'intimide pas pour si peu), rien ne le retient pour rejoindre au plus tôt la bonne de l'épicière, déjà en contemplation devant la porte béante de la *villa des Iris*.

A ces aimables jeunes gens vient s'adjoindre un petit garçon qui brouette un sac de pommes de terre avec toute l'activité que comporte d'ordinaire cette délicate opération; puis c'est le tambour de ville, rentier à ses heures, des pêcheurs débarqués

et disposés à la flânerie, qui forment bientôt un sympathique rassemblement.

Et, tandis que La Pibolle s'applique à retrouver les forces perdues pour décharger les colis, on discute ferme pour savoir si c'est la machine à coudre qu'il convient de descendre la première, ou si, en enlevant prématurément le lit pliant, on ne risque pas de faire dégringoler la lessiveuse dont le couvercle mal assujetti laissera échapper son contenu!

Et les paris s'échangent, qui se régleront le soir au *Café du Commerce*, après la partie de cartes habituelle.

Heureusement, Rose est là. Au départ comme à l'arrivée, elle ne redoute d'assumer cette grosse responsabilité.

Profitant de la voiture de Luc, les Gallois ont précédé l'arrivée des bagages, et, sauf Christiane, ils sont réunis au grand complet devant le perron...

— Enfin, ça y est! soupire Rose, qui n'a pas marchandé les allées et venues. Et dire que Christiane se promène, pendant ce temps-là!

— Christiane promène Bob et Axel, ce qui n'est pas la même chose, rectifie Frida.

En effet, l'arrivée d'Axel Swordsen a coïncidé avec le déménagement, ce qui n'est pas pour le simplifier, et les deux jeunes gens ont été confiés à Christiane pour les éloigner à ce moment critique.

— Il est probable que Christiane ne demandait qu'à se tirer d'affaire, en nous laissant la besogne, remarque Rose.

— Christiane a tant travaillé qu'elle a besoin de repos. Et l'essentiel est qu'elle soit reçue, dit sévèrement M^me^ Gallois.

Reçue, elle l'était, et il n'y avait qu'à voir le beau visage joyeux pour comprendre à quel point la jeune fille avait été préoccupée du résultat.

Ainsi songeait Frida, en regardant sa sœur revenir avec les deux étrangers.

Bien différent de Bob, le jeune cousin de Suède! L'un aussi vif, gai, plein d'entrain, que l'autre était grave, froid et calme.

De taille moyenne, avec des yeux et des cheveux bruns, le front haut, le menton volontaire, Axel a une physionomie intelligente et agréable.

Amateur de sports, il a cependant le goût très vif des choses de l'esprit. Ses jugements personnels témoignent de son érudition et de sa culture. Les questions d'art et de littérature surtout le passionnent. Sa connaissance de la langue française est remarquable. Seul, l'accent reste défectueux.

M. Gallois, émerveillé, assure qu'après un été passé en famille, son neveu n'aura plus rien à apprendre.

A dire vrai, Axel est charmant. Ses rapports avec son oncle demeurent d'une courtoisie affectueuse; à sa tante, il témoigne un respect filial; à ses cousins, une franche camaraderie; à ses cousines une déférente amitié.

Chaque nuance est observée avec un souci évident de plaire à tous, et cela avec une telle impartialité que M^me^ Gallois se demande laquelle de ses filles lui plaît le mieux (puisqu'il faut nécessairement que l'une soit préférée), sans parvenir à solutionner le problème.

— Nous pourrons nous baigner à trois heures, déclare Christiane. La pleine mer est à deux heures et demie.

Le renseignement est d'importance pour les amateurs, et tous le sont.

— A condition de déjeuner tout de suite. Est-ce possible, Frida?

— Ce matin, c'est un déjeuner de pique-nique. Il n'y a qu'à déballer les provisions.

— Alors je n'ai pas le temps de raccommoder mon costume! s'écrie Christiane, désolée. Je ne sais même pas dans quel paquet on l'a mis.

— Les costumes sont dans la malle brune, dit Frida ; mais ne t'inquiète pas : le tien est prêt.

— Cette Frida, qu'elle est chic ! dit Christiane en embrassant sa sœur.

— Il fallait bien que tu n'aies pas cette peine en arrivant.

— Tu t'es déjà bien trop fatiguée pour l'installation ! jette Rose avec son méchant petit sourire qui relève le coin de sa bouche.

— Elle a fait autant que vous, proteste Bob.

Cette intervention inattendue exaspère Rose.

— Vous, mêlez-vous de ce qui vous regarde ! dit-elle, furieuse. Vous ne m'apprenez pas que ma sœur a toutes les vertus.

— Et toi le plus sale caractère que je connaisse, assure Guy.

Comme elle sait que tout le monde lui donne tort, Rose prend le parti de bouder et refuse énergiquement d'aider à mettre le couvert.

Sa mine renfrognée attristerait le repas si les appétits robustes, aiguisés par le grand air, laissaient aux jeunes gens le loisir de s'inquiéter d'autre chose que de leurs estomacs.

***

Aussitôt après le café, chacun se met en devoir d'organiser sa journée. Mais, comme Frida se dispose à s'occuper des déballages, Bob l'interpelle avec un air gêné qui ne lui est pas habituel :

— Frida, venez promener avec moi.

— C'est que j'ai bien à faire.

— Non, venez. Je tiens, il faut...

Frida hésite, consultant sa mère du regard.

— Va donc, dit celle-ci vivement.

Tandis que les jeunes gens s'éloignent, les vieux époux demeurent en tête à tête. Les yeux de Mme Gallois sont humides.

— Tu vois, mon ami : le temps est venu...

— Pourvu que ce soit son bonheur !

— S'ils pouvaient être heureux comme nous !

Ils se regardent, attendris, évoquant une longue suite de jours vécus ensemble dans la joie et dans la peine, soutenus par une affection sûre, une tendresse partagée.

— Elle ne connaîtra pas les sacrifices que tu as dû t'imposer, ma pauvre femme !

— Comment le regretter ! Vieillir ensemble et voir nos enfants établis, je ne souhaite pas autre chose.

— Ma chère femme !

— Mon bon ami !

Et tous deux, également émus, achèvent ensemble :

— Etre unis comme nous le sommes, c'est ce qu'il y a de meilleur au monde.

. . . . . .

Bob, si franc, si cordial, semble, aux côtés de Frida, singulièrement contraint.

Au lieu de poser des questions, comme le plus souvent, il fixe, au delà de la vase désolée, plus loin que la ligne bleue des flots, un point invisible à l'horizon.

La mer s'est retirée si loin que, devant eux, s'étale une immense nappe de vase, coupée de sillons sinueux, creusée de trous.

Une barque, échouée dans cette boue, se penche lamentablement, et le soleil ne parvient pas à égayer le paysage.

— Frida, dit Bob tout à coup, voyez là-bas, de ce côté. C'est mon pays, vous savez.

— Ah ! vous avez peut-être, aujourd'hui plus que de coutume, le regret de votre île. Il y a des jours de spleen, n'est-ce pas ?

— Non, dit-il; je suis bien ici. Mais j'aimerais pas vivre toujours, je veux retourner.

— Et bientôt? dit-elle, un peu émue.

Un silence, puis :

— Vous pensez une jeune Française aime pas quitter son pays? demande-t-il soudain.

— Cela dépend dans quelles conditions! Tout le monde est attaché à sa patrie; cependant...

— Et vous pensez une jeune Française aimerait pas marier un étranger?

— Cela dépend, répond encore Frida, mais cette fois sous le coup d'une émotion violente; si elle connaît l'étranger et s'il lui plaît.

— Vous détestez pas les Anglais, vous, Frida?

— Non, certes; les Anglais ont été nos alliés dans la Grande Guerre, répond-elle avec une chaleureuse conviction. C'est un peuple sympathique et loyal.

— *Well!* s'écrie Bob. Et vous pensez vos sœurs aiment aussi?

Il est juste que Bob se préoccupe de l'opinion de la famille. Frida apprécie sa délicatesse.

— Mes sœurs? Bien sûr! Elles vous aiment beaucoup.

Bob semble très satisfait de cette réponse.

— Vous êtes alliée avec moi, vous, Frida, comme les Français au temps de la Guerre. Hein?...

Evidemment, la question est posée d'une manière bizarre. Cependant Frida sourit. Ces étrangers! c'est donc ainsi qu'ils font une déclaration?

— Je vous apprécie, Bob, et j'ai pour vous une amitié, une affection sincères.

Elle hésite un instant :

— Je serai heureuse d'être votre... alliée.

Dans un transport, Bob lui saisit la main et la secoue avec vigueur. Frida, étonnée de cette manifestation qu'elle souhaiterait moins brusque, sourit, indulgente.

L'Anglais serre toujours sa main avec une incroyable énergie, et tout à coup :

— Alors, Frida, vous voulez parler, si vous croit Christiane voudra marier avec moi? déclare-t-il en rougissant.

— Christiane! dit Frida.

Plus Bob rougit, plus elle devient pâle; mais il n'a pas le moindre soupçon et poursuit :

— Vous croit pas elle veut diplômer d'abord?

— Je ne sais pas. Comment saurais-je?

— Demandez, je vous prie, puisque vous êtes alliée avec moi.

— Mais c'est à mon père qu'il faut vous adresser, répond Frida d'un air contraint.

— Non. Le professeur corrigerait mon langage au lieu de répondre. Et puis vous êtes la sœur aînée, la camarade, copain, comme dit Guy. Et vous riez pas si je dis mal.

Certes, Frida n'a jamais eu moins envie de rire des fautes de l'Anglais.

— Et, si Christiane veut pas, vous dites pas aux autres.

— Entendu.

— Et vous dites mon bonne volonté pour elle. Vous dites, il faut...

— C'est cela, j'insisterai.

— *Well!* Insistez! Merci, bonne camarade Frida! Si je marie Christiane, vous serez sœur avec moi!

— Et vous serez mon beau-frère, le mari de ma sœur, répond-elle avec mélancolie.

Au retour, c'est Bob qui parle sans arrêt et Frida qui se tait...

Et les oiseaux de mer, au-dessus d'eux, tracent d'inlassables courbes, s'abaissent pour frôler les flots mouvants, puis s'élèvent pour s'enfuir à perte de vue.

XI

— Ainsi, c'est Christiane que Bob veut épouser?

Et le visage expressif de Mme Gallois donne les marques de la plus complète stupéfaction.

— Oui, maman, répond Frida avec douceur.

— Eh bien! remarque tranquillement M. Gallois, je crois que Christiane ne perdra rien pour abandonner sa licence et devenir la femme de Bob!

Car le professeur, à qui une épouse simple a donné le bonheur, apprécie avant tout les vertus incontestables dont elle donne l'exemple. Les pures cérébrales lui semblent une anomalie, et, si la nécessité des temps l'a fait encourager sa fille à se faire une situation, la solution qui se présente lui paraît de beaucoup la meilleure.

Sa femme est bien de son avis! Pourtant sa satisfaction n'est pas encore totale, et elle avoue ses appréhensions :

— Pourvu qu'elle consente à laisser ses études! Ce serait bien ridicule, mais elle est tellement emballée là-dessus!

— Cela dépend, si elle aime aussi Bob, suggère Frida.

— Evidemment! Ce n'est pas impossible!

Et, avec un soupir de soulagement :

— Heureusement que tu ne l'aimais pas, toi, Frida!

— Oui, heureusement, maman!

En assurant qu'elle n'aime pas le jeune Anglais, Frida ne parle pas contre sa pensée. Ce n'est pas de l'amour, ce désir qui la portait à souhaiter une union avec lui!

Le vœu légitime de fonder un foyer, de trouver un compagnon, un appui, n'a rien d'une de ces passions irrésistibles et violentes. Seulement elle a cru être aimée, et pour elle l'amour est la chose exquise, désirable entre toutes. Alors elle souffre en constatant qu'elle s'est trompée. Et, si elle est forcée de reconnaître que, le bonheur entrevu, un autre que Bob pourra le lui donner, cette constatation ne peut qu'accroître sa mélancolie.

A l'image du jeune homme il eût fallu pouvoir en substituer une autre. Hélas! son cœur si rempli d'affection lui paraît lamentablement vide.

Rien ne lui semble plus désespérément triste que la perspective de la vie solitaire, de l'existence morne des inépousées qui menace d'être la sienne. Plutôt souffrir, pleurer, que d'ignorer à jamais le bonheur d'une tendresse partagée!

Seulement, Frida est ainsi faite qu'elle est dans l'impossibilité de livrer ses sentiments intimes.

Non pas qu'elle soit fausse ou hypocrite, ni qu'un sot orgueil l'oblige à s'imposer un masque d'impassibilité, mais un instinct irrésistible la force à se replier sur elle-même, à concentrer son chagrin, et elle ignore la détente que procure une confidence!

De même elle est incapable de concevoir un sentiment d'envie et de rancune contre sa sœur dont elle n'a jamais suspecté la loyauté. Et, n'étant pas de celles qui tiennent à rendre les autres responsables de leurs chagrins, elle en est réduite à trouver par elle-même sa propre consolation.

Si exaltée qu'elle soit, elle sait, quand il le faut, se montrer raisonnable. Et, comme elle a reconnu que son cœur est sauf, que la déception l'emporte sur la douleur, elle s'efforce de reconquérir au plus tôt sa sérénité habituelle.

Seulement, si ces hautes considérations parviennent à la réconforter, elles ne suffisent point à la consoler.

La résignation ne s'acquiert qu'à la longue, et l'épreuve ne fait qu'accentuer la gravité et la douce mélancolie de son caractère.

Cependant elle s'associe de son mieux à la joie de tous, car elle sait bien qu'un heureux mariage se prépare, et elle ne doute point que Christiane ne subisse bientôt l'action de l'amour. Un instinct infaillible l'avertit qu'un changement subit s'opérera dans les sentiments de sa sœur, et quand celle-ci a demandé à réfléchir, Frida connaissait avant tous le résultat de ses réflexions.

Bob n'est plus le compagnon favori, le camarade de sport : il devient pour Christiane celui qui l'aime, qui l'a choisie entre toutes.

Quelle est la femme qui demeure insensible à un tel hommage? Qui n'en est pas flattée dans son amour-propre ou touchée dans son cœur? Petite fille simple et bonne, la studieuse Christiane éprouve ce sentiment très doux qui peut être considéré comme le début de l'amour.

Bien qu'elle ne fût pas de tout temps hypnotisée par l'idée de mariage, comme beaucoup de ses pareilles, la jeune fille n'est nullement rebelle à cette idée.

Ses goûts intellectuels? Qui l'empêcherait de les suivre? Pas son fiancé, à coup sûr!

Et, si elle ne pense pas trouver en lui l'intimité d'esprit qui ne ferait que développer ses propres connaissances, elle sait qu'une conception identique de la religion, du devoir, de l'honneur, est la condition essentielle du bonheur des époux; que les qualités physiques de Bob sont incontestables, son cœur excellent, son caractère parfait.

Peut-elle exiger davantage?

Enfin, si peu intéressée qu'elle soit, elle ne peut être insensible à la perspective de mener une vie large et luxueuse, au lieu de l'existence étroite et laborieuse envisagée jusqu'alors.

— Délivrée du souci des examens, des ennuyeuses corvées ménagères, tu n'auras qu'à te laisser vivre, lui dit sa mère. Tu pourras consacrer tout le temps que tu voudras à tes lectures, sans te les entendre reprocher. Enfin tu pourras voyager, voir l'Egypte, la Grèce, tous les pays qui t'intéressent. Avoue qu'il sera plus agréable d'admirer le Sphinx au naturel que de le regarder sur les cartes postales, et de contempler les Pyramides que de visiter la galerie des momies dans les musées !

— Et tu découvriras peut-être une sépulture inviolée. Les Anglais ont la spécialité, tu sais, ajoute Rose.

Christiane écoute, mais ne proteste pas. Sage, réfléchie, elle veut mûrir ce projet et s'explique posément avec Bob.

— Laissez-moi me faire à cette idée, lui dit-elle. Je m'attendais si peu à cela ! Je croyais que vous aimiez Frida !

— Pourquoi ? questionne-t-il, surpris.

— Parce que... c'est l'aînée, avoue-t-elle, sans trouver d'autres raisons.

— Frida, la sœur aînée, l'amie ! Vous, la chère petite chose... *My love !...* s'écrie Bob qui, lorsqu'il est ému, emploie plus volontiers la langue maternelle.

— Je ne pensais pas au mariage.

— Vous penserez.

Et, déjà, par cette volonté masculine elle se laisse dominer avec une confiance heureuse.

. . . . . .

Pour la plupart des membres de la famille les vacances s'annoncent plus joyeuses que de coutume, tant il est vrai que le voisinage de l'amour communique sa sérénité et ses espoirs à ceux qui en jouissent sans arrière-pensée.

Ce n'est pas le cas de Rose.

Sa jalousie naturelle, qui s'exerce même à l'égard de Frida, est considérablement excitée par ce qu'elle prétend être un passe-droit de Christiane.

Pourquoi Christiane et non pas elle?

Sa rancune est si forte qu'elle ne peut la dissimuler à sa jumelle.

Mais croirait-on que cette insignifiante Marie-Claire se permet d'avoir une opinion personnelle sur cette question, et, ce qui est plus impardonnable encore, cette opinion est différente de celle de la jumelle?

— Pourquoi? répète simplement la jeune fille. Mais parce que Christiane lui a plu, et non toi!

Cette réponse, si logique qu'elle ne peut la réfuter, ne réussit pas à convaincre l'obstinée. Pourtant, trop intelligente pour ne pas comprendre que personne ne l'approuvera, elle se tait désormais et concentre son mécontentement.

Seulement, son caractère difficile ne s'améliore pas, loin de là, et comme, malgré tout, elle devine qu'il serait imprudent de s'en prendre à Bob, et même à Christiane, elle cherche dans son entourage une victime expiatoire.

Axel, dernier venu, est tout indiqué.

Mais, tout étranger qu'il soit, Axel donne peu de prise à la critique, et puis...

Qui peut deviner les mouvements profonds qui agitent une âme aussi complexe?

Qui peut connaître les motifs secrets d'une habile offensive et le résultat espéré de manœuvres adroites?

***

— Mon Dieu, que tu es donc rasante! dit Pierre, étendu sur le sable. Est-ce que nous ne sommes pas bien ici, à paresser?

— Paresse, crie Rose, que de crimes on commet en ton nom! Mais vous êtes des loques, mes pauvres

amis! Moi qui ne suis pas un garçon, je vous défie tout de même à la course. Tenez, je parie que j'arrive la première au bout de la plage.

— Ah! je t'en prie!

— Tu es malade?

L'insuccès excite l'entrain irrésistible de Rose.

— Alors, jouons aux cartes.

— Ça, si tu veux.

— Au bridge? interroge Axel, ironique.

— Moi, je ne joue pas sans fétiche, déclare Guy.

— Fétiche? demande Bob.

— Bob, ne vous adressez pas à Christiane. Ceci n'est pas de l'histoire ancienne, mais de l'histoire nègre. Les fétiches ne sont pas des divinités grecques, mais des dieux africains. Ne vous creusez donc pas la tête pour comprendre. Vous vous perdez dans les complications de la langue française. Pour vous consoler de votre ignorance, je vous permets cependant de regarder le gris-gris de M^me^ Duval, en compensation.

Non loin d'eux la générale s'exhibe, en effet, dans un costume écourté qui la fait ressembler à une fillette prématurément vieillie par quelque coup de baguette magique.

Il est entendu que tout le monde ne peut pas attirer l'attention du public par des dons exceptionnels de l'esprit ou par des exploits financiers ou sportifs. A ceux-là, il reste encore nombre d'excentricités pour se faire remarquer.

Comme M^me^ Duval ne peut occuper une situation prépondérante à la Société des Nations, ou forcer l'admiration du monde entier en se laissant tomber d'un aéroplane, avec ou sans parachute, il lui reste un terrain d'action limité, mais suffisant pour satisfaire sa vanité.

Elle impose aux Bryançais et aux Bellerivois la vue de costumes sensationnels, créations d'une jeune couturière locale, et de bijoux plus ou moins artis-

tiques, mais étonnants, et la plupart du temps exotiques.

De plus, ayant appris que les Pékinois sont à la mode, elle en a acheté deux qu'elle promène en laisse sur la plage, s'ébahissant devant leurs ébats avec de petits cris joyeux et des battements de mains enfantins.

Plus docilement que les Pékinois, son amie, Etiennette Mouchandoy, s'attache à ses pas. L'amitié de ces deux dames date d'une enfance dont elles évitent de préciser l'époque.

Cependant, ni l'une ni l'autre ne consent à s'avouer l'aînée, aucune n'a souvenir de la fin du siècle dernier, et c'est tout au plus si elles ont entendu parler de la Présidence de M. Loubet et du succès des manches à gigot.

— Encore cette femme ridicule! soupire Pierre, qui trouve la force de se déplacer pour ne pas la voir.

Ce mouvement tournant lui fait apercevoir Luc Audouin qui se dirige vers le groupe.

— Ah! voici le professeur! s'écrie-t-il.

— Celui-là nous manquait, dit Rose. Ce garçon-là n'est tout de même pas fait pour porter un costume de plage! Un veston de sport! Des pantalons de golf! Non,... a-t-on pareille idée, quand on a un air aussi démodé et des attitudes romantiques?

Rose ne manque pas une occasion d'exercer sa verve aux dépens de Luc. C'est lui le bouc émissaire qu'elle accable, non des péchés d'Israël, mais de toutes ses rancunes amoncelées.

Elle l'appelle tour à tour Valentin, Werther ou Stello, et prétend que sa vue évoque fatalement l'entrée de cinquième acte d'un héros de tragédie.

« Enveloppé dans une cape de satin noir très ample, légèrement relevée pour souligner la doublure de soie blanche, elle le voit se diriger à pas lents, les bras croisés sur la poitrine, l'œil noyé de mélancolie, vers la demeure de l'infidèle amante... »

Il faut croire que les remarques piquantes de Rose ne sont pas désagréables au jeune homme, car il fréquente assidûment le petit groupe.

La famille Gallois l'a d'ailleurs adopté à l'unanimité. Attiré par le professeur qui l'apprécie et l'estime, par Mme Gallois qui ne le juge pas compromettant, il se plaît évidemment mieux au milieu de cette jeunesse qu'auprès de sa mère et de sa sœur :

— Deux vieilles momies, prétend Guy : la fille plus vieille que la mère.

Ayant éclairci sa situation, évité d'avance toute erreur d'aiguillage, il profite sans arrière-pensée de la faveur dont il est l'objet.

— Vous lisez un roman moderne? lui demande la malicieuse jumelle, de son air le plus innocent, en désignant le livre qu'il tient.

— Qu'entendez-vous par moderne? J'apprends à mes élèves que la prise de Constantinople marque, en 1453, la fin du Moyen Age. Je lis donc un roman moderne, répond, non sans ironie, la victime.

— Si vous vous mettez à nous faire un cours gratuit, j'aime mieux me taire.

— Qu'est-ce qu'il y a donc encore? demande Frida qui arrive en retard, comme de juste.

— C'est Rose qui chine Luc.

— Toujours Rose! s'écrie gaiement Frida.

Et elle s'assoit à côté du jeune professeur.

Frida est dans un jour de beauté. Sa robe de linon bleu pâle, sa capeline et ses yeux sont de la même couleur, celle du ciel et de l'eau.

Bénéficiant pour une fois de sa vie sédentaire, elle conserve l'éclat incomparable de son teint. Et l'ombre de mélancolie répandue sur son beau visage accentue encore l'expression habituelle de douceur et de gravité.

— Rose n'aime rien tant que plaisanter, dit-elle, mais elle exagère quelquefois. Voyons un peu ce que vous lisez.

— Oh! c'est un livre de philosophie! s'écrie Pierre.

— Comme professeur d'histoire, la philosophie m'est-elle interdite? Je ne pense pas. C'est un livre rempli de conseils excellents.

— Nous sommes, je crois, en position confortable pour les entendre, dit Frida.

— Je prends au hasard, dit Luc : « L'homme cherche le plaisir sans le bonheur, le bonheur sans la science, la science sans la sagesse. »

— On n'est pas obligé d'écouter? interroge Rose, de son ton le plus impertinent, en s'étendant et en fermant les yeux.

— Tais-toi. C'est très beau, voyons. Et encore?

— « La sagesse consiste à s'accommoder de son sort. »

— Encore mieux!

— On y parle aussi de votre pays, ajoute Luc, s'adressant à Axel. Car il s'agit de l'évolution des races, et c'est des régions hyperboréennes que nous vinrent les hommes blancs, aux cheveux roux et aux yeux bleus, que l'auteur décrit ainsi : « Crins d'or et yeux d'azur, couleurs prédestinées, puisque cette race devait inventer le culte du soleil et du feu et apportait au monde la nostalgie du Ciel. »

— Que c'est beau! s'écrie Frida.

— J'aime la poésie scandinave, déclare Claire.

Aussitôt Axel se met à évoquer les légendes si poétiques des pays du Nord, inspirées des splendeurs incomparables de ces contrées.

Dans ce décor merveilleux, au milieu de ces féeries hivernales, les dieux farouches et sanguinaires se disputeront ce royaume recouvert d'un linceul blanc où Frost, le froid, règne en maître.

Il dit encore les prédictions des Eddas, le poème sacré qui décrit la fin du monde par ce froid redoutable et au milieu des ténèbres les plus épaisses. Car alors le loup Fenris aura dévoré le soleil, et le loup

Moogarn aura dévoré la lune, et la mer, envahissant la terre, y détruira la vie.

Puis il parle des forêts impénétrables, des lacs merveilleux, des torrents aux eaux mugissantes, des cascades innombrables.

Alors, non sans jeter du côté de Bob un regard malicieux, il ajoute :

— On raconte qu'un Anglais, ayant entendu parler des célèbres chutes Voringfoss, voulut non seulement les voir, mais se fit descendre au fond du gouffre, dans un bateau de caoutchouc, et, armé d'une brosse et d'un pinceau, écrivit tranquillement son nom sur la paroi de granit. Puis il se fit remonter, convaincu que nul avant lui n'avait apprécié la splendeur des chutes.

— Les Anglais ont des originalités charmantes ! lance Rose avec insolence. Auriez-vous eu cette idée, Bob ?

— J'aurais pas peint en rouge, répond-il gravement.

Et comme les rires fusent :

— L'Angleterre possède aussi des forêts, des chutes d'eau et des lacs magnifiques, chantés par les poètes, riposte Bob.

— Les paysages d'Angleterre sont renommés, en effet, s'écrie Frida, conciliante.

Bien qu'originaire du pays de Milton, Bob ne tente pas davantage de vanter les célèbres créations de la poésie nationale, inspirées de la campagne anglaise.

Poli, Axel baisse la voix pour continuer :

— Les lacs dont les Anglais sont si fiers ne sont que des coupes minuscules, comparés à notre splendide Moelaren, avec sa bordure de roches, de montagnes, de forêts, de châteaux...

Pierre l'interrompt alors :

— Vous parlez d'une manière si attachante que nous oublions l'heure du bain. Il est temps d'endosser nos costumes.

— Rien ne presse, répond Frida. On est si bien, ici !

— Tu nous rejoindras ! Frida la nonchalante, comme cela te va bien !

Mais Frida n'a décidément pas envie de bouger. Elle suit des yeux l'insensible métamorphose qui s'opère à mesure que le disque du soleil s'approche des flots.

Près d'elle gît la capeline qu'elle a retirée pour que la brise passe à travers ses cheveux.

D'un geste familier, elle secoue cette toison d'or pâle que le soleil illumine et qui encadre son doux visage d'une auréole dorée.

Et Luc, demeuré près d'elle, évoque tout à coup cette vierge dont parlent les livres de l'Inde mystérieuse, « dont le cœur était simple et pur et dont l'enfance s'était passée à filer et à tisser comme dans un songe ».

Mais, comme il se tait, Frida croit avoir trouvé la cause de son silence.

« Quand on a trop de regrets, songe-t-elle, ne vaut-il pas mieux se refuser de les avouer? Ce pauvre garçon n'a vraiment pas l'air de s'accoutumer à sa solitude. Comme je le comprends ! Pourtant il a été heureux. N'est-ce pas quelque chose que d'avoir connu, à quelque moment que ce soit, la certitude du bonheur? »

XII

— J'ai aperçu hier, à la messe, la mère de Luc Audouin. C'est une femme distinguée, mais qui a l'air singulièrement revêche, déclare Mme Gallois.

— Comment as-tu deviné qui elle était? Est-ce que son fils lui ressemble?

Pleine de pitié pour les piètres qualités d'observation de son mari, Mme Gallois hausse les épaules :

— Depuis le temps que nous venons ici, que je connais toutes les têtes du pays, et aussi la plupart des baigneurs ! Quand il y a des gens inconnus, il n'est pas difficile de deviner leur identité. Une vieille dame et une vieille demoiselle très pieuses et nouvelles venues, il est évident que ce sont les parentes de ton collègue.

— Tu es étonnante, tu ferais un véritable détective ! se permet de remarquer malicieusement le professeur.

— Mais Frida a dû le remarquer comme moi !

Frida est contrainte d'avouer qu'elle n'a rien vu, rien deviné.

Cette Frida, elle est toujours dans les nuages, n'est-ce pas !

Et Frida ne proteste pas. Pourtant elle pourrait alléguer qu'en cette circonstance ce n'est pas elle qui est en défaut ; mais tant de fois elle est obligée de s'avouer que sa rêverie est déplacée qu'elle juge à propos de se taire.

— Je comprends d'ailleurs que cette pauvre femme soit attristée, reprend Mme Gallois, qui a déjà pu se faire une idée de la mentalité de la personne en question. Sa fille est sourde, ce qui n'est pas gai, et le malheur de son fils est bien navrant.

Et elle évoque le tragique de cette destinée avec autant de compassion que d'intérêt.

Celui qui fait l'objet de sa sollicitude est, à dire vrai, bien loin de s'en douter.

Assis aussi confortablement qu'on peut l'être sur un bloc de rocher, Luc tient à la main un livre qu'il ne lit pas et regarde sans la voir l'immensité bleue de l'océan.

Songe-t-il au « tragique de sa destinée » ? comme dit Mme Gallois.

Une autre préoccupation l'assiège pour l'instant,

et l'insistance singulière avec laquelle elle revient si souvent, depuis quelques jours, pourrait la faire qualifier d'obsession.

Depuis qu'une parole imprudente, prononcée par son collègue Gallois, qui le prend volontiers pour confident, a attiré son attention sur l'attitude réciproque d'Axel et de Frida, il ne pense guère à autre chose.

— Ma femme, lui a déclaré le professeur d'anglais, est convaincue que notre jeune cousin est épris de notre fille aînée. Je le souhaite vivement.

Sur quoi s'appuient les convictions de M^me^ Gallois?

Evidemment sur des indices certains, et non sur des probabilités!

Ainsi se dit Luc. Et cette délicieuse Frida est faite pour inspirer l'amour. Rien de plus naturel.

Cette hypothèse le trouble peu. En revanche, une autre l'inquiète vivement.

Elle-même, quels sentiments éprouve-t-elle à l'égard de son cousin? Supposer qu'elle en est amoureuse l'irrite quelque peu. Néanmoins, en homme avisé, il a vite reconnu les raisons de l'intérêt qu'il lui porte: simple problème psychologique, attrayant à résoudre.

Est-il rien de plus complexe, de plus impénétrable, de plus énigmatique que le cœur d'une femme?

Si accomplie, si charmante que soit celle-ci, elle n'en reste pas moins mystérieuse et secrète. Cette douceur, ce calme ne sont-ils qu'apparents?

Pour un être épris de beauté et d'art, Frida réalise un type d'idéal qui l'attire. Mais au point de vue analytique seulement. Soyez-en aussi persuadé que lui.

D'abord, les jeunes filles sont des êtres pervers et redoutables, nul ne peut mieux le savoir que *celui qui a été victime* de l'une d'elles.

Et cependant, à la perspective de voir Frida

éprise de son cousin, Luc est si loin de ressentir une vive allégresse qu'il en vient précisément à remonter le cours des années et à revivre sa propre histoire.

D'abord, son enfance paisible, surveillée par des parents unis qui, avec des goûts simples, des principes austères, se trouvaient heureux de mener une existence uniforme et dénuée de mondanités.

S'il faut expliquer par l'hérédité la complexité de notre nature, celle de Luc, toute de contraste, se trouve pleinement justifiée.

De son père, il tient un esprit d'ordre, le goût du travail consciencieux, méthodique, une puissance de réflexion peu commune.

Mais à ces qualités le magistrat alliait un esprit froid et totalement dépourvu d'imagination.

Son fils, au contraire, a hérité du tempérament impétueux, de l'âme ardente, passionnée, de sa mère.

Seulement, alors que Mme Audouin, douée d'une énergie indomptable, réprimait cette ardeur méridionale sous une apparence de froideur et de dignité, Luc manque totalement de cette énergie pour les décisions de la vie quotidienne. Sans doute réserve-t-il toute sa force de volonté pour ses travaux intellectuels; toujours est-il que toute action sortant de ce domaine de l'esprit lui coûte un effort parfois insurmontable. Audacieux de pensée, il devient inquiet, timide, timoré, dès qu'il s'agit d'exécuter les actes les plus simples.

Cette dualité de sa nature lui crée de multiples soucis, car l'équilibre se trouve constamment compromis, et, s'il se laisse emporter par ses enthousiasmes en de magnifiques élans, il redevient hésitant dès qu'il s'agit de les réaliser.

Nul autour de lui ne soupçonne ces alternatives dont il s'étonne lui-même et qu'il se garde de confier.

Il se serait peut-être résolu à les communiquer

à son père, s'il ne l'avait perdu à l'heure même où son secours eût été efficace pour les combattre.

Mais c'est alors (il atteignait dix-sept ans) qu'il s'était aperçu de la mésintelligence totale qui existait entre lui et sa mère.

Celle-ci, frappée, lors de son veuvage, dans sa plus chère affection, a cru devoir, vis-à-vis de ses enfants, faire avant tout acte d'autorité. Et son despotisme s'est exercé à tort et à travers.

S'appuyant sur ses convictions solides, ses principes élevés, et ne pouvant imaginer un esprit différent du sien, elle a cru bien faire en adoptant le système d'éducation qui lui a convenu à elle-même.

Afin de guider ses enfants dans le devoir, but de l'existence, elle s'est montrée intransigeante et sévère, bannissant impitoyablement de son programme toutes mondanités, toutes distractions.

Sans doute a-t-elle atteint le résultat souhaité : Luc est devenu un savant apprécié, son avenir est brillant; mais, quand il se souvient de sa jeunesse laborieuse, auprès d'une mère autoritaire et jalouse de son autorité, qui l'a systématiquement écarté de ses semblables, il se dit que cette vie de cénobite a peut-être été la cause de son malheur...

A peine sortait-il de l'école normale que le conflit mondial éclatait.

Alors, obéissant aux impulsions irrésistibles de sa nature généreuse, il avait servi avec enthousiasme une cause au-dessus de toutes les autres.

Finie la guerre, il avait retrouvé, avec sa mentalité de travailleur, ses hésitations et sa timidité.

Arrivé à un âge où il devait avoir l'expérience de la vie, il restait naïf, désarmé pour la lutte, gardant au fond du cœur des réserves infinies de tendresse.

Le désir de fonder un foyer le poussait à chercher le bonheur dans le mariage. Aussi, quand il avait été nommé pour occuper son premier poste

dans une petite ville de province, devait-il inévitablement tomber dans le premier piège matrimonial tendu devant lui.

Introduit par un de ses collègues dans une famille d'apparence respectable, il s'était épris d'une jeune fille qu'on lui vantait comme un ange de douceur et de bonté.

L'expérience lui avait prouvé le contraire. Loin d'avoir été heureux, comme il le laissait supposer, il n'avait trouvé dans le mariage que déceptions et regrets et avait alors vécu les six mois les plus douloureux de sa vie.

Il n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'il était marié avec une malade irascible et nerveuse dont on lui avait caché l'état et qu'il avait dû faire interner dans une maison de santé.

Ayant pour la première fois imposé sa volonté à sa mère, qui répugnait à cette union, il devait se montrer désormais moins communicatif que jamais avec elle.

Alors il s'était résolu à ne plus vivre que pour ses travaux intellectuels, à fuir la société de ses semblables, à éviter tout contact mondain.

Ainsi, réduit à ses seules méditations, son caractère devait s'aigrir, son jugement se fausser, son pessimisme s'accroître.

Se jugeant déshérité, voué à d'infaillibles déboires, destiné à jouer le rôle de dupe, il estima prudent de laisser ignorer la vérité sur sa situation.

Son attitude attristée s'expliquerait mieux s'il feignait d'avoir été frappé en plein bonheur.

Surtout elle le délivrait de commentaires pénibles, le garantissait contre toute tentative matrimoniale.

Une déception de carrière ayant ajouté à sa misanthropie, il avait, pour manifester son dépit, demandé d'être relégué à Bellerive.

Là il avait rencontré Frida !...

La sympathie spontanée qu'il avait ressentie pour

elle avait peu à peu ébranlé ses convictions. Elle semblait si bonne, si sincère !

Son absence de coquetterie ne pouvait être feinte, et — séduction irrésistible aux yeux de Luc — elle ne semblait pas heureuse.

Alors il avait cru découvrir la nature du sentiment qu'il éprouvait pour elle.

« Cette pauvre petite, personne ne s'aperçoit de son dévouement, de sa bonté. Je serai pour elle l'ami indulgent et fraternel. Rien n'est plus rare et plus charmant qu'une amitié féminine. Et cela fait partie des choses permises pour moi. »

Ainsi rassuré sur ses propres sentiments et sur ses intentions, Luc s'était lié d'intimité avec toute la famille, et chaque jour l'attachait davantage à l'aînée des jeunes filles, sans que, dans sa naïveté, il comprît le danger de cette amitié.

Son aveuglement est tel qu'il se demande aujourd'hui si son devoir d'ami n'est pas de provoquer quelque confidence, afin de connaître les véritables sentiments de Frida? Et,... au besoin, de s'entremettre pour favoriser ses projets?

Malgré ses dispositions héroïques, il ne parvient point à trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et juge une fois de plus que son sort est marqué par la fatalité.

***

Comme il s'interroge et se morfond avec une conscience rare, Luc entend tout à coup l'appel d'une voix joyeuse.

— Ah ! vous voilà enfin ! s'écrie Pierre, qui le rejoint en compagnie de Bob et de Guy. Voilà une heure que nous vous cherchons pour vous demander si ça ne vous dit rien de venir demain à la pêche avec nous?

— J'espère que ce sera plus rémunérateur que la dernière fois?

C'est Guy qui se charge de protester contre cette insulte.

— Naturellement! Vous êtes mal tombé, ce jour-là.

— Il est rare qu'on tombe bien, vous savez!

Guy hausse les épaules. Depuis une demi-heure, il raconte à Bob la série de ses pêches miraculeuses.

Car il est difficile de se faire une idée exacte de ses prouesses.

— La dernière fois, celle à laquelle vous avez assisté, c'était raté, c'est vrai. Par extraordinaire, un fiasco. A dix pêcheurs, on avait ramené onze crevettes!

Mais c'était l'autre, celle de l'année dernière ou, mieux encore, l'année avant (les détracteurs faisaient défaut), on avait fait merveille.

Si les filets ne s'étaient pas rompus, c'était tout juste. En tout cas, pour revenir depuis la grève, il avait fallu héler un camarade pour porter le poisson!

Les crevettes, on les jetait : il y en avait trop; mais les mulets, on ne savait où les mettre, et on avait usé de tous les sacs de ces demoiselles, qui avaient empesté le poisson pendant tout l'été.

Si Bob n'écoute pas ces récits avec toute la candeur naïve d'une héroïne d'opéra-comique, son silence peut au moins paraître admiratif et approbateur.

Par exemple, quand Pierre parle de ses chasses, lesquelles ont des allures d'épopée, le jeune Anglais place brièvement quelques mots sur les siennes.

Il a chassé le renard dans le comté de Gloucester, le canard sauvage dans le pays de Galles, le coq de bruyère dans les Highlands, et ne désespère pas, quelque jour, de chasser le tigre dans les jungles de l'Inde!

Mais, Pierre, c'est autre chose. C'est tout juste si les canards sauvages qu'il a tués ne font pas figure d'autruches! Quant aux râles, cailles et autres gibiers, il a une façon si éloquente d'en parler qu'instinctivement on évoque des monceaux de petites choses inertes dont les plumes ébouriffées sont teintes de sang coagulé.

Luc Audouin, qui n'est pas sans avoir entendu vanter l'imagination des chasseurs et celle, au moins aussi développée, des pêcheurs, écoute sans protester, puis il déclare qu'il ne demande pas mieux, décidément, que de tenter l'expérience, espérant que, demain, il ne jouera pas de malheur!

— A moins, conclut Pierre, que, cette fois encore, vous nous portiez la guigne.

— Espérons que non, sans ça je serais porté à croire que j'ai le mauvais œil, répond Luc, avec le plus grand sérieux.

XIII

Cette année-là, le jeu dit « de la boule » fait fureur.

Dès que les plaisirs de la natation ou du tennis ne retiennent plus jeunes gens et jeunes filles, ils se retrouvent autour des baraques rivales, où les billards dénommés japonais s'alignent côte à côte.

Le soir, surtout, à la lueur des lampes électriques autour desquelles tourbillonnent les essaims de moustiques, les joueurs rivalisent d'adresse.

Le long de la baraque, devant les rectangles percés de trous, chacun s'efforce de lancer hardiment les boules qui, après avoir parcouru le billard, doivent retomber dans les trous destinés à les rece-

voir. Lorsque le jeu de douze ou de dix boules est épuisé, on additionne les chiffres obtenus, et l'on parvient ainsi à des résultats fantastiques qui fanatisent les parieurs.

Aussi s'exercent-ils inlassablement à faire des points.

Et c'est ainsi que certains ont l'illusion de gagner une tasse de porcelaine japonaise (fabriquée à Limoges), voire tout un service, lorsqu'ils ont acquis un nombre de points fabuleux et, de ce fait, payé trois ou quatre fois la valeur commerciale dudit service.

La perspective de gagner la théière passionne tout le monde, et certain petit objet imitation satzuma fait même rêver les personnes sérieuses.

Cependant la concurrence à laquelle nous devons, cela se sait, des initiatives remarquables, excite l'imagination des tenanciers, et l'un d'eux, aux attraits de la céramique, a l'ingénieuse idée d'ajouter celui de la pisciculture.

Un jour, il a exhibé des bocaux dans lesquels s'agite une collection de poissons tricolores — jaune, noir, rouge, — aux reflets de métal.

Cette innovation lui a valu aussitôt les préférences de tous, d'où une affluence considérable.

A l'idée qu'elle peut posséder un jour un de ces ravissants animaux, l'enthousiasme de Marie-Claire ne connaît plus de bornes.

Cette petite fille silencieuse et raisonnable, que tout le monde traite en bébé, témoigne au jeu d'une incroyable ardeur.

Avec une audace stupéfiante, elle fait à ses frères et sœurs des emprunts à longue échéance, sollicite de son père des subsides et prépare le terrain auprès de sa mère qui, hors le fameux chat siamois dont la présence intimide les souris, ne supporte aucun animal domestique.

— Maman, je t'assure que tu ne t'en apercevras

même pas. Ce sont les bêtes les moins gênantes, les moins coûteuses qu'on puisse posséder.

— Mais je t'avoue que je n'éprouve nullement le désir de posséder aucun animal, riposte Mme Gallois en riant. Ayant le bonheur d'avoir une nombreuse famille, je n'ai envie d'aucune complication.

— Merci, maman; tu nous flattes!

— Les animaux, c'est bon pour les solitaires, les veuves sans enfants, les vieilles filles!

— Il y a un proverbe qui dit : « Plus je connais les hommes, plus j'aime les animaux. »

— C'est bien possible; mais, quand on a tant d'enfants, on ne prend pas de bêtes chez soi.

Cette déclaration péremptoire et flatteuse provoque l'hilarité de tous, sauf celle de Claire qui pousse un soupir de regret.

Au fond, Mme Gallois se sent faiblir. Cette Marie-Claire a si peu de caprices, elle est si peu exigeante et, d'ordinaire, s'incline devant toutes les décisions maternelles!

Enfin il y a tant d'occasions où il est utile, indispensable, de montrer son autorité que, pour une fois, la mère de famille se sent disposée à céder.

Mais les jours s'écoulent, et la bourse de Claire est vide...

Or, certain soir, après le dîner, au moment où l'on passe de la salle à manger au salon, on aperçoit, posée en évidence sur la table, une magnifique gerbe de fleurs.

— Oh! maman, Axel te gâte! s'écrie Rose, toujours la première à deviner.

Mme Gallois s'étonne. Axel a l'air un peu confus :

— J'avais besoin de votre pardon, ma tante; mais...

Une exclamation l'interrompt. La gerbe de fleurs masque un superbe aquarium où nagent les plus ravissants poissons qu'on puisse rêver!

C'est à peine si Frida, Christiane et Rose ont pu

apercevoir de jolis vases, un brûle-parfums qui, évidemment, leur sont destinés.

Claire n'a pas une minute d'hésitation pour deviner lequel de ces cadeaux est le sien.

Il n'est plus question de timidité. Sa joie se manifeste avec une exubérance, une audace qui plongent dans la stupéfaction tous les membres de la famille.

C'est avec effusion qu'elle serre les mains d'Axel, qu'elle lui répète sa satisfaction et lui assure que jamais elle n'oubliera cette attention.

— J'en avais tant envie, s'écrie-t-elle, et pourtant cela me fait encore plus de plaisir que je n'aurais cru ! C'est sans doute parce que c'est un cadeau !

Comment ne serait-elle pas touchée ? Jusqu'ici, elle a vécu volontairement dans l'ombre de sa jumelle, si effacée que nul ne songeait à s'occuper d'elle.

Et de ce jour elle voue à son cousin une amitié reconnaissante et tendre qu'ingénuement elle attribue à la seule gratitude.

Malgré les moqueries de ses sœurs, elle passe des heures en contemplation devant le bocal contenant les petits êtres agiles et silencieux.

— Comment peux-tu dire qu'ils sont affreux ? s'écrie-t-elle, rétorquant les critiques de Rose. Regarde leurs nageoires transparentes qui battent l'eau si doucement, et que de grâce dans leurs mouvements si rapides !

— Claire, tu poétises tout !

Mais la perspicacité de Rose est cette fois en défaut.

Indulgente pour sa jumelle, une indulgence qui toujours se nuance de condescendance envers cette petite sœur qu'elle juge son inférieure et sa chose, elle n'a, pas plus que les autres, deviné ce qui se passe dans ce cœur ardent.

Personne ne s'aperçoit de l'évolution qui s'opère dans cette petite personne effacée.

Nul ne s'étonne davantage de voir Axel la rechercher de préférence aux autres. C'est sans conséquence. C'est un bébé...

Aucun ne s'avise de la métamorphose; aucun ne voit que l'enfant est devenue une jeune fille.

Aussi trouve-t-on naturel qu'elle se décide à accepter les leçons de natation de son cousin.

Jusqu'alors elle n'a connu comme professeurs que ses frères, déplorables instructeurs qui ont tout de suite rebuté leur élève.

Au moment le plus inattendu, la malheureuse néophyte était abandonnée à elle-même, afin de voir si elle « tiendrait le coup » ou si elle « boirait un bouillon ».

Depuis une dernière expérience plus pénible, Claire ne se risque plus et barbote sur le bord de la grève, laissant sa jumelle tirer des coupes savantes.

Mais, grâce aux conseils d'Axel, elle se révèle maintenant une nageuse émérite.

Bientôt le crawl n'a plus de secrets pour elle, et les garçons eux-mêmes la déclarent épatante !

Axel nage comme un triton.

C'est un spectacle réconfortant de le voir plonger, les bras en pointe, dans l'eau frémissante, et il y a une grâce harmonieuse dans les longues brasses dont il fend les flots.

Et Claire, joyeuse, une Claire nouvelle et gaie, s'amuse à l'asperger de fines gouttelettes quand il passe à sa portée.

Et tous deux prennent à ce jeu un plaisir d'enfant.

Pas plus que les siens, M^me^ Gallois n'a le moindre soupçon de l'attirance mutuelle que les deux jeunes gens éprouvent l'un pour l'autre.

Avec un aveuglement opiniâtre, elle persiste à croire que, respectant la hiérarchie, Axel est sincèrement épris de Frida.

Il faut certes un don d'illusion bien rare et un optimisme irréductible pour porter de telles conclusions, mais le succès a développé sa confiance dans l'avenir et reculé la limite de ses espoirs.

La première fois qu'elle émit hardiment cette opinion devant Frida, celle-ci a vivement protesté :

— Quelle idée, maman ! Axel n'a pas la moindre arrière-pensée.

— Qu'en sais-tu ?

— Mais, maman, il ne me témoigne rien de plus qu'à mes sœurs. On ne peut trouver dans son attitude que le désir de se montrer aimable pour tout le monde.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

Et, reprenant en sens inverse les arguments précédemment proposés pour le cas de l'Anglais :

— Bob te marquait bien une préférence, et c'est à Christiane qu'il songeait. Axel n'a pas l'air de faire attention à toi, mais tu vois bien que ce n'est pas une raison.

L'argument était plausible, et, bien que Frida se refusât instinctivement à courir au-devant d'une nouvelle déception, qu'elle crût nécessaire de résister à toute illusion, elle subissait à son insu l'influence maternelle.

— J'ai pu me tromper, insistait M^me^ Gallois, les Anglais sont si énigmatiques ! Mais Axel, lui, est communicatif !

— Cela ne veut pas dire qu'il soit moins impénétrable. Ses expansions ne laissent rien deviner de ses sentiments. D'ailleurs il ne quitte pas les jumelles et prend beaucoup plus de plaisir avec elles qu'avec moi. Cela se voit !

— Il les traite en camarades ; crois-moi : la camaraderie conduit rarement à l'amour.

Cet argument bien connu et maintes fois cité avait ébranlé la jeune fille.

Elle aurait eu plus de force pour le repousser s'il

eût été en contradiction avec ses désirs, mais il ne lui était nullement désagréable d'envisager l'existence commune avec ce charmant Axel...

Aussi...

Quelques jours plus tard, Mme Gallois faisait une observation à Rose qui avait usé d'artifices pour se faire une beauté; celle-ci remarqua tranquillement :

— Je peux bien me farder, puisque Frida se permet de recourir à la poudre de riz.

Ce fut un tollé général.

— Frida! Est-ce possible?

— Avec son teint, ce serait ridicule.

— Mais ouvrez les yeux. Regardez!

Il fallut se rendre à l'évidence. L'accusée elle-même ne niait pas son crime.

— Je me trouvais trop pâle, avoue-t-elle.

— Où allons-nous, Seigneur! Si Frida s'en mêle!

Très rose, cette fois, Frida courba la tête et ne vit pas le regard sévère de Luc qui, par malheur, assistait à cette scène.

Mais Rose, sans aucune générosité, ajoute :

— Voilà quelque temps que cela a commencé. Peu de jours après notre arrivée ici, je crois.

Et Luc s'étant avisé que cette époque coïncidait précisément avec l'arrivée d'Axel, il en conçut un mécontentement disproportionné et il conclut que cette faute si grave devait conduire l'humanité aux pires catastrophes.

XIV

Une tempête aussi invraisemblable qu'imprévue bouleverse le début de septembre.

Le vent souffle en bourrasque; la pluie tombe,

torrentielle, et pendant deux jours, envers et contre tout, il faut s'ingénier à se distraire à la maison.

Vainement Pierre tapote le baromètre, lequel marque variable, bien que le temps ne se décide nullement à varier — hélas! — que Guy appuie mélancoliquement sa tête sur les vitres, pour interroger le ciel, et subit sans se troubler les reproches mérités d'obscurcir les carreaux, et que Rose ouvre cent fois par jour la porte du jardin, pour prédire une amélioration atmosphérique basée sur le nombre des limaces qui dévorent les salades du propriétaire : le ciel ne montre pas la moindre étendue de ce bleu indispensable, dit-on, pour faire une « culotte de gendarme » et promettre l'éclaircie désirée.

Entre tous, M. Gallois est le seul que cette calamité n'atteint pas, car il y trouve le moyen de satisfaire son innocente passion.

A toute heure il peut se flatter de trouver des amateurs pour une partie de bridge, en outre de ses partenaires habituels, et, ravi de l'aubaine, joue du matin au soir.

Cependant, au bout de quarante-huit heures de ce régime, M^me^ Gallois assure qu'elle frôle la méningite, à force d'entendre tant de plaintes bruyamment formulées, et les jeunes filles elles-mêmes se déclarent incapables de subir plus longtemps ce que les garçons appellent une incarcération préventive.

— Si on se risquait? glisse Rose.

— Ça se lève, assure Guy.

Et, bien qu'il eût donné plus de vingt fois la même fausse assurance, on est maintenant disposé à le croire.

— La mer doit être superbe; allons à la plage...

— Et dire, soupire Axel, que je ne peux même pas sortir mon bateau!

Ce bateau, acquisition récente, fait l'admiration et l'envie des jeunes Gallois.

— Si on essayait tout de même? propose Guy. Je connais la manœuvre.

— J'aimerais pourtant vous montrer que je m'y connais en navigation, proclame Pierre, non sans orgueil.

— Toi, s'écrie Rose, tu ferais mieux de te taire : rappelle-toi que tu n'as pas le cœur marin!

Cette allusion à une excursion au cours de laquelle Pierre s'est, en effet, montré singulièrement déprimé a le don de l'exaspérer.

— Et, toi, tu n'as pas de cœur du tout! répond-il sans aménité.

— Tu sais, ce n'est pas l'opinion d'un blanc-bec comme toi qui m'empêchera de dire ce que je pense et me fera renoncer à mes habitudes de franchise.

A cette déclaration, des sourires s'échangent. La franchise de Rose a ceci de particulier qu'elle la contraint impitoyablement à révéler les défauts des autres, mais ne l'oblige pas aussi impérieusement à faire l'éloge de leurs vertus.

Du moins parvient-elle à refréner tout excès de ce genre quand ses propos doivent inspirer à son interlocuteur un sot orgueil ou une basse vanité.

Tandis que lorsqu'il s'agit de dire quelque chose de désagréable et de contribuer ainsi à l'amélioration du caractère de son prochain, rien ne l'empêche, en effet, de parler selon sa pensée.

Il est permis de supposer que Rose n'est pas la seule à pratiquer ainsi la vertu de charité!

Cependant, si imposant que soit le spectacle de la mer en courroux, les jeunes gens se lassent vite d'une inactive contemplation, et c'est la timide Claire qui, la première, traduit leur commune pensée.

— On pourrait tout de même essayer de se baigner, propose-t-elle.

— Ce n'est peut-être pas prudent, remarque Frida.

— Retourne si tu veux, madame la Sagesse; nous, nous n'avons pas peur.

— Mais je n'ai pas peur pour moi! s'écrie Frida, vexée; plutôt pour les imprudents: il y en a toujours.

— Oh! Frida, laisse faire! C'est si amusant de se baigner quand il pleut! L'eau paraît tiède, implore Claire.

— Et puis nous ne serons pas les seules. Tiens, regarde donc, là-bas! C'est Mme Duval qui baigne les Pékinois.

— Elle devient folle, je pense? Ce n'est pas possible!

Possible ou non, cela est.

Par suite de quelle étrange aberration Mme Duval a-t-elle décidé de se livrer ce jour-là à de juvéniles prouesses?

Et quel record souhaite-t-elle battre, au prix de sa santé?

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a tenté d'affronter les vagues, ainsi qu'en témoigne le somptueux peignoir de bain noir et feu dont elle se drape. Dans l'absolue nécessité de renoncer à cette fantaisie, elle a l'ingénieuse idée de baigner les Pékinois.

Réfugiée avec Etiennette, celle-ci en trench-coat blanc, dans une petite crique qu'elle croit parfaitement à l'abri, elle exhorte les « chéris » à la confiance.

Les «chéris» renâclent visiblement et poussent des petits jappements plaintifs et affolés que ces dames s'entêtent à prendre pour de joyeuses manifestations, et elles leur prodiguent de la voix et du geste de multiples encouragements.

— Je pense qu'elle a décidé de s'en défaire, dit Rose. C'est une façon comme une autre, et au moins les cadavres ne l'encombreront pas.

— Tu as la réflexion macabre!

— Cette femme est absolument folle!

Ces fortes appréciations échangées, les demoiselles Gallois se décident à endosser leurs costumes de bains.

Comme elles pénètrent dans les cabines, Frida, prise de scrupules, tente une dernière fois de s'opposer à cette imprudence :

— Tout de même, nous ferions mieux de renoncer pour aujourd'hui.

— Laisse-nous donc. Les garçons sont déjà prêts; mais ne t'inquiète pas : chacun de nous prend la responsabilité de ses actes. Seulement tu n'es pas obligée de venir, si tu n'oses pas.

— C'est bien, dit brièvement Frida, mécontente.

Et, à son tour, elle entre dans la cabine.

Déjà Claire est prête, moulée dans un costume jaune et bleu, pareil à celui de sa sœur. Elle se jette bravement dans les vagues et aussitôt appelle les autres :

— C'est délicieux. Venez vite!

Exquise est en effet l'impression que procure cette eau attiédie, après l'âpre morsure du vent et de la pluie. Claire pousse de joyeux éclats de rire chaque fois qu'une lame plus forte la soulève, et Frida elle-même s'abandonne au plaisir du bain.

Lassée la première, pourtant, elle reprend pied et, vaguement inquiète, suit des yeux les évolutions de ses sœurs.

Christiane, Bob et Pierre sont à l'extrémité de la plage et semblent ne courir aucun risque.

Axel, Rose et Claire se livrent, non loin d'elle, à des performances remarquables et luttent joyeusement contre le flot.

Mais, à l'instant où Frida se rassure sur leur sort, elle croit entendre au loin une exclamation de détresse.

Emue, elle prête l'oreille et guette le court intervalle de silence qui succède au fracas des eaux sur la côte.

Alors elle perçoit nettement des appels venant de la petite crique tout à l'heure si paisible, et, pressentant un accident, cherche aussitôt à attirer l'attention des jeunes gens.

A grands cris, elle y parvient.

Axel soulève hors de l'eau sa tête casquée de caoutchouc, et lui aussi entend.

Quelque chose de grave se passe. Quelque imprudent est en danger?

A peine le jeune Suédois a-t-il cette certitude que sa décision est prise. Avec rapidité et méthode, il oriente sa nage vers le but, suivi de Pierre, alerté aussi, tandis que Bob et Guy ne se doutent de rien.

Claire, elle, a tout de suite compris. D'un effort désespéré, elle tente de suivre Axel, mais, dans l'impossibilité de lutter davantage, elle est rejetée sur la grève où Frida, bergère affolée, cherche à rallier son troupeau.

— Rose! Rose! reviens! crie-t-elle. Il y a du danger.

Rose se décide à son tour à revenir; mais qu'est devenue Claire, maintenant?

Claire s'est déjà élancée en avant. Ayant jugé qu'ainsi elle arriverait plus vite sur le lieu de l'accident, elle contourne la plage en courant à toutes jambes.

Les cailloux écorchent ses pieds nus; le vent, autant que l'émotion, lui coupe la respiration.

Peu importe : elle semble voler, insensible à la pluie qui lui fouette le visage, aux écorchures de ses pieds qui saignent.

Rose et Frida veulent la suivre, mais elles doivent constamment s'arrêter pour reprendre haleine et ne parviennent au but que pour constater qu'elles arrivent après la bataille.

L'imprévoyante M^me^ Duval, soutenue par son amie, est à demi écroulée sur une roche, mais saine et sauve.

Auprès d'elle, Axel et Pierre, rassurés, subissent l'inévitable besoin de détente qui succède à ce moment d'angoisse et retiennent avec peine un rire nerveux.

La lame de fond qui a enlevé les deux infortunés Pékinois a, du même coup, roulé la générale de roche en roche, et la pauvre dame, ruisselante, les cheveux plaqués sur le visage et, sur les joues, des sillons révélateurs du savant maquillage, est évidemment hors de danger, mais fort déparée.

L'émotion lui coupe la parole, tandis qu'elle produit sur son amie l'effet diamétralement opposé.

Larmoyante et loquace, Etiennette proteste « qu'elle l'avait bien dit », que c'était de la folie, que d'ailleurs, si tous les gens de sa famille avaient donné de rares preuves de courage, on ne pouvait accuser aucun de témérité, et que tous auraient blâmé pareille entreprise, même une nièce de sa grand'mère, qui cependant...

Mais il est dit que les exploits de cette personne intrépide tomberont dans l'oubli, car à ce moment Frida, qui détourne la tête pour dissimuler son envie de rire, pousse une exclamation désolée :

— Claire ! Mon Dieu, qu'arrive-t-il ?

Un peu en arrière, Claire est affaissée sur le sable et semble évanouie.

Le corps svelte, dans cette pose abandonnée, paraît encore plus frêle, la jolie tête penchée en arrière semble privée de vie, les grands yeux noirs sont clos, et les cils sombres ombragent les joues pâlies.

Frida se précipite vers sa sœur ; mais déjà Axel l'a précédée et, avec précaution, saisissant la jeune fille, l'emporte à l'abri des cabines.

Et tandis qu'il va lentement, chargé du cher fardeau, Claire ouvre les yeux.

Elle voit, penché sur elle, le visage anxieux, le regard plein de tendre crainte ; alors elle sourit :

— Cher Axel, que j'ai eu peur! Mais vous n'avez rien. Comme je suis heureuse!

Alors une émotion violente et délicieuse bouleverse le jeune homme; il se sent une incroyable tendresse pour le petit être fragile et charmant qu'il tient dans ses bras. Et le choc qu'il ressent au cœur lui révèle qu'un grand bonheur lui est venu.

— Ma petite Claire, mon doux trésor! murmure-t-il en baisant le front pâle.

Et de nouveau Claire ferme les yeux, jusqu'au moment où Axel la dépose doucement sur la grève.

Puis elle les ouvre encore, et ils paraissent illuminés d'une joie profonde, si intense que, lorsque Frida parvient auprès des jeunes gens, elle lit dans les regards échangés l'assurance de leur secret accord.

XV

Cette fois encore, Frida accepta sans colère une nouvelle déception.

Habitués à sa gravité, les siens ne remarquèrent pas que cette gravité s'accentuait. Si elle paraissait plus absorbée qu'autrefois, c'était évidemment parce que ses occupations se multipliaient, en prévision des mariages prochains.

Si elle se dérobait à toute démonstration de tendresse fraternelle, c'était qu'elle n'était pas expansive.

A peine laissait-elle paraître parfois une légère irritation, quand ses futurs beaux-frères unissaient leurs louanges à celles de ses parents. Et encore, dans ce cas-là, pouvait-on mettre son ennui apparent sur le compte de sa timidité bien connue.

Car c'était comme un mot d'ordre. A présent tout le monde vantait sa douceur, son dévouement, même sa beauté !

Et elle se demandait, non sans tristesse, à quoi lui servait de provoquer une admiration qui, peut-être, écartait l'amour.

A quoi bon posséder une douceur, un dévouement qui faisaient d'elle la sœur aînée incomparable, l'ange gardien de la famille, l'amie de tous, puisque tant de qualités conviennent mieux à une confidente qu'à une fiancée ?

Une angoisse secrète l'étreignait, une sorte de crainte à la pensée qu'elle était de celles qui passent inaperçues et qui ne sont pas faites pour être aimées.

Cependant la force d'équité qui était en elle l'empêchait de commettre une injustice à l'égard de Claire. Et elle s'attendrissait sur le bonheur de cette petite sœur dont Rose contemplait à présent la transformation avec une surprise croissante.

Je dis « à présent », car, au début, Rose n'avait pas pris les choses avec cette douce philosophie ! Tant s'en faut !

Elle en avait voulu mortellement à sa jumelle de ce que, dans un excès de langage, elle appelait sa trahison !

Et, il faut bien l'avouer, Rose n'avait pas tout à fait tort ! Combien de fois ne lui était-il pas arrivé de dire à sa sœur qu'Axel lui plaisait, qu'aucune nécessité n'obligeait le jeune homme à respecter la « hiérarchie » en épousant Frida, et qu'il ne lui serait nullement désagréable de bénéficier d'un tour de faveur !

« Et Claire écoutait mes propos, opinait gentiment, sans avouer le fond de sa pensée ! » se disait amèrement Rose, en apprenant les fiançailles !

Elle avait la meilleure des excuses, la pauvre Claire !

Comment eût-elle avoué ce qu'elle ignorait? Et n'avait-il pas fallu qu'elle crût Axel en danger, pour reconnaître la nature de l'affection qu'elle lui portait?

Mais les apparences étaient contre elle, et la rancune légitime de Rose s'aggravait d'une douleur réelle, celle qui résulte de la perte d'une amitié de toujours.

Car Rose n'est pas une perfection, je le concède; mais les êtres les plus mauvais ne sont-ils jamais susceptibles d'un bon mouvement?

Alors, quelqu'un qui se montre tour à tour égoïste, jaloux, colère, peut être tout de même capable d'un élan du cœur?

Je n'y peux rien. Il faut bien que, dans les romans, ça se passe quelquefois comme dans la vie, et reconnaissez vous-mêmes, avec exemples à l'appui, que vous avez découvert des fautes dans les existences les plus vertueuses, et des qualités aux gens les plus pervertis.

Ne vous étonnez donc pas si, dans ce labyrinthe qu'est une âme humaine, il existe tant de recoins secrets, et si, dans le cœur de Rose, s'élève une sorte de chapelle où règne l'image adorée de sa sœur! La tendresse de Rose pour sa jumelle est peut-être exclusive, mais elle est profonde et passionnée, et la place qu'occupe sa chérie est unique et prépondérante.

Cette tendresse se manifeste rarement et se fait volontiers protectrice. Et nul ne s'aviserait de blâmer la plus faible et la plus inoffensive des deux sœurs, sans crainte de subir de la part de l'autre, mieux armée, de redoutables représailles.

Or, pour la première fois de leur vie, les jumelles, en rentrant, ce soir de fiançailles, dans la chambre qu'elles occupent, n'échangent pas une parole.

Et il ne s'agit pas d'une de ces bouderies enfantines, si vite terminées. Elles sont fâchées, vous

dis-je, et c'est une rancune de femme qui les divise.

Tandis que Claire, craintive et bourrelée de remords, plie avec un soin tout particulier les couvre-pieds de cretonne, Rose fourrage nerveusement le tiroir d'une commode qu'elle met sens dessus dessous, en ayant l'air de chercher quelque chose.

Enfin, bien humblement, Claire questionne :

— Tu ne trouves pas?

— Tu ne sais même pas ce que je cherche, répond Rose rageusement.

Cette réponse trop logique accable la pauvre Claire. Sûre d'avance de son infériorité et pénétrée de sa faute, elle s'assoit sur le bord du lit et se met à pleurer.

C'est l'inévitable incident qui permet à sa belliqueuse jumelle de commencer l'attaque.

— Tu es bien sotte de pleurer, remarque-t-elle, ironique. Tu devrais être au comble de tes vœux, et je te renouvelle les félicitations que j'ai dû t'adresser tout à l'heure. Et aussi tous mes souhaits de bonheur, du bonheur que tu mérites.

— Ah! je t'en prie, s'écrie Claire en tendant les bras vers sa sœur, ne me juge pas comme ça! Laisse-moi t'expliquer.

— Tu n'as pas de comptes à me rendre. Pas plus qu'à d'autres, n'est-ce pas?

Comparer l'affection qui les unit à celle qu'elles éprouvent pour tout autre est impossible.

— Rose, *ma* Rose! sanglote Claire, en s'efforçant de prendre sa sœur dans ses bras.

Rose se dérobe, mais elle faiblit un peu. Elle aussi disait *ma* Claire, parce que Claire était sienne d'abord et avant tous, et qu'elle l'avait crue toujours jusqu'ici.

Pourtant elle se raidit, et, de nouveau ironique :

— Mais je sais! Je n'oublie pas que je te suis chère entre toutes, et c'est pour cela que je te complimente doublement de ta franchise envers moi.

— Rose, je t'assure...

Alors Rose change de ton, éclate en aigres reproches :

— Pourquoi te taisais-tu, petite masque? Pourquoi faisais-tu semblant d'approuver mes projets et me cachais-tu la vérité?

— Pouvais-je te dire ce que j'ignorais?

— A d'autres, ma petite! Vas-tu essayer de me faire croire que tu ne savais pas que vous vous aimiez?

— C'est pourtant vrai, je t'assure!

— Tais-toi! Tu es une menteuse; je te déteste!

Les injures enfantines lui reviennent aux lèvres, et des pleurs lui montent aux yeux.

Mais avec dignité elle se détourne.

— Je te méprise, ajoute-t-elle.

Cette réprobation est au-dessus de ce que Claire peut supporter.

Toute pâle, elle se lève, prend de force les mains de sa sœur.

— Rose, je ne veux pas! Je veux que tu m'aimes comme avant, et si, pour cela, il le faut, je refuserai d'épouser Axel!

Rose hausse les épaules.

— A quoi cela nous avancerait-il? Si tu le refuses, ce n'est pas moi qu'il épousera, n'est-ce pas?

— Mais je ne veux pas que tu sois malheureuse. C'est si terrible de renoncer à celui qu'on aime! Alors, si tu l'aimes...!

— Tu y renonces bien, toi! dit Rose cruellement.

— Par tendresse pour toi, que ne ferais-je pas? Je ne puis supporter l'idée de te perdre, toi, ma sœur, ma jumelle, que j'aime plus que moi-même!

— Plus que toi-même? C'est plus ou moins qu'Axel?

— Moins tout de même! soupire Claire. Je ne veux pas mentir volontairement, maintenant; ce

serait pire que tout. Mais que faire pour que tu me pardonnes?

Alors Rose n'y tient plus et saisit sa sœur, l'embrasse avec passion.

— Tu sais aimer mieux que moi! s'écrie-t-elle. Mais je ne suis pas un monstre, voyons, *ma* Claire! Tu sais bien que l'affection que je te porte est ce qu'il y a de meilleur en moi, et que je ne peux pas faire autrement que de te chérir!

— Oh! ma Rose, ma chérie! Que tu es bonne! Que je suis heureuse!

Et longuement elles se tiennent embrassées; puis, la main dans la main, elles s'assoient côte à côte sur un des petits lits, et Rose pense tout haut :

— C'est donc cela, l'Amour, avec un grand *A*? Préférer à tout un être inconnu la veille?

L'idée qu'on peut être ému à ce point par un sentiment tant décrié par sa génération, se passionner pour un homme et en arriver à oublier tout pour lui, lui paraît extraordinaire.

— Au fond, c'est un peu ridicule, mais ça me fait l'effet d'une maladie! Tiens, comme si tu avais la fièvre, une fièvre éruptive et fugace! ajoute-t-elle, cherchant à plaisanter.

Mais Claire, encore trop émue, ne rit pas et se presse tendrement contre elle. Rose lui rend sa caresse et reprend :

— Moi, je ne pourrais jamais vibrer comme ça, oublier, pour un autre, cette Rose Gallois qui m'intéresse si prodigieusement!

— Tais-toi : tu es bonne, bien meilleure que tu ne veux le paraître.

— Après tout, c'est possible! Celle qui est bonne sans s'en douter. Mais, dis-moi, Clairette — si tu savais comme ça m'intéresse! — consentirais-tu à épouser Axel s'il était pauvre et obscur? Consentirais-tu, même dans ce cas-là, à t'exiler, à me quitter?

Claire hésite; elle cherche les mots qui ne bles-

seront pas sa chérie. Mais il faut être sincère, coûte que coûte :

— La fortune, le confort, tu sais, je n'y suis pas habituée. Et puis j'ai envie de si peu de choses! Seulement, s'exiler, quitter nos parents, toi surtout, cela me coûterait beaucoup!

— Pourtant, tu t'y résignerais?

— A condition que nous ne nous quittions pas fâchées, oui..., avoue la petite fiancée, avec un faible sourire. Et puis nous nous reverrions...

— Et si nous ne devions pas nous revoir? interroge Rose, presque malgré elle, mais poussée par une curiosité plus forte que sa pitié.

Et Claire, honteuse de sa propre faiblesse, baisse la tête.

— Oui, même dans ce cas-là, dit-elle très bas.

Alors Rose, confondue, regarde cette petite sœur avec une attention où se mêlent la surprise et l'admiration.

Cette faible Claire, jugée jusqu'alors insignifiante, lui en impose tout à coup. S'il s'agissait d'une autre, bien sûr elle l'envierait...

. . . . . .

Silencieuses, presque recueillies, les deux jeunes filles se déshabillent; mais, avant de se mettre au lit, elles rapprochent leurs couchettes, pour pouvoir se tenir par la main en s'endormant.

XVI

A quelques soirs de là, Axel et les jeunes Gallois décidèrent une promenade nocturne en mer, et Frida, qu'un hasard avait mise au courant de l'es-

capade projetée, et toujours prompte à s'alarmer, sortit avec eux, dans l'espoir de les faire renoncer à ce projet qu'elle jugeait imprudent.

— Puisque ni nos parents ni Claire ne sont au courant, remarquait Pierre, personne ne s'inquiétera.

— Ce n'est pas suffisant. Leur inquiétude ne change rien au risque couru, objectait-elle.

— Et ta présence changera-t-elle quelque chose à ce risque?

— Non, sans doute. Pourtant, peut-être parviendrai-je à vous empêcher de vous exposer inutilement à un danger. Et, tenez, voilà Luc Audouin qui sera sûrement de mon avis.

Mais Luc, consulté, fut précisément d'un avis contraire. Il approuva le projet des jeunes gens, qui, assurait-il, n'offrait aucun danger, et taquina gaiement Frida sur sa pusillanimité.

— Si cela peut vous rassurer, je les accompagne, dit-il. Et vous-même, pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous? Par ce temps si calme et cette nuit si claire, la promenade sera délicieuse.

Frida se laissa convaincre sans plus de résistance, car elle avait une confiance illimitée dans la prudence de Luc. Et lorsqu'elle fut installée à bord, aussi confortablement que possible, elle ne regretta pas sa décision.

. . . . . .

Axel et Pierre s'empressent à la manœuvre avec ardeur, et Guy les aide à la façon de la mouche du coche. Persuadé de son importance, il arpente le pont, avec l'âme d'un Vasco de Gama, et s'abandonne à des réflexions enthousiastes :

— Croyez-vous que c'est chic! Hein! Et quel temps! Il fait aussi chaud qu'au mois d'août! Et dire que, cet hiver, on supportera un chandail et un cache-nez, c'est à n'y pas croire!

— Nos impressions sont fugitives, heureusement, répond Luc, sans cela on n'oublierait jamais les mauvais souvenirs.

Etonnée de ces propos pessimistes, Frida observe avec attention son compagnon. Elle s'aperçoit que sa bonne humeur s'est vite modifiée et a fait place, non à l'engourdissement heureux que provoque le mouvement de la barque sur les flots, mais à une morne mélancolie.

Qui sait si cette promenade ne rappelle pas au jeune homme quelque épisode de son bonheur perdu? La comparaison avec un état précédent — si différent — n'accroît-elle pas ses regrets de la situation présente?

Frida se perd en conjectures. Mais soupçonner un chagrin ne suggère pas nécessairement le moyen de l'atténuer, surtout lorsque celui-ci est trop secret pour qu'il puisse être évoqué.

Alors, suivant une inspiration de son intuitive bonté, Frida cherche comment elle pourrait détourner l'attention du jeune homme d'un sujet pénible.

Le mieux serait de lui témoigner sa sympathie en lui montrant l'intérêt qu'elle lui porte. Mais que dire? Peut-être lui parler de sa famille? Ce sujet-là non plus n'est guère facile à aborder! Les dames Audouin, polies, mais distantes, ont témoigné visiblement du désir de ne pas entrer en relations avec les Gallois. Et, après la présentation inévitable, la mère de Luc a manifesté correctement, mais sèchement, ses regrets de ne pas faire de visites à cause de sa santé.

On se l'est tenu pour dit, et, de ce fait, on a évité toute allusion indiscrète.

Cependant la perspective d'un départ prochain justifie la question que Frida se décide à poser :

— Malgré ses appréhensions, votre sœur s'est-elle bien trouvée de son séjour ici?

— Ma sœur marque de plus en plus la volonté

irrévocable de s'isoler de tous. Son état est pénible, j'en conviens, mais elle s'enferme dans un cercle vicieux. Il y a de quoi s'affecter. J'ai vainement tenté de la distraire et n'ose l'interroger. Elle repart aussi triste qu'elle est venue.

— C'est l'inévitable conséquence de son infirmité. Pourtant, j'ai connu des personnes dans son cas qui n'avaient pas renoncé aux relations mondaines.

— Elle était prédisposée, évidemment, à souhaiter la solitude, ayant contracté l'habitude de vivre seule avec ma mère. Depuis son veuvage, celle-ci s'est volontairement retirée du monde. Il en résulte une mentalité, des convictions qui la rendent différente des gens de son époque. Je ne suis pas moderne, tant s'en faut, pourtant j'estime qu'elle exagère les calamités actuelles et qu'elle a, sur les individus et sur les faits, des opinions fausses ou erronées. Cette réunion qui aurait pu nous rapprocher n'a fait qu'accentuer l'écart de nos idées. Notre affection reste profonde, notre intimité n'existe pas, et je vous assure que cela n'est pas gai!

Surprise de ces propos, Frida comprend que Luc traverse une de ces crises morales où l'on éprouve l'impérieux besoin de se confier, et, pour le mettre à même de satisfaire ce désir d'expansion, elle remarque simplement :

— En effet, rien n'est plus pénible que de voir ceux qu'on aime malheureux.

— Qu'est-ce qui n'est pas pénible ou triste, pour ceux qui savent que leur destinée n'est pas conforme à celle de la majorité des hommes? répond-il avec amertume. On a beau refuser de croire au facteur chance, bonne ou mauvaise, il y a des gens voués à d'infaillibles déceptions, quoi qu'ils entreprennent.

— Pas continuellement, dit-elle, encourageante. Et puis il faut tâcher de garder l'espoir en des temps meilleurs et de prendre sur soi.

— Facile à dire!

— Oh! je sais bien que cela n'est pas commode, mais on y parvient tout de même.

— Vous parlez comme ayant vous-même l'expérience de cet effort, Frida. Vous en êtes donc là, et je ne me trompais pas en remarquant que vous étiez moins gaie depuis quelque temps?

Surprise et gênée, comme toutes les fois qu'on essaie d'entrer dans son intimité, Frida se dérobe aussitôt.

— Oh! moi, dit-elle d'un petit ton détaché, vous savez bien que je vis toujours dans la lune. Alors, quand je reviens sur terre, je trouve les gens et les choses si différents de ce que j'avais imaginé que je garde une sorte de regret dont je ne puis me débarrasser. C'est ce qui peut faire croire que j'ai du chagrin. Mais quelle peine résisterait à tant de calme et de beauté?

Son geste circulaire désigne devant eux l'immensité sombre des eaux et, là-bas, la terre baignée de lumière, et ses regards se fixent, admiratifs, sur la voûte étoilée, au-dessus d'eux.

La lune s'est levée, et ses rayons qui ne laissent rien dans l'ombre découpent sur la côte la ligne claire des falaises, les silhouettes noires des arbres tordus par le vent et les façades blafardes des maisons, entre les masses sombres de verdure.

L'immobilité du paysage lui donne l'aspect féerique d'un rêve, et l'on guette le moment où il va enfin s'animer d'une vie mystérieuse et fugitive.

Par contraste, les flots mouvants, après avoir parcouru de lointains espaces, viennent mourir sur la grève où ils dessinent d'une frange argentée la limite de leur course éternelle.

Et cette vision d'infini, de toute son immensité et sa permanence, pèse sur eux et les dépasse.

Alors s'éveillent en eux des sensations souvent pressenties, mais confuses, et qui tout à coup se

précisent : la conscience de cette antiquité prodigieuse qui accentue la fragilité de leur existence éphémère.

Car ce miracle de beauté enchanta bien avant eux des regards sans nombre et demeurera bien après qu'aucun songe ne les visitera plus...

La barque avance lentement, portée par le courant de la marée, mais nul ne souhaite hâter le retour, et chacun désire prolonger cette heure unique.

Les garçons eux-mêmes sont muets maintenant, et Luc regarde Frida...

Dans cette lumière vaporeuse, la beauté de la jeune fille semble moins paisible que de coutume. La blancheur de son teint, la couleur de ses cheveux, où les rayons lunaires jettent des reflets de métal, ont un éclat étrange et mystérieux.

Le fin visage levé vers les étoiles entrevoit sans doute quelque chose d'imaginaire et de délicieux, et Luc cherche à deviner les pensées secrètes de cette Frida douce et rêveuse, et la cause de sa mélancolie.

Il pressent que cette créature de bonté et de grâce possède d'instinct les qualités des poètes, et que, dans cette âme simple et naïve, les images fertiles en enchantement éveillent le culte de la beauté.

Mais comment deviner l'énigme d'un cœur féminin?

Dans son désir de trouver entre elle et lui quelque secrète entente, Luc se persuade cependant que l'appel nocturne éveille en eux une peine commune, et une amère curiosité le porte à interroger.

Pourtant,... il se tait...

Et il prend seulement l'inébranlable résolution de vouer à Frida une amitié compréhensive et fraternelle. Amitié qui le dispense de subir les émotions passionnées dont, depuis sa douloureuse expérience, il garde une crainte maladive, mais qui lui permet

d'espérer des joies très douces et des calmes tendresses, seules capables désormais de combler ses vœux intimes...

⁂

Le pinceau d'un phare jette sur la barque un trait rapide et fulgurant, et Guy, rompant le silence, se met à nommer les feux de la côte.

— Celui de La Coubre paraît une fois toutes les douze secondes; celui de Chassiron...

— Pas du tout : c'est le contraire, affirme son frère.

Et le bruit de leur discussion domine le clapotis des vagues et rompt le charme de l'heure...

XVII

Avec les premiers froids, Luc Audouin reprit sa vie laborieuse et méthodique. Ses cours donnés au lycée, ses repas pris au restaurant, il terminait sa journée par une soirée solitaire.

Mais, pour la première fois, ses travaux ne lui apportaient pas la même satisfaction et la diversion ordinaire à ses soucis, et, surpris de cette disposition nouvelle, il s'irritait de ne pouvoir secouer cette sorte de lassitude ennuyée.

— Est-ce que j'aurais, comme mes élèves, le cafard de la rentrée? se demande-t-il.

Et il interroge du regard, sur les murailles de son appartement meublé, les lithographies datant de l'époque romantique, et, sur la cheminée, la Bohémienne de plâtre, achetée par la propriétaire à quelque Italien de passage.

Puis il jette un coup d'œil sur l'ameublement faux Henri II, et, à la pensée qu'il lui faut vivre au milieu de ces choses banales et laides, son découragement ne fait que s'accentuer.

Machinalement, il cherche quelque objet familier, et ses yeux rencontrent un portrait de femme qu'il s'obstine à emporter partout avec lui...

D'un geste dépité, il jette sa plume, se lève et, après avoir allumé une cigarette, se met à arpenter la pièce d'un pas fébrile.

La rêverie ne lui vaut rien, c'est chose entendue; mais pourquoi a-t-il tant de peine à s'y soustraire?

Ce malaise moral, inconnu jusqu'ici, doit être passager; il suffit, pour le supprimer, d'en rechercher les causes.

Et il se met à ressasser une fois de plus tous les inconvénients inhérents à sa vie de célibataire.

Il s'en prend à la femme de ménage qui, avec sa rage de nettoyage, dérange ses papiers; au restaurateur qui empoisonne ses clients; à l'épicier qui vend de mauvais café (jamais assez fort et toujours froid).

Et quant à ses élèves... !

— Tous, invariablement, nés sous le signe du cancre ! s'écrie-t-il, exaspéré.

Le son de sa voix le surprend :

— Ça, c'est le comble ! Si je me mets à parler tout seul, je vais devenir comme le père Gobinot !

Une silhouette s'impose à sa mémoire : celle d'un vieux pion dont les ridicules ont égayé sa jeunesse. Il revoit les souliers à lacets rafistolés, la jaquette étriquée, avec un col gras semé de pellicules, le pantalon aux tons verdâtres...

— Dans dix ans, je serai comme lui, si je ne réagis pas !

Et, pour éloigner cette idée de déchéance, il prend une résolution immédiate :

— Je vais aller passer la soirée chez les Gallois.

Là il est sûr d'être bien accueilli par son collègue, dont il a conquis l'estime et l'amitié, par Mme Gallois qui ne le juge pas compromettant (le pauvre garçon, dans sa situation, n'est-ce pas?) et qui apprécie la patience inaltérable qu'il apporte à l'écouter.

La cérémonie des doubles mariages alimente à présent sa conversation, et Luc supporte sans broncher le récit des splendeurs déployées à l'église (mariage de première classe : fleurs, lumières, musique), la description minutieuse des toilettes des deux mariées, qu'elle s'obstine à comparer à des colombes, voire le menu détaillé du repas de noces (servi dans le meilleur hôtel de la localité).

Quant à Rose, elle est parfois si amusante, malgré son esprit de critique; et pour ce qui est de Frida... Eh bien! il est le meilleur ami de Frida, c'est une chose entendue, n'est-ce pas? Et croyez bien que ce mot « ami », tant galvaudé par le temps qui court, conserve, en cette circonstance, toute sa signification primitive!

Synonyme de fidélité, loyauté, dévouement, il est de ceux qui inspirent les sacrifices héroïques, les renoncements sublimes et inconnus.

Luc s'exalte à cette pensée.

Il regrette de vivre dans des temps modernes où l'aventure est morte, déplore de ne pouvoir endurer mille tortures pour cette amie si chère. Il est prêt à braver les fauves et les balles pour sauver sa vie et son honneur, à la disputer à de barbares ravisseurs, à l'arracher de leurs bras au péril de ses jours!

Et il n'a trouvé jusqu'ici que deux misérables moyens de prouver cette amitié si rare : mettre sa voiture à la disposition de la famille Gallois en général, et ses livres à celle de ces demoiselles en particulier!

Et, justement, il a été désagréablement surpris en apprenant que Frida a prêté un de ses volumes pré-

férés, une édition de Molière très rare, au nouveau pensionnaire, Karl Leissmann.

Pas sympathique du tout, ce grand garçon au teint éclatant, aux membres d'athlète, aux yeux pleins de rêve, venu à son tour du pays du Nord...

Les deux expériences précédentes ont donné de trop heureux résultats pour que les Gallois n'en tentent pas une troisième.

Et puis la maison paraissait vide, après le départ de Pierre pour Bordeaux et celui des jeunes mariées pour les contrées plus lointaines.

Evidemment, Rose et Guy se chargeaient de mettre de la vie partout, mais Rose errait parfois comme une âme en peine, privée de sa jumelle, et Guy était souvent retenu au dehors par ses études et ses camarades.

Aussi M. Gallois n'avait-il pas hésité à accepter ce nouveau pensionnaire recommandé par la famille de son gendre Axel.

Karl Leissmann, d'origine allemande, mais dont les parents sont depuis peu fixés en Suède, a beaucoup circulé. Après avoir terminé ses études à Berlin, il a passé plusieurs années en Angleterre et arrive de Paris.

« Un garçon étrange, énigmatique, se dit Luc, en se dirigeant vers l'antichambre. Peut-être suis-je malveillant, mais je serais tenté de dire de lui : « Trop poli pour être honnête... »

Comme il émet intérieurement cette opinion et qu'il étend la main pour prendre son pardessus au portemanteau, un coup de sonnette annonce un visiteur.

Il ouvre la porte et se trouve en face de son collègue Gallois.

Celui-ci a positivement rajeuni. Son allure a je ne sais quoi de plus vif, de plus dégagé. Ce n'est plus l'humble fonctionnaire accablé de charges de

famille, mais le monsieur bien posé, heureux beau-père de deux millionnaires.

— Ah! mon cher, déclare-t-il, tandis que Luc l'introduit dans le bureau, je suis content de vous trouver. J'avais peur que vous ne soyiez sorti!

— Je ne sors jamais le soir, que pour aller chez vous.

— Alors ce n'est pas souvent, car on ne vous voit guère ces temps-ci, soit dit sans reproche. Mais je ne vous dérange pas?

— Au contraire, répond Luc, selon l'invariable formule de politesse qui, bien souvent, déguise la vérité.

— C'est que je suis délégué ce soir pour vous faire une proposition intéressée. Vous n'ignorez pas que notre Société d'Archéologie organise chaque hiver une série de conférences, et je suis chargé par les membres du bureau, de vous pressentir pour nous accorder la première causerie de l'année.

— Vous savez que je ne suis pas conférencier! proteste vivement Luc Audouin.

— Qu'importe! Un érudit comme vous a toujours quelque chose dans son sac. Et votre réputation de savant n'est plus à faire.

— Autre chose est d'élaborer un travail dans la solitude, ou de retenir pendant plus d'une heure l'attention d'un public inconnu.

— Les sympathies vous sont acquises d'avance, et pour ce qui est de vos talents oratoires, ne soyez donc pas si modeste. Quand on fait des cours aussi brillants que les vôtres, c'est qu'on a le don.

— Quand il s'agit de mes élèves, je ne puis être en proie à un accès de ridicule timidité. Mais je sens qu'en public je perdrai la plupart de mes moyens et serai inférieur à moi-même. Et je ne veux pas vous exposer à une inévitable déception.

— Laissez-moi donc! Quand vous serez empoigné

par votre sujet, vous ne tiendrez plus compte de la composition de l'auditoire.

— Et quel sujet m'empoignera suffisamment pour me rendre éloquent et pour intéresser vos concitoyens?

— Les recherches que vous faites actuellement vous permettent de préparer sans aucune peine quelque chose qui plaira sûrement. Dans les chroniques de la province que vous étudiez, vous trouverez, n'en doutez pas, des documents inconnus qui vous apporteront les éléments d'une causerie à la portée de tous.

— Dans ces conditions, il me semble difficile de vous refuser, dit Luc, qui meurt d'envie de se dérober.

— Et vous aurez un succès, je vous le prédis.

D'un geste, le jeune homme témoigne de ses doutes et peut-être de son indifférence... Mais il ne proteste pas davantage.

Resté seul, il donne enfin libre cours à son mécontentement.

— Ça, par exemple, c'est une tuile! Moi qui étais si tranquille!

L'inconscience de ce propos, en totale contradiction avec ses réflexions précédentes, ne suffit pas à calmer son irritation, et il se met à errer par la pièce, cherchant sur quoi ou sur qui passer sa mauvaise humeur.

Alors son regard rencontre la photographie que l'on sait, et il la contemple un instant d'un air sombre.

Puis, délibérément, il la décroche et la place dans un tiroir qu'il ferme soigneusement.

Et, comme si ce geste inutile l'avait libéré de quelque secrète obsession, il reprend enfin son travail interrompu.

XVIII

Une animation extraordinaire règne, ce lundi soir, dans les rues de Bellerive, ordinairement désertes et silencieuses après huit heures.

Et celui qui serait tenté de s'étonner de cette agitation inusitée se demanderait certainement où vont tous ces gens qui suivent en bon ordre le parcours de la rue Emile-Zola et de la rue Jean-Jaurès.

On sait qu'il existe dans toute localité qui se respecte deux artères de circulation portant les noms de ces célébrités nationales.

A voir les groupes se rejoindre, les amis s'aborder avec des manifestations joyeuses qui font supposer une longue séparation, alors qu'ils se sont croisés une heure auparavant dans cette rue ou une similaire, puis faire route ensemble, on peut se livrer à toutes les suppositions.

S'agit-il d'assister à quelque fête nocturne, à une assemblée clandestine, ou, reculant d'un siècle en arrière, à l'une de ces réunions auxquelles nos ancêtres se rendaient munis de leurs lanternes, de leurs sabots, de leurs bâtons?

Non point, car une municipalité magnanime, prodiguant les bienfaits de l'électricité, dissipe toute illusion, et, le progrès du siècle, on le reconnaît également en constatant que les sabots sont avantageusement échangés contre des caoutchoucs. Quant au bâton, les gens de notre époque lui réservent tous les dédains, depuis que les brownings sont répandus, comme chacun sait, pour le bien de tous. (Voir les faits divers qui en témoignent chaque jour.)

Mais depuis longtemps vous avez deviné. De tous les points de la ville les habitants se dirigent vers la salle où la Société d'Archéologie a décidé de donner des conférences.

Et ne vous étonnez pas de l'affluence! Les distractions sont rares, ici. Chaque hiver, un ou deux concerts, le passage de quelques tournées, qui permet aux indigènes de s'initier aux beautés du théâtre moderne, et... le cinéma.

Mais tout le monde n'apprécie pas la musique, le théâtre n'est pas à la portée de toutes les bourses, et il y a encore des gens qui réprouvent ou qui dédaignent le cinéma.

Les conférences réunissent donc l'énorme avantage de ne pas coûter cher et d'offrir aux personnes timorées un spectacle moral et instructif. Quant à ceux qui sont d'avance convaincus de ne trouver qu'un médiocre intérêt à suivre le conférencier, il leur reste la ressource de somnoler, bercés par le son de sa voix.

Et, comme, pour dormir ailleurs que dans son lit, un bon éclairage est indispensable, ainsi qu'une chaleur agréable, obtenue sans l'effort d'entretenir un poêle, certains, sujets aux insomnies, ont naturellement recours à ce moyen ingénieux et original.

Donc Luc inaugure la série des conférences d'hiver, et la composition de la salle (les autorités au complet et les personnalités marquantes également au complet) ainsi que le nombre considérable d'auditeurs témoignent qu'il a « une bonne presse ».

Le titre de la conférence : *Brouage,* excite la curiosité et flatte le patriotisme régional, et la personnalité du conférencier, qu'on vante comme un sujet remarquable, achève d'attirer le public.

Non loin de l'austère M^me^ Georges trône son éternelle rivale, M^me^ Duval; puis viennent les Gallois au grand complet, comme de juste, étant donné leur intimité avec Luc.

Le professeur, tranquille et heureux, jouit à l'avance du succès de son jeune collègue. Mme Gallois, coiffée du chapeau de velours acquis pour le double mariage, dont, en prévision de cérémonies futures, elle a remplacé la coûteuse aigrette par un cabochon de strass, et parée d'un manteau de velours noir, offre l'aspect d'élégante dignité convenant à la mère de deux jeunes femmes pourvues de perles et d'autos de bonnes marques. Frida et Rose sont délicieuses dans des costumes de même teinte verte, seule nuance qui convienne également à leurs beautés si différentes.

Assis entre les deux sœurs, Karl Leissmann s'évertue à prodiguer équitablement ses compliments et ses sourires.

Malheureusement, les compliments de Karl ressemblent à la cuisine de son pays.

On pourrait appliquer au jeune Allemand la fameuse citation de Taine : « Vague, sentimental et terre à terre dans la vulgarité,... marchand de saucisses idéaliste. »

Et Frida apprécie médiocrement de s'entendre comparer à un « vert sapin couvert de neige »; Rose rit au nez de son interlocuteur quand elle s'entend traiter de « pêche veloutée dans un nid de mousse ».

A côté d'eux, Guy, mal résigné à subir la corvée, multiplie les signes de ralliement à ses camarades du fond de la salle.

Car, à partir du troisième rang, se presse la foule anonyme des petites gens épiant avec hostilité ou envie les manières des notables; de jeunes employées désireuses de copier le chapeau de la fille du maire ou l'ensemble de la sous-préfète !

Puis les lycéens, venus pour faire une ovation à leur professeur, même en cas d'échec (à plus forte raison), et les lycéennes, venues pour retrouver les lycéens.

Présenté par le général Duval, que son grade et sa prestance, plutôt que ses connaissances approfondies en archéologie, désignent comme président, Luc donne le change à tout le monde sur ses impressions.

Alors qu'il se maudit intérieurement pour avoir accepté cette corvée et qu'il formule le souhait impossible de disparaître à tous les yeux ou de voir quelque catastrophe — une simple panne d'électricité, au besoin, — s'opposer à l'exécution du programme, on admire son aisance et sa simplicité.

Luc fixe ce public aux visages inconnus et s'inquiète, cherchant évidemment un regard ami. Et, dès qu'il rencontre les yeux de Frida, encourageants et affectueux, il éprouve un indicible soulagement.

Il se dit qu'il n'est pas seul exposé à une foule hostile et méfiante, et que quelqu'un souhaite son succès.

Il adresse donc un imperceptible sourire à la jeune fille, et comme elle intercepte ce message et sourit aussi, elle confie à ses voisins :

— Je suis sûre qu'il s'en tirera bien. Mais j'ai tout de même le trac.

— Par exemple, tu es bien bonne! dit Rose. Qu'est-ce que cela te fait?

— Mais c'est bien naturel. N'est-il pas notre ami?

— Pas le mien. Et, s'il fait un four, tant pis pour lui. D'ailleurs, s'il réussit, le succès le grisera, et il sera plus poseur que jamais.

— Je ne l'ai jamais trouvé poseur!

— Parce qu'il t'admire! Dommage, ma chérie, que ce ne soit pas un cœur à prendre! C'est un type comme ça qu'il te fallait.

Un coup d'œil sévère de M. Gallois empêche la riposte prête à jaillir, et aussitôt s'élève la voix du conférencier, une voix chaude et agréable.

En homme avisé, Luc débute par un éloge discret,

mais flatteur, de Bellerive, et remercie chaleureusement de l'honneur qu'on lui fait; puis il vante les rares qualités d'attention et de compréhension d'un public choisi, et les auditeurs, dont l'amour-propre est si souvent froissé par des propos contraires, échangent des sourires qui le réconfortent déjà.

Alors il indique rapidement l'intérêt qu'offrent à l'historien ces provinces d'Aunis et de Saintonge, témoins de tant de luttes et de bouleversements; il rappelle la vaillance des ancêtres repoussant l'Anglais envahisseur et rivalisant de courage et d'audace durant les guerres qui ensanglantèrent cette terre à peine gagnée sur les flots et si merveilleusement féconde!

Puis il insiste sur la poésie profonde de cette campagne paisible, de ces rivages dentelés; poésie si souvent méconnue parce qu'elle est faite de silence et de rêve et qu'elle échappe à qui ne sait observer, mais qui attache de plus en plus, à mesure qu'on la découvre.

Alors il entre dans son sujet et décrit sa première visite à l'ancienne place forte que domine l'antique tour de Broue, et l'impression par lui ressentie à la vue de ces ruines, symboles de la fragilité des travaux des hommes qui, dans leur impossible souhait d'éternité, ne savent créer que des œuvres périssables.

Il avait fallu que son imagination vienne en aide à ses sens pour peupler ces rues désertes, y évoquer l'image de quelque carrosse emporté par des chevaux fougueux et bousculant la foule des soldats; dresser, sur ces remparts ombragés d'ormeaux séculaires et à demi ensevelis par la verdure, la silhouette des officiers en costume du temps.

Et il raconte comment, parmi les maisons basses, il a erré à la recherche de celle où fut enfermée Marie de Mancini.

Jusqu'alors Frida a écouté avec attention. Malgré

sa culture relativement restreinte, elle s'est toujours tellement intéressée à la chronique du pays qu'elle étonne parfois son père par ses connaissances.

Mais la légende l'attire plus que l'histoire, et, plus encore que la légende, cet épisode romantique d'un amour sacrifié au devoir lui inspire un intérêt passionné.

Si Brouage la captive, c'est parce que, là, Marie de Mancini a vécu, aimé, souffert ! Et, aussitôt que Luc évoque l'image de ce port autrefois prospère, aujourd'hui abandonné des hommes et des eaux, son imagination vibrante retrace les événements les plus dramatiques de l'idylle royale dont la vieille cité fut le témoin.

Et quand il aborde enfin cette histoire, merveilleuse parce qu'elle est une histoire d'amour, Frida découvre la véritable personnalité du jeune homme. Sous des dehors austères, un aspect de froideur et de gravité, Luc conserve une âme sensible, éprise d'idéal et de sentimentalité, un cœur auquel les élans de la passion ne sont point étrangers.

Avec lui, elle absout cette Marie excessive, fantasque, mais sincère ; elle s'attendrit sur sa douleur trop bruyante, mais réelle.

Comment n'eût-elle pas été inconsolable de n'avoir pu conserver l'amour de ce grand roi qu'elle avait su émouvoir ?

Et, suivant l'amoureuse prisonnière dans ses promenades solitaires sur les remparts, comment ne pas rechercher ce que furent ses aspirations, ses vœux, ses regrets ?

N'essayait-elle pas, en contemplant ces flots tumultueux ou paisibles, d'y découvrir quelque raison d'espoir, une comparaison rassurante avec sa propre destinée ?

Après les jours de crainte, d'angoisse, ne réaliserait-elle pas enfin ses vœux les plus chers, ne se retrouverait-elle pas apaisée et heureuse ?

Et, si invraisemblable que cela paraisse, Frida se prit à envier cette femme qui avait aimé et avait été payée de retour. Si chère qu'eût été la rançon de ces joies uniques, mieux valait connaître un tel privilège qu'ignorer à jamais les émotions, même fugitives, d'un amour partagé...

Les applaudissements chaleureux prouvent à Frida qu'elle n'a pas écouté la fin de la conférence. Mais peu lui importe le destin tragique du port obstrué par la flotte rochelaise. L'intérêt qui s'attache au sort d'une ville ne peut le disputer à celui que nous fait éprouver une destinée humaine sur laquelle semble peser la fatalité.

Pourtant le succès de son ami lui procure une vive satisfaction, et elle s'empresse de suivre ses parents pour le féliciter.

Tandis qu'on entoure le conférencier, Karl bloque Rose entre deux portes.

— Rose, vous êtes adorable, ce soir.

— Alors, vous m'adorez? Ce soir seulement?

— Vous savez bien que je fais toujours.

Un petit rire bref, et Rose s'échappe, rétive. Karl prend son parti de cette rebuffade avec une résignation facile.

Mais, comme M. et M^me^ Gallois prolongent leurs félicitations et que Rose est occupée à se quereller avec Guy, il attire Frida à l'écart :

— Frida, vos yeux,... ils parlent.

— Vraiment? répond-elle, distraite. Et que disent-ils?

— Des choses que j'aime,... des choses...

Et il s'empare de la main de la jeune fille, mais elle la retire avec vivacité.

— Laissez-moi, dit-elle, mécontente.

Luc s'est détourné. A-t-il vu le geste du jeune homme? Frida donnerait beaucoup pour le savoir.

XIX

Karl Leissmann possède l'incomparable privilège de s'adapter à toutes les circonstances comme à tous les caractères.

Grâce à ses qualités : subtile diplomatie, politesse exquise, souplesse d'humeur, il contente presque toujours son interlocuteur et encore mieux son interlocutrice.

Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que ce jeune Allemand se considère comme un irrésistible séducteur. Ses succès précédents, en Angleterre comme en Allemagne, excusent cette prétention et expliquent sa fatuité.

Comme, à cette opinion avantageuse sur lui-même, il joint la conviction que les Françaises sont toujours disposées à écouter de tendres propos, il a, dès son arrivée à Bellerive, commencé l'attaque.

Mais, comme son caractère n'a rien de belliqueux et s'en tient à une tactique prudente de taupe ou de termite, et comme il a tout le temps de mener à bien la conquête de deux jeunes filles, il entreprend d'abord celle de leur mère.

La facilité avec laquelle il a réussi celle-ci l'a singulièrement encouragé. Par exemple, il ne regarde pas à sa peine !

Que d'attentions, de petits soins !

Dès que la mère de famille s'assoit, il se précipite, apporte un coussin ; quand elle veut dévider un écheveau de laine, il offre son aide avec une patience souriante, sans s'offusquer des plaisanteries de Rose qui le compare successivement à un page

ou à un bouffon et lui propose une marotte ou une viole.

Il écoute non seulement les récits des récents mariages, mais toutes les histoires de famille, et a si vite retenu ces détails qu'il se souvient qu'en 1925 Guy et Pierre ont eu la rougeole, et qu'en 1922 tous les petits Gallois se sont offert une coqueluche « carabinée ».

(Ce mot l'a tellement enchanté qu'il le répète à tout propos).

Il affecte de ne jamais rechercher de tête-à-tête avec l'une ou l'autre des jeunes filles, ou, dans ce cas, parle à haute voix, en ayant l'air de demander un conseil « pour le langage » et de s'adresser indistinctement à toutes les personnes présentes.

Avec Frida, il adopte la manière sentimentale : airs langoureux et pâmés, poésie, musique; tandis qu'il plaisante Rose sur sa trop grande jeunesse et assure qu'à l'étranger les petites filles de son âge ne vont pas dans le monde et n'ont pas le droit de donner leur avis...

Ainsi, adroitement, parvient-il à persuader à chacune des deux sœurs qu'elle seule est préférée.

Rose, singulièrement flattée dans son amour-propre, est toute disposée à croire qu'elle a fait une conquête, et Frida ne doute pas davantage de la franchise de Karl.

Pauvre Frida! Certes, elle est touchée des sentiments que le jeune homme semble éprouver pour elle, et sincèrement elle se désole de n'y pas répondre.

Jamais contente, dira-t-on? Après avoir désiré être aimée, d'un désir pur, mais ardent, au moment où elle obtient ce qu'elle a souhaité, elle ne ressent qu'un immense regret!

Et quand Karl, profitant d'un instant de solitude, a tenté une déclaration plus hardie, elle s'est enfuie sans vouloir l'entendre.

Trop fine et trop artiste, elle est blessée par les fautes de goût de l'étranger. Comme une petite fille à laquelle on aurait promis une poupée magnifique et à laquelle on remettrait un jouet informe et grossier. La réalité ne répond pas à la fiction dont elle s'est bercée.

Et elle comprend à présent que Rose a raison quand elle prétend qu'avec ses airs de simplicité, Frida est la plus exigeante de toutes.

— Par le temps qui court, on obtient plus facilement le don d'une belle voiture que celui d'un grand cœur, assure cette jeune personne moderne.

Frida, convaincue d'avoir rêvé l'impossible, tente sérieusement et consciencieusement de reprendre terre.

Mais l'amour ne se commande pas, et les assiduités de Karl ne parviennent pas à l'émouvoir.

Seule, la musique leur procure une satisfaction commune...

— Jouez, Frida, je vous prie, demande Karl.

Frida, docile, se met au piano. Après un prélude qui semble une aspiration ardente vers un idéal inconnu, son être s'éveille à ce monde merveilleux qui lui est familier. Et dans le salon se répand un chant pur et harmonieux.

Karl, empressé, tourne les pages, tandis que M^me^ Gallois s'endort sur son tricot et que le professeur, délaissant son journal, bat la mesure à contretemps.

— Ce Schumann, quel talent! remarque-t-il, quand le son de la note finale s'éteint.

— Pardon, papa : c'est du Schubert.

— Qu'importe; c'est mélodieux, agréable, et non une suite de sons incohérents, comme la musique moderne.

Au moment où Karl s'apprête, avec toute l'amabilité et la douceur dont il est capable, à défendre ces pauvres modernes, le timbre de l'entrée retentit.

— Ce ne peut être que Luc, déclare Rose d'un ton boudeur. Ça va être drôle! Depuis sa conférence, il a une mine lugubre.

— Tu vois bien que le succès ne l'a pas grisé.

— En tout cas, il ne l'a pas rendu amusant!

Certes, le succès ne l'a pas grisé, le malheureux!

Depuis le soir où il a ébloui les Bellerivois, il a passé par les phases successives aboutissant à la plus amère désillusion.

Il croit avoir découvert la stupidité, la vanité, la perfidie humaine et surtout féminine!

Recourant indistinctement à l'histoire et à la fiction, il a groupé dans une galerie d'innombrables exemples justifiant cette opinion pessimiste.

Vous comprenez que, depuis Dalila jusqu'à la « vamp » de l'écran, il n'a que l'embarras du choix pour établir les preuves de l'inconstance et de la fragilité, voire de la traîtrise de la femme.

Et tout cela pourquoi?

Parce qu'il a surpris, un soir, une pression de main suspecte!

Et tandis que Karl cherche dans le casier à musique le morceau préféré de Frida, Luc regarde tour à tour M. et M^me^ Gallois, paisibles et confiants.

« Les parents ne voient donc rien? Si c'était ma fille, je ne me laisserais pas aveugler! Je ne me fierais pas aux apparences! Cette douceur angélique, ce visage digne d'une vierge des primitifs peuvent cacher une duplicité, une rouerie sans nom! »

Devra-t-il éclairer son collègue? Non, certes, mais s'efforcer, pour le moment du moins, d'empêcher le jeune étranger d'accaparer Frida.

Et il cherche le moyen d'attirer l'attention de la jeune fille et d'entamer une conversation qui, de générale, pourra se faire intime.

Mais jamais son cerveau n'a si mal obéi à sa volonté.

Enfin il avise, sur le journal de M. Gallois, un

article traitant de la Société des Nations, et aborde hardiment ce sujet de tout repos (au seul point de vue où il se place, s'entend).

Le résultat immédiat n'est pas à dédaigner! Frida quitte son tabouret et se rapproche. Karl rejoint Rose sur le canapé, où elle lit une lettre de Claire.

— Vous avez reçu le courrier?

— Non : je relis la lettre de ma sœur.

— Pourquoi, puisque vous avez lu? Pour faire la graphologie?

A ce moment, Luc, épuisé par une diatribe emportée sur nos gouvernants qu'il rend responsables de la crise économique mondiale et sur lesquels il reporte les effets de sa colère personnelle, s'arrête pour souffler.

— J'y crois, moi, à la graphologie! s'écrie le professeur, profitant de ce répit.

— Alors, vous direz mon caractère?

— D'après votre écriture, oui.

— Quelle écriture?

— La vôtre; en avez-vous plusieurs?

— Oui. L'écriture pour le professeur, l'écriture pour la famille, l'écriture pour les amis.

— C'est mauvais signe, vous savez?

— Ça veut dire?

— Je ne veux pas vous froisser.

— Non. Pourquoi?

— C'est... le contraire de la franchise.

Karl éclate de rire.

— Ah! très bien! déclare-t-il. Vous croyez, Frida?

Frida le regarde, et, en interceptant ce regard, Luc se sent un petit malaise (au cœur, j'imagine, puisque cet organe ne nous révèle son existence qu'en cas d'émotions ou de maladie) et déclare avec une incroyable perversité qu'il n'est venu que pour un instant et qu'il lui faut s'en aller au plus vite pour corriger des devoirs.

— Je vais avec vous, dit Karl. Vous avez promis des livres, et j'ai d'autres à rendre.

— A votre disposition, répond Luc froidement.

En fermant la porte de la rue, Karl constate :

— La lune est dehors autour de dix heures, je crois?

— Je suis mal au courant des phases de la lune, est la réponse peu encourageante du professeur.

On dirait même que la clarté blafarde ne fait qu'accroître sa mauvaise humeur.

Et, avec une inconscience parfaite, après avoir blâmé Frida, il se met à déplorer qu'elle devienne l'épouse de ce garçon hypocrite et laid (au goût de Luc, peu qualifié, il est vrai, pour juger de l'esthétique masculine).

Jamais ce lourdaud n'appréciera la jeune fille à sa juste valeur! Naturellement, Luc savait bien qu'elle se marierait; mais, si elle lui avait demandé son avis (l'invraisemblance de cette supposition ne lui apparaît pas), il lui aurait totalement déconseillé un tel choix. Il lui fallait quelqu'un de plus âgé, de plus posé, et qu'elle estimerait, mais qu'elle n'aimerait pas d'amour.

L'amour est inutile pour un heureux ménage, lui le savait, et il ne pouvait supporter la pensée que Frida ne serait pas heureuse. Alors?

— Choisissez vous-même, ordonne Luc d'un ton bref, en désignant la bibliothèque.

— Je vais rendre d'abord les livres de Molière.

— Donnez, je suis pressé.

Tandis que Karl lit tout haut le titre des volumes parmi lesquels il fait son choix, Luc, avec impatience, feuillette l'un des exemplaires rendus.

Et voici qu'entre les feuillets il trouve une photographie!

Sans doute cette photographie, prise par un amateur dénué de sens artistique, est indigne d'exciter l'attention de Luc.

Et pourtant ! Celui-ci tombe en arrêt et l'examine d'un air soupçonneux. Sur un banc rustique, adossé contre un mur recouvert de feuillage, Karl est assis auprès d'une jeune fille. Tous deux se tiennent par la main, comme deux fiancés de village, et le même sourire figé, heureux, accentue leur expression d'intimité heureuse que Luc juge suspecte.

A ce moment, Karl se détourne, et, sans paraître troublé par la découverte de son compagnon :

— C'est bien la photo avec Hedwige, hein ?

— Qui est Hedwige ? demande Luc, du ton qu'il prendrait pour interroger un élève convaincu de fraude.

Machinalement, en parlant, il retourne le portrait ; au verso, d'une écriture haute et grasse, cette phrase est tracée :

Dem hezgeliebten brautigam gervidmet (1),
HEDWIGE.

— Vous êtes fiancé ? s'écrie Luc, stupéfait.

— Oui ; vous n'êtes pas ? demande Karl, de son air le plus naturel.

— Mais pourquoi ne l'avoir pas dit ?

— Je n'ai pas besoin de dire pour garder la parole.

— Sans doute ! Cependant...

Luc hésite,... gêné ; mais Karl semble tellement inconscient qu'il se décide :

— Vous vivez dans une maison où il y a des jeunes filles. Il est indispensable de les avertir. Supposez que l'une d'elles, ignorant votre situation, s'imagine vous aimer ?

— Elle imaginera plus quand elle saura.

— Comment ! s'écrie Luc, indigné, c'est tout l'effet que cela vous produit ?

(1) A mon cher fiancé.

— Avec les Françaises, on peut s'amuser, n'est-ce pas?

— C'est un peu fort! Supposez-vous que les Françaises sont moins capables que vos compatriotes d'aimer et de souffrir? Votre dissimulation est inqualifiable, et, dès demain, vous allez avertir les Gallois de vos fiançailles.

— Aïe! fait Karl avec une grimace. Si je dis, Rose fera une scène!

— Rose? Vous flirtez avec elle aussi?

— Avec toutes les Françaises, je vous assure! prétend Karl en riant. Mais Rose est une petite fille, et Frida...

— Eh bien! Frida?

— Frida, elle est gelée comme la banquise. Je n'ai pas pu dégeler. Avez-vous fait?

— Moi?

— Je croyais que vous étiez jaloux de moi. Si vous n'êtes pas, pourquoi vous fâcher?

Alors Luc se lance dans une protestation éloquente. Seul, le désir de démasquer le mensonge, de faire jaillir la vérité, a motivé son indignation.

Il faut avouer cependant que ce noble courroux décroît peu à peu, contrairement à ce qui devrait se produire. Cette supposition inouïe qu'il pourrait être jaloux diminue sa colère au lieu de l'exciter, et c'est avec plus d'indulgence qu'il conclut :

— En admettant que vous n'ayez pas mesuré l'étendue de vos torts, maintenant que vous êtes averti, il faut révéler vos fiançailles!

— Si je ne fais pas, vous direz?

— Je n'ai aucune disposition pour le rôle de délateur. Mais réfléchissez que, pour votre fiancée elle-même, vous ne devez pas vous taire plus longtemps.

— Hedwige! Elle serait furieuse si elle savait!

Cette pauvre Hedwige! Le professeur est prêt à s'attendrir sur son sort.

Et, avec une indulgence paternelle :

— Voyons, dit-il, si vous tenez à ne pas faire vous-même un aveu qui vous coûte par trop, il y a un moyen de s'en tirer. Laissez cette photographie dans ce livre : je le prêterai à Rose.

— Même chose ! s'écrie Karl en riant. Si vous prêtez le livre, je peux boucler les valises et mettre l'oubli avec.

XX

Dans son bureau, M. Gallois discute avec sa femme sur les raisons qui ont pu motiver le brusque départ de Karl Leissmann.

— Il paraissait cependant se plaire ici, disait Mme Gallois, et je crois même qu'il avait une inclination pour Frida.

— Mais, ma chère, pourquoi tiens-tu essentiellement à ce que nos pensionnaires s'éprennent invariablement d'une de nos filles? Notre maison n'a rien d'une agence matrimoniale, je suppose ! répond le professeur, impatienté.

Au moment où Mme Gallois s'apprête à protester de la pureté de ses intentions, le bruit de portes heurtées, puis une dégringolade dans l'escalier, tarissent subitement son éloquence. Et Rose, rouge, les yeux étincelants, offrant toutes les marques d'une violente colère, entre en coup de vent dans la pièce.

— Si vous saviez !... crie-t-elle, hors d'haleine.

— Quand tu l'auras expliqué, nous le saurons, remarque son père d'un air mécontent.

— Eh bien ! Karl...

— Karl est parti. Nous ne l'ignorons pas plus que toi.

— Bien sûr! Mais saviez-vous aussi qu'il était fiancé?

— Fiancé?

— Oui! C'est trop fort! Et moi qui avais cru...!

— Quoi donc?

— Eh bien! qu'il était épris de moi!

— De toi aussi? remarque Frida, qui vient d'entrer.

— Comment? Expliquez-vous!

— Il m'avait dit qu'il m'aimait! s'écrie Rose.

— A moi aussi, ajoute Frida, nouvel écho.

— C'est inouï! Indigne! Incroyable! Inconvenant! s'écrie Mme Gallois, suffoquée.

— Mais pourquoi ne pas avoir soufflé mot de cela? interroge sévèrement le père.

— Je n'ai pas osé!

— Ni moi non plus!

Et Frida, honteuse et indignée, a peine à retenir ses larmes. Rose, elle, n'a pas la moindre envie de pleurer, et, tendant à son père la photographie révélatrice :

— Tiens, j'ai trouvé le portrait de la belle posé bien en évidence sur son bureau! Et on peut le lui renvoyer avec tous nos compliments! On ne l'envie pas, sa gretchen! Il peut la garder, et même lui conseiller de se faire pousser les cheveux pour les tresser. Au moins aura-t-elle ainsi le type classique de la fiancée allemande...

*
* *

Dans la salle à manger, Frida, assise devant sa corbeille de raccommodage, reste inactive.

Cette première déclaration qu'elle a prise au sérieux, ce n'était donc qu'un jeu?

A la fois blessée et déçue, elle ne lutte plus contre le découragement.

Et, cachant son visage dans ses bras croisés sur la table, elle se met à pleurer...

Mais une main se pose sur ses cheveux; alors, croyant que sa mère vient la consoler :

— Laisse-moi, maman! dit-elle d'un ton las.

— Il ne faut pas pleurer, dit doucement Luc.

Surprise, elle lève vivement la tête et montre un visage défait.

— Comment, c'est vous? Je ne vous ai pas entendu venir.

— J'étais auprès de votre père, et, en le quittant, je vous ai cherchée pour vous dire...

— Et vous me trouvez en pleurs! s'écrie-t-elle. C'est bien ridicule, n'est-ce pas? Moi qui, d'ordinaire, n'ose guère me plaindre.

— Il faut oser... A moi qui suis votre ami, vous pouvez dire la cause de votre peine. Vous avez un gros chagrin, Frida, un chagrin de cœur?

Sa voix tremble certainement. Il hésite... Et sa main glisse doucement le long du bras blanc, puis les doigts de Frida sont maintenant prisonniers.

— Non, répond-elle tristement. Je n'ai pas de chagrin de cœur, et le pire c'est que je le déplore.

— Comment?

— Eh bien! oui! Je n'ai jamais aimé, et je le regrette: Moquez-vous de moi si vous voulez, mais c'est ainsi.

Luc ne semble pas avoir la moindre envie de se moquer.

— Vous n'avez jamais aimé? répète-t-il, très ému.

— Hélas! vous dis-je.

— Vous n'avez jamais éprouvé de préférence pour personne? Nul ne vous a jamais comprise à demi-mot, ne s'est jamais trouvé en secret accord avec vous?

Frida réfléchit un instant.

— Il y a quelqu'un, avoue-t-elle simplement, qui sait toujours me dire ce que je souhaite entendre, qui semble partager mes goûts et mes idées; seulement, celui-là, je ne puis l'aimer : il n'est pas libre.

— Et lui, vous aime-t-il? questionne Luc anxieusement.

— Je vous ai dit qu'il n'est pas libre.

— Il en aime une autre?

— Oui...

— Frida! s'écrie Luc, en serrant plus vivement la main de la jeune fille. Et si celui-là n'aimait qu'un souvenir?

Frida le regarde, surprise.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Seriez-vous jalouse d'une morte?

— Quoi! Votre femme...?

— ... N'a pas survécu à son affreuse maladie. Oui, ma Frida, je suis libre et je vous aime. Voulez-vous être mienne?

— Mais, s'écrie Frida en retirant sa main, si vous êtes libre et que vous m'aimiez, qu'attendiez-vous pour parler?

Luc baisse la tête. L'aveu auquel il devra son bonheur lui coûte plus qu'il ne pensait.

— Frida, ma faiblesse est sans excuse! Oui, j'ai été lâche. Je vous ai menti à tous. A votre père si bon, à votre mère, à vous surtout! Je ne croyais jamais rencontrer l'idéal que j'avais rêvé, et j'avais peur d'aimer, peur de souffrir encore.

— Vous avez donc vraiment souffert?

— Oui; seulement pas comme vous le croyez. L'amour que j'avais éprouvé n'a pas survécu à une déception, à la révélation d'une duplicité inconsciente, sans doute, mais qui devait me faire douter désormais de la sincérité des hommes et surtout des femmes. Et, de crainte d'être de nouveau la victime d'intrigues matrimoniales, j'ai caché la vérité : la mort de ma femme, survenue peu après son entrée dans la maison de santé.

« Puis je vous ai vue, je vous ai aimée, et c'est alors surtout que j'ai été lâche. Que de ruses n'ai-je pas employées pour me leurrer moi-même et ne pas

m'avouer que je vous aimais! Et maintenant j'expie ma faute : vous ne croirez plus en moi, vous ne me pardonnerez pas! »

Mais c'est bien mal connaître Frida que de la croire capable de rancune!

— Peut-être, dit-elle, cela vaut-il mieux ainsi. Si je ne vous avais pas rencontré si souvent et sans arrière-pensée, aurais-je pu vous apprécier, devenir votre amie?

— Cette amitié, devrai-je donc m'en contenter? Je sais bien que je n'ai rien d'un héros de roman. Pourtant, Frida, je vous aime aussi passionnément que vous pouvez le souhaiter.

— Ai-je souhaité aimer un héros de roman, répond-elle en souriant, un prince de conte de fées? Je ne m'en souviens plus. Mais, à une figure créée par mon imagination, je préfère peut-être, à présent, une créature humaine. Un homme qui n'ignore ni la vie, ni la souffrance, et saura me garder et me défendre contre moi-même.

— Frida, ma vie vous appartient. Dites-moi que vous m'aimez?

— On peut donc aimer sans le savoir?

— C'est toujours ainsi qu'on aime! répond-il avec une assurance superbe.

Et, comme il lui tient les bras, Frida pose sa tête lassée sur l'épaule de celui qui la protégera désormais.

— Je suis heureuse..., dit-elle.

*
**

Les fiançailles de Luc et de Frida devaient provoquer des commentaires variés.

Commentaires ironiques de Rose, indignés de Guy, malicieux du professeur!

Seule Mme Gallois fut incapable, au premier abord, de manifester sa stupéfaction.

En quelques instants, elle passa par tant d'états successifs qu'elle en perdit la parole.

Mais elle s'est vite ressaisie, rassurez-vous ! Par un revirement inattendu et qui témoigne de son admirable inconscience, elle en arrive même à se persuader qu'elle a prévu de tout temps ce qui arrive.

— Je savais bien que Frida avait son secret. Mais une mère parvient tôt ou tard à lire dans le cœur de son enfant ! L'instinct maternel n'est-il pas infaillible ?

Il serait facile de faire observer à cette mère modèle qu'elle a commis quelques erreurs de diagnostic ; mais, si quelqu'un a eu cette pensée profane, nul ne se permet de l'énoncer.

Et comme Guy ne peut s'empêcher d'envoyer une pointe à Rose et lance cette ironie :

— Tu sais, le prochain pensionnaire, il n'aura pas l'embarras du choix ! Alors, tu as des chances !

Et que Rose, muselée pour une fois, se contente de jeter à son frère un regard qui intimiderait un caractère moins intrépide, c'est Mme Gallois qui se charge de répondre :

— Laisse-la tranquille ! Rose n'a pas besoin de se tourmenter ! Je suis là !...

En effet, le placement de Rose n'est qu'un jeu ! Et quant aux garçons..., eh bien ! Mme Gallois a tout lieu de croire qu'après avoir déniché des jeunes gens accomplis et fortunés, dont elle vante le désintéressement, pour épouser ses filles, elle n'aura pas de peine à découvrir de riches héritières accomplies et non moins désintéressées, qui s'estimeront privilégiées de devenir les femmes de ses fils !

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 2. — *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Grand format.

ALBUM N° 4. — *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 5. — *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 6. — *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 8. — *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 9. — *Album liturgique.* 42 modèles d'*aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc.* 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 11. — *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.

ALBUM N° 11 bis. — *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format

ALBUM N° 12. — *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 13. — *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du " Petit Écho de la Mode ", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e^).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) ;
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir, en *prime gratuite*, *UN RELIEUR MOBILE cartonné* permettant de relier facilement un volume de la Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-*poste* ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07), à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Cazan, Paris (14e)

* * * * * * * * * * * * *

Le gérant : Jean LUDARD. — Imp. de Montsouris, Paris 14e — R. [illegible] Seine 5[illegible]